LA REVUE MODERNE

LA COMTESSE DE FOLLEVILLE—par Danloux

REVUE MENSUELLE

PRIX: 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO

LE LINOLEUM DOMINION

Le plancher qui donne bon coeur

CE plancher moderne est la base même du bonheur dans des milliers de foyers canadiens, surtout pour la ménagère qui a tant de tâches ennuyeuses et épuisantes. Son Linoléum Dominion demande si peu de soin, répond si parfaitement à la légère attention requise pour le tenir "juste bien" que ce qui serait autrement une corvée est vraiment une tâche légère et plaisante. Un peu d'eau chaude, quelques coups de vadrouille, et votre plancher de Linoléum est remis à neuf.

Le Linoléum Dominion est le plancher du jour. Les ménagères sages, économes, soigneuses l'adoptent, se rendant compte de ce qu'il signifie pour favoriser le confort et la bonne santé au foyer. Elles l'emploient de plus en plus pour diverses pièces: il y a des patrons s'adaptant très bien à la cuisine, à la salle à manger, au vivoir, à la chambre à coucher et à la chambre de bain.

Carpettes en LINOLEUM DOMINION

LES CARPETTES en Linoléum Dominion possèdent tous les avantages du Linoléum Dominion.

Plusieurs nouveaux genres attrayants—propres, durables, commodes. Les Carpettes en Linoléum Dominion peuvent s'enlever facilement, car elles reposent à plat sur le plancher sans être clouées. Il y en a de toutes les grandeurs populaires.

Consultez votre vendeur; il vous dira avec plaisir ce qu'il vous en coûtera pour couvrir n'importe quelle pièce. Examinez la forte toile en arrière—tous les véritables Linoléums Dominion et Carpettes en Linoléum Dominion la possèdent. Elle vous garantit des années de service.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM CO. LIMITED · MONTREAL · MADE IN CANADA

Choisissez le LINOLEUM DOMINION pour tous vos parquets

BANQUE DE MONTRÉAL
(FRANCE)

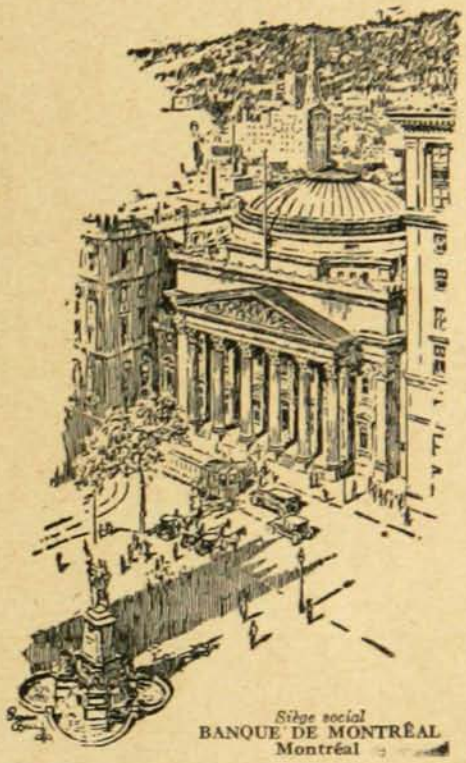
est située à

6, Place Vendôme, Paris

Pour la commodité des voyageurs et aussi pour les affaires générales de Banque.

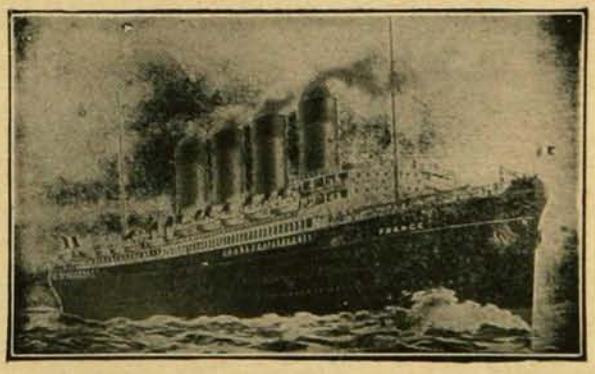
L'argent est accepté en dépôt avec intérêt au taux courant.

Des détails plus amples peuvent être obtenus en s'adressant au Département des Affaires Etrangères au Siège Social, Montréal, ou au gérant de toute succursale de la Banque de Montréal au Canada.



Siège social
BANQUE DE MONTRÉAL
Montréal

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSAILANTIQUE
LIGNE FRANÇAISE



NEW-YORK—PLYMOUTH—LE HAVRE
par les paquebots:
PARIS, — FRANCE, — ROCHAMBEAU.

NEW-YORK — LE HAVRE — PARIS
par les paquebots:
LA SAVOIE, — LAFAYETTE, — CHICAGO,
ROUSSILLON, LA BOURDONNAIS.

NEW-YORK—VIGO—BORDEAUX
par le paquebot NIAGARA.

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée
Agents Généraux Canadiens
Tél. M. 2605. : 24, Notre-Dame Ouest : Montréal

LIVRES DE PRIX
RÉCOMPENSES SCOLAIRES

La Maison Granger Frères Limitée offre en vente, cette année, le choix le plus varié et le plus considérable de **Livres de Prix** jamais offert par aucune Maison au Canada.

VOYEZ NOTRE EXPOSITION DE BEAUX LIVRES
A PRESENTER COMME PRIX SPECIAUX

Les personnes qui désirent présenter un **Prix Spécial** à un collège ou un couvent, ont ici l'embarras du choix. Nous nous chargeons de livrer à l'adresse voulue et d'expédier même à l'étranger les volumes commandés.

Messieurs les Membres du Clergé, les Directeurs et Directrices de maisons d'éducation, les Commissaire d'écoles sont invités à visiter notre étalage.

Ceux de nos clients qui ne pourraient pas se rendre à notre magasin voudront bien nous écrire. Ils sont assurés de la même attention et du même soin que s'ils venaient en personne. Catalogues et conditions sur demande.

GRANGER FRÈRES
Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Etudes Graphologiques

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie. Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00.

JEANNE. — Sensée et pratique, elle est active, vive, elle a de l'initiative et de l'ardeur pour tout ce qu'elle entreprend. Un peu de vanité coquette, rien de grave avec une âme si droite et si sincère: c'est un désir d'être admirée chez une jeune fille gaie, sociable et qui attire naturellement la sympathie. Malgré son bon sens, elle est portée à certaines exagérations qui nuisent à la justesse de ses jugements. Il est sûr qu'avec le développement de la réflexion et de l'expérience le jugement se fortifiera.

Bonne, douce et conciliante, elle a de la souplesse et elle sait s'adapter aux circonstances avec une bonne humeur gentille. Elle est jeune et elle se modifiera en mieux à mesure que sa vie deviendra plus sérieuse.— Pas assez d'écriture.

CŒUR CANADIEN. — Délicat, nerveux, imaginatif, il est d'humeur fantasque et son activité est si inégale que cela nuit à l'efficacité de son travail. Très sensible, il essaie de le dissimuler ce qui accentue l'inégalité d'humeur. Il a un orgueil fier et timide, et quoiqu'il ne soit pas très susceptible, on le blesse facilement. Bon, capable de tendresse, mais réservé et pas du tout porté à parler de ses sentiments, de ses impressions intimes. La volonté est assez énergique généralement, mais à cause de sa facilité à être influencé, il peut se laisser entraîner plus aisément qu'un autre. Il est loyal et sincère. L'ordre est médiocre. Pas très pratique.

ANNE-FRANCOISE. — Une vive impressionnabilité, de la nervosité, une sensibilité très vive, amènent des tristesses, des dépressions morales contre lesquelles la volonté ne réagit pas très énergiquement. Cette volonté est faible: pas de résolution mais des mouvements impulsifs qui ne se soutiennent pas Pas de résistance forte, aucune persévérance Alors, l'imagination et la sensibilité ont beau jeu! Elle est délicate, bonne, modeste, sans aucun égoïsme. Fière et timide, elle est insaisissable même pour ses intimes: quand ils croient l'avoir comprise, elle se dérobe et les surprend par des aspects inattendus. Du goût et de la distinction, une humeur très variable, une activité inégale et qui devient facilement de l'agitation. Aucun sens pratique, généreuse et un peu dépensière.

S. Moi. — Superficiel, léger, un peu vaniteux, très imaginatif, il est rempli d'illusions sur lui, le monde et les autres, il est aussi très accessible aux préjugés, car il est plus gouverné par ses impressions que par la raison.

Généreux, délicat, bon et tendre, il n'est pas très constant. Il est sincère mais capable de blaguer pour s'amuser.

Volonté assez ferme et énergique: courage, ardeur au travail: de l'ordre et du soin. Il deviendra très pratique avec le temps: pour le moment, il est jeune, un peu sentimental et porté à exagérer dans le domaine du sentiment.

MA PETITE SŒUR. — Ni très réfléchie, ni sérieuse mais sensée, simple, bonne, sincère, très affectueuse et pas un brin sentimentale. Activité et courage. Volonté précise et opiniâtre. Elle manque un peu de bienveillance, elle juge avec sévérité et elle est portée à la critique. Elle est gaie, enjouée, animée. Un peu susceptible, mais l'impression est passagère Elle aime bien l'admiration et elle en jouit sans la chercher.

BLONDINETTE. — Vive, animée, elle plaît par sa spontanéité, mais il lui arrive aussi de parler ou d'agir sans réflexion. Elle a du bon sens, elle aime les choses claires; elle est pratique et elle deviendra une bonne organisatrice. Bonne et sincère, elle n'a pas de vanité, elle a une tendresse cachée et retenue prête à s'épanouir. Elle est fière et un peu susceptible. L'activité est un peu variable et dépend trop de l'humeur qui est capricieuse. La volonté manque un peu d'initiative et se manifeste comme résistance dans une obstination habituelle qui a ses bons et ses mauvais côtés. Elle est gentille et aimable comme tous les êtres bons, sincères et simples.

CLEF DE SOL. — Jeune, d'une naïveté fraîche, elle est naturelle, impulsive, douce et aimante, elle a un esprit clair, sensé, raisonneur et juste. Pas l'ombre de vanité. Ardente au travail, activité égale et persévérante; elle semble avoir une petite vie régulière, un peu routinière et qui lui plaît ainsi. La volonté est modérée, douce, assez ferme. Elle est cependant bien influençable. Ses affections sont exclusives. Elle est timide et d'une réserve qui la rend souvent muette quand elle voudrait communiquer ses impressions et ses sentiments. Charme discret fait de douceur et de modestie. Elle est remarquablement droite et vraie. Sens du beau, idéalisme.

FLEURETTE. — Délicate, d'une sensibilité un peu exagérée par l'imagination qui amplifie tout, elle est une sentimentale très tendre et portée aux rêveries romanesques. Bonne, sincère, confiante et un peu naïve, elle serait facilement dupe du mensonge. Elle est portée à critiquer, à voir partout "la petite bête": cela nuit à la bienveillance. La nervosité que je constate tient sûrement à l'état de santé. L'humeur est inégale avec des changements brusques. La volonté est étrangement obstinée, tout en contradiction et en résistance. Elle a l'esprit enjoué et se laisse facilement distraire, mais une ombre suffit à obscurcir son ciel.

MARCELLE. — Elle est sensée, pratique, industrieuse et capable, sachant mettre son intelligence dans tous ses travaux. C'est une jeune personne raisonnable qui a du jugement. Elle est bonne, loyale, sincère, persévérante La volonté est égale et ferme. Un peu d'orgueil susceptible combattu par le grand bon sens et la bienveillance. Elle doit être d'humeur agréable, (en général), et créer facilement de la joie et du bien-être autour d'elle. Capable de beaucoup de dévouement en combattant un peu d'égoïsme qui parfois tente de la tirer en arrière.

FABI-HOLA. — Sensée, active et pratique, elle a une nature bonne, sensible, affectueuse, d'une sensibilité délicate sans aucunes exagérations sentimentales et aucune inclination romanesque. L'activité est égale et paisible. Elle est droite et d'une grande sincérité. Elle est modeste et réservée. Pas de vanité ni de coquetterie. La volonté est ferme, modérée et persévérante. Beaucoup de profondeur et de constance

JAEGER
Fine Pure Wool

Protège les Enfants

Les enfants habillés avec de la Laine Pure Jaeger peuvent se livrer à tous les amusements sans craindre les refroidissements. Pourquoi ne pas adopter ce vêtement confortable qui assurera la santé à vos enfants?

En vente aux magasins Jaeger et leurs agences dans tout le Canada.

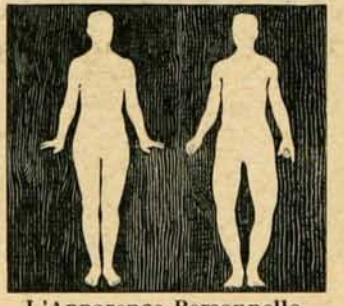
Un Catalogue illustré vous sera envoyé sur demande.

The JAEGER CO., Limited
TORONTO MONTREAL WINNIPEG

Avec les "Diamond Dyes" vous remettez à neuf les vieilles choses fanées.

Chaque paquet de "Diamond Dyes" contient un Mode d'Emploi si simple que toute ménagère peut teindre ou teinter des robes, des jupes, des manteaux, des blouses, des chandails, des bas, des tentures, des draperies fanées ou défraîchies, tout, en un mot, en une couleur nouvelle, riche et inflétrissable. Achetez des "Diamond Dyes"- pas d'autres — la perfection de la teinture à la maison vous est alors garantie, même si vous n'avez jamais rien teint auparavant. Dites à votre droguiste si le tissu que vous avez à teindre est laine ou soie, toile, coton ou métis. Jamais les "Diamond Dyes" ne se fanent, ne se couvrent de bigarrures ou ne coulent.

WELLS & RICHARDSON CO. LTD
MONTREAL QUEBEC



L'Apparence Personnelle

est aujourd'hui plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes, jeunes comme vieux, aux jambes arquées et aux genoux cagneux, seront heureux d'apprendre que je suis prêt à mettre sur le marché mon nouvel appareil pour redresser avec succès et en peu de temps les jambes arquées ou cagneuses, sûrement, rapidement et permanemment, sans douleur, ni operation, ni désagrément. Ne nuit pas à la besogne quotidienne vu qu'il se porte la nuit. Mon nouveau "Lim-Straitner" modèle 18, brevet américain, est facile à ajuster; ses résultats vous éviteront de nouvelles humiliations et augmenteront votre apparence personnelle de 100%.

Ecrivez aujourd'hui pour demander mon livre breveté, traitant de la physiologie et de l'anatomie, qui vous dira comment corriger les jambes arquées ou cagneuses; vous n'encourrez aucune obligation. Envoyez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, SPECIALISTE,
498-L, Ackerman Bldg., Binghamton, N.Y.

dans les affections. Capable d'un dévouement égal, continu qui lui semble devoir accompagner naturellement ses affections. Beaucoup de valeur morale rehaussée par la plus parfaite simplicité.

PETIT SPHINX. — La copie est interdite, vous avez dû le lire dans La Revue plus d'une fois. L'analyse en souffre. C'est une nature positive, pratique, assez active et ambitieuse. Le cœur sensible et affectueux a des affections calmes et constantes. Elle n'est pas très bienveillante et elle est portée à critiquer, à être sévère pour les autres. Volonté impulsive, capricieuse et faible. Elle est crédule et naïve. La vanité, la satisfaction de soi est bien marquée. Gaie, aimant le plaisir et le mouvement.

SES GRANDS YEUX. — Cette vilaine écriture échevelée et bousculée révèle une personne un peu agitée, désordre, dont l'activité et l'humeur sont très capricieuses. Elle a un cœur aimant et généreux, mais je doute que son dévouement soit bien efficace car elle ne sait pas continuer ce qu'elle entreprend, elle a si peu de méthode et de calme qu'elle est toujours pressée, en retard, et elle finit par accomplir très peu. Volonté ardente, impulsive, fantasque où manquent la résolution et la fermeté. Avec elle on est toujours en face de l'imprévu et de l'inattendu. Elle est d'ailleurs influencée et menée par ceux qui veulent s'en donner la peine. Sans gêne, pas de vanité mais de l'orgueil et aucune défiance d'elle-même. Trop d'imagination et d'exagération nuit au jugement.

SYMPATHIQUE. — Esprit clair, précis et juste. Il est ambitieux, actif et capable. La volonté est énergique: active, résolue, autoritaire, indépendante, dure devant l'opposition, opiniâtre, tout ce qu'il faut pour réussir. Le cœur est bon, capable de tendresse et de générosité. Il est courageux, d'un optimisme réconfortant, il voit clair et il fera bien de cultiver la prévoyance et la prudence que l'expérience lui enseignera. Loyauté et sincérité bien marquées.

AFFECTUEUSE. — Sensible, imaginative, délicate et tendre, elle se trompe bien souvent dans ses jugements, car elle manque de réflexion, elle est un peu étourdie et trop portée à exagérer. Pleine d'illusions. Bonne, aimante, naïve, sincère, enthousiaste, elle fait bien des rêves et connaît bien peu la vie.

Active et courageuse mais pas bien persévérante. Elle est un peu susceptible, s'attend surtout à être approuvée et complimentée et devant un reproche, même mérité, elle est très fâchée. Elle a un orgueil vaniteux, une activité qui devient facilement de l'agitation parce qu'elle est un peu nerveuse, mais elle est courageuse, gaie, bienveillante, pleine de bonne volonté et très gracieuse.

HELIOTROPE. — Gentille, vive, un peu légère, habituée à traiter les choses superficiellement. Elle a un cœur délicat, sensible et affectueux mais un peu exclusif et qui serait facilement jaloux: c'est un laid défaut la jalousie, et il faut s'en défier. Active, pratique et sensée. La volonté est impulsive et énergique. Portée à contredire et à discuter inutilement et pas toujours avec douceur. Enthousiaste, optimiste, peu prévoyante. Orgueil et amour-propre qui la rendent un peu susceptible. Pas toujours prête à bien juger les autres, elle critique facilement. Sincère, droite, généreuse: le dévouement se développera quand il sera poussé par les grandes affections.

F BERTHE G. C. — Beaucoup de bon sens et capable de bien juger des gens et des choses quand elle se défie de son impressionnabilité et qu'elle se donne le temps de réfléchir. Elle est sensible, délicate, nerveuse, et par suite portée à certaines exagérations passagères, quand elle est fatiguée ou très contrariée. Bonne, capable de dévouement, généreuse. La volonté a des alternatives de fermeté et de faiblesse: elle est souple, conciliante, et ses faiblesses sont toujours amenées par sa tendresse qui a peur de faire de la peine ou de désappointer les autres. Vive, impatiente, elle se prononce souvent trop vite, sans avoir tout pesé, et revenant sur ses décisions, elle y perd de l'autorité. Droite, sincère, pleine de bonne volonté, elle souffre de ne pas sentir ses forces à l'égalité de sa tâche, et ses fautes sont plutôt des imperfections attribuables à sa nervosité et probablement à la faiblesse physique.

POUPEE. — Très nerveux, impressionnable, il n'a pas toujours un jugement sûr car il n'est pas exempt de préjugés qui peuvent le rendre injuste. Porté à s'illusionner sur ceux qui lui plaisent en s'incluant lui-même. Il est intelligent, vif, il raisonne très bien mais il est un peu léger et superficiel. Le sens pratique est médiocre et il n'a pas d'ordre. L'humeur est très capricieuse. La volonté est énergique et cependant il peut subir des entraînements et se laisser beaucoup influencer quelque fois. Délicat, bon, tendre, généreux, il n'a pas plus d'égoïsme que ses frères en général et il saura bien se dévouer quand il le faudra. L'orgueil est accentué: il a besoin d'approbation et il déteste la critique. Très secret, il ne se livre pas facilement et jamais entièrement.

Claude Ceyla.

L. T. PIVER
Paris, France

On reconnaîtra votre charme au soin que vous aurez apporté dans le choix d'un parfum. Faites l'essai de

POMPEIA

AZUREA FLORAMYE
MISMELIS SAFRANOR
GERBERA TREFLE INCARNAT

Choisissez-en un, et procurez le vous dans la série complète des Produits Piver

PARFUMS, EAUX DE TOILETTE, LOTIONS, POUDRES, TALCS, SACHETS, ROUGE, CREMES, SAVONS, Etc.

Dans tous les Etablissements de premier ordre.
A. Giroux, représentant exclusif pour le Canada
46 Rue St. Alexandre, Montréal.

MESDAMES

Si vous souffrez de l'estomac ou de l'abdomen, ou si vous "commencez à grossir" portez la

CEINTURE MAILLOT
du Dr Clarans

Tissée sur Mesure en tissu élastique ajouré.
Souveraine contre obésité, rein mobile, ptose, affections stomacales et intérieures, etc.
Remplace admirablement le corset.

A. CLAVERIE de Paris
L. Fournier REPRESENTANT, : : :
221 Est, Ste.-Catherine
Tél : Est 2833

Bien dire et bien penser ne sont rien sans bien faire. LA CHAUSSÉE.

* * *

Si tu ne peux faire de grandes choses fais-en de petites avec fidélité. LAVATER.

N'attendez pas que vienne la toux

Le meilleur moment d'enrayer une toux, c'est avant qu'elle ne se développe. Prise à temps, la toux n'est qu'un mal parvenu à mi-chemin. Le Pectoral Cerise d'Ayer soulagera et apaisera les pires sortes de toux. Il accomplit ce travail depuis plus de 80 ans et c'est une sage mesure que d'avoir toujours Ayer à la maison pour pouvoir s'en servir immédiatement dans tous les cas d'humidité aux pieds, des vêtements et de frissons.

PECTORAL CERISE D'AYER

PLUS DE 80 ANS D'EXISTENCE

F. L. Benedict & Co., agents à Montréal.

18F

TÉLÉPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTRÉAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNÉRAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPÔT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

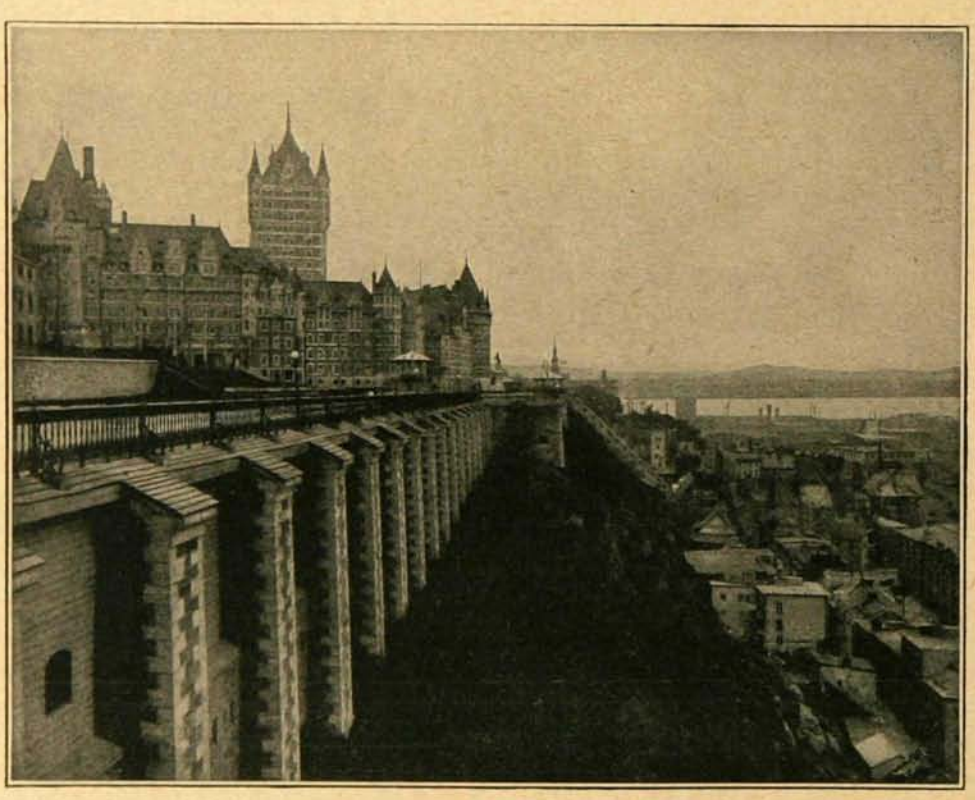
DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS

Le Nouveau
CHÂTEAU FRONTENAC

▽ ▽

DEPUIS bientôt trente ans qu'il a été érigé en son site incomparable d'où il domine la ville, le fleuve majestueux et les campagnes environnantes, le superbe Château Frontenac est devenu le rendez-vous de tous les voyageurs qui s'arrêtent dans l'historique cité de Québec.

Cette magnifique hôtellerie, qui du haut de la Terrasse Dufferin, lance vers le ciel ses pignons, ses clochetons, et ses tours massives, a connu bien des transformations depuis le jour où l'architecte Bruce Price en fit les premiers devis. Dessiné dans l'esprit des châteaux français du XVI siècle, l'édifice fut d'abord un hôtel de dimensions modestes, bien adapté au confort et au repos des voyageurs, et surtout d'une pureté de style remarquable.



Depuis lors, avec le renom sans cesse croissant de l'hôtel, il fallut ajouter successivement à la masse centrale, afin de pouvoir recevoir tous les voyageurs. Les derniers travaux d'agrandissement entrepris il y a une couple d'années, ont été les plus considérables depuis la construction originale, en ceci qu'ils ont presque doublé la capacité de l'édifice, et en ont substantiellement changé l'apparence extérieure. Une gigantesque tour centrale s'élève maintenant du centre de l'agglomération de constructions qui forment le Château, dominant de sa masse tout le reste du bâtiment. Elle a plus de 20 étages, et la vue qui pourra être obtenue des étages supérieurs, n'aura d'égal que le panorama qui s'offre aux yeux du sommet de la Citadelle.

Le nouveau Château Frontenac sera terminé dans le cours de l'été prochain et son ouverture officielle sera sans aucun doute marquée par une affluence de touristes plus grande encore que par les années passées.

LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTREAL.

4e Année—No 5 *S'unir pour grandir.* Montréal, Mars 1923

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS.

SOMMAIRE:

		Pages
Un Nouveau Bienfait	MADELEINE	7
L'Action française sur la Ruhr	WILFRID GASCON	8
Les Juges de notre Concours de Beauté	LA DIRECTRICE	12
Le Pourboire	HENRI MAREUIL	14
"Les Habits Rouges"	MADELEINE	15
Notes et Échos	LUC AUBRY	16
Prussian Bluff	DONALD DOWNIE	17
La Bague (nouvelle)	LOUIS D'ORNANO	19
La Marquise Empoisonnée	MARIUS BARBEAU	21
Critique Littéraire	ZÉPHIRIN ROUSSEAU	38
Pro Artibus	ARGUS	40
Le Croisement des Races et la Supériorité	HENRIETTE TASSÉ	41
La Causerie du Docteur	DR A. N. RIVET	59
Concours de Beauté		60
Choses Féminines		62
Petite Poste		64
Études Graphologiques	CLAUDE CEYLA	2-3

ROMANS:

"Le Troisième Larron" (au complet)	ANDRÉ GÉRARD	23
"Pierre et Thérèse" (suite)	MARCEL PRÉVOST	42

NOS ILLUSTRATIONS: — *Les Juges de notre Concours de Beauté: M. René du Roure, Mlle Victoria Cartier, M. Charles Maillard, M. Joseph Saint-Charles, M. Maurice Cullen, M. Victor Morin, Mlle J. G. Sime, Mlle Claire Fauteux, M. J. M. Gibbon, M. Leblond de Brumath, M. Albert Dumas, M. Larose; — Deux illustrations dans "La Bague"; — Modes, etc, etc.*

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

CLINIQUE PRIVÉE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

460, rue ST-DENIS **Tél. Est 7580**

"Un bon livre est un ami"

Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine

MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés.

Téléphone: Est 2551

VOULEZ-VOUS ETRE PLUS BELLE?

Avoir une Peau plus Claire, Douce et Veloutée et un Teint Merveilleux

Alors essayez ceci--

Nettoyez soigneusement la peau avec le Savon Médicinal de Gouraud. Sa délicieuse action purifie la peau en la nettoyant complètement. Les maladies de la peau sont grandement soulagées et les causes qui nuisent à votre teint sont supprimées par l'emploi du Savon de Gouraud. Il est délicieusement parfumé.

Puis faites un massage de la peau avec la crème froide Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cold Cream). Cette nouvelle et merveilleuse Crème pénètre les pores, et enlève les saletés qui y sont cachées; elle stimule les peaux indolentes, et leur donne plus de vie et de vigueur. Elle rend la peau veloutée, douce et fraîche. Après le massage, vous enlevez toute trace de la Crème ("Cold Cream") en couvrant la figure d'une serviette chaude.

Et faites maintenant la dernière application pour obtenir ce teint Merveilleux que nous vous avons promis. Vous appliquerez, comme l'ont fait d'autres femmes avant vous depuis 80 ans, la Crème Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cream). Elle donne à la peau une apparence insurpassable qui émerveillera vos amies et leur fera envie.

ESSAYEZ LES TROIS PREPARATIONS, 25 SOUS.

Un tube de 25 sous de Gouraud's Oriental Cold Cream, une Bouteille de 25 sous de Gouraud's Oriental Cream et un Morceau de 25 sous de Gouraud's Medicated Soap.
ENVOYEZ SIMPLEMENT CE COUPON.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montreal.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Un Nouveau Bienfait

par MADELEINE

NOUS apprenons avec une joie intense que les relations intellectuelles franco-canadiennes vont se trouver resserrées par le geste que vient d'accomplir le gouvernement français, geste qui nous replace au sein de la grande famille de laquelle nous nous réclamons avec fierté, geste définitif qui cimente l'union de notre élite avec celle de la France.

Nous sommes donc heureux d'annoncer que le ministre français de l'Instruction publique, M. Léon Bérard, vient de prendre une mesure qui intéresse tout particulièrement les rapports intellectuels de la France et du Canada. Par un arrêté du 7 février 1923, le ministre a en effet décidé que, désormais, "sont dispensés de produire le diplôme de licencié les candidats au doctorat qui pourront justifier des titres ou grades suivants reconnus à cet égard comme équivalents ou supérieurs:

DROIT.

Licence en droit de l'université de Montréal.
Licence en droit de l'université Laval.
Maîtrise ès lois de l'université McGill.

SCIENCES.

Licence ès sciences de l'université de Montréal.
Licence ès sciences de l'université Laval.
Maîtrise ès sciences de l'université McGill.
Maîtrise ès sciences de l'université de Toronto.
Doctorat en philosophie de l'université McGill.
Doctorat en philosophie de l'université de Toronto.

LETTRES.

Licence ès lettres de l'université de Montréal.
Licence ès lettres de l'université Laval.
Maîtrise ès arts de l'université McGill.
Maîtrise ès arts de l'université de Toronto.
Doctorat en philosophie de l'université McGill.
Doctorat en philosophie de l'université de Toronto."

Cet arrêté règle donc, dans un sens éminemment favorable aux étudiants canadiens, la question de l'équivalence de certains diplômes universitaires de ce pays avec ceux de France. Il est intéressant et agréable de constater en outre, au point de vue canadien-français, que les licences de nos universités de Montréal et Laval sont assimilées aux licences françaises correspondantes, tandis que les étudiants sortant des universités de langue anglaise devront produire des diplômes de maîtrise ou de doctorat. Nous félicitons les autorités françaises d'avoir fait cette légitime distinction, qui dément certains bruits tendancieux et erronés dont un journal montréalais du soir s'était récemment fait l'écho.

Tous nos compliments à M. Champenois, représentant aux Etats-Unis de l'Office National des Universités de France, qui avait amorcé la discussion, et au distingué délégué universitaire au Canada, M. René du Roure, qui, avec l'appui du Consulat Général de France à Montréal, a grandement contribué au règlement de cette importante question.

Nous félicitons notamment M. du Roure qui appartient par des liens étroits à *La Revue Moderne*, où ses articles, toujours inspirés par la plus stricte justice et le goût le plus éclairé, font autorité auprès de l'élite canadienne.

Les Canadiens-français comprendront quel ami dévoué et sincère ils possèdent en M. du Roure, et lui seront infiniment reconnaissants d'avoir contribué à mettre nos universitaires sur le même pied que les licenciés des universités de son pays. Nous ne pouvons, non plus, ignorer le rôle joué par le Consulat de France et ses chefs, depuis plusieurs années, pour nous faire mieux connaître et comprendre auprès du gouvernement de leur pays, et plus heureux que leurs prédécesseurs qui n'ont su que *se faire aimer*, ceux-là ont réussi à *nous faire aimer*. La différence ne peut échapper aux cœurs généreux. M. Naggiar chef actuel du Consulat Général de France à Montréal, secondé par le Consul-adjoint, M. de Verneuil, aidé par son délégué universitaire, M. du Roure, vient de voir s'accomplir entre son pays et le Canada, le plus grand acte de rapprochement qui se soit jamais, nous le croyons, effectué entre la mère-patrie et son humble fille des bords du Saint-Laurent, depuis la conquête. Et il convient que nous exprimions à ses amis du Canada français toute notre gratitude, et que nous nous réjouissions hautement des droits que la France nous concède, et qui permettront à nos étudiants de se sentir chez-eux dans la grande patrie, eux qui arrivent d'une province française, très lointaine et très fidèle.

De plus en plus nos étudiants iront demander à la France sa science et son art, et le souci attesté par l'Honorable Athanase David et le gouvernement Taschereau, d'aider, par la création de bourses de plus en plus nombreuses, à la formation d'une jeune élite qui orientera les générations futures vers les progrès nécessaires et solides, rend ce geste de la France à l'égard de nos universités canadiennes, d'une éloquence émouvante. Et nous savons gré surtout aux auteurs de ce grand projet d'avoir supprimé toutes entraves entre leurs universités et les nôtres, et d'avoir marqué une *différence*, que nous apprécions comme une *préférence*.

Nous ne dissimulons pas notre joie devant la réalisation d'une union que nous osions à peine souhaiter.

Si nous souhaitons si entièrement un tel rapprochement avec la France, c'est que nous sommes de ceux qui estiment que nous avons *besoin* d'elle, si nous voulons arriver au plein développement de notre propre intellectualité, de notre propre science, de notre propre personnalité. Ce n'est qu'en puisant aux sources de *sa* science, de *son* art, de *sa* littérature que notre race atteindra les sommets vers lesquels, fièrement elle aspire!

MADELEINE.

JEAN LE PRÉCURSEUR

L'immense succès remporté par l'audition de *Jean le Précurseur*, l'oratorio de Dominique Ducharme, nous est sensible comme toute manifestation qui tend à rendre hommage au talent des nôtres.

Nous félicitons hautement M. Jean Goulet et son Association des Chanteurs de Montréal, en attendant qu'une étude approfondie de l'œuvre soit publiée ici. *Jean le Précurseur* sera répété le 19 avril prochain, et cette seconde audition retrouvera un triomphe encore plus accentué que le premier.

L'Action Française dans la Ruhr

(Conférence donnée devant l'Institut canadien français d'Ottawa, par M. Wilfrid Gascon, le 12 février 1923).

LES Français ont passé le Rhin et sont entrés dans le pays de la Ruhr. Quand cette nouvelle nous est arrivée elle a produit aussitôt, on s'en souvient, une émotion considérable. Mais l'évènement nous intéresse-t-il? Je veux dire: concerne-t-il le Canada, et à quel titre? En y réfléchissant un instant on voit tout de suite qu'il intéresse ce pays à un triple point de vue. D'abord, parce que le Dominion figure parmi les créanciers de l'Allemagne, au titre des réparations, pour 5 pour cent de la part attribuée à l'empire britannique. En deuxième lieu, l'évènement intéresse le Canada, parce que celui-ci est une dépendance de l'Angleterre et qu'il est habité par les deux races mêmes qui sont en désaccord en Europe au sujet de la dette allemande, et, par voie de conséquence, à cause des répercussions que la querelle peut avoir au milieu de nous. Enfin, la question nous concerne au point de vue économique, parce que le Canada est un pays agricole, exportateur de céréales — 80 pour cent de notre récolte de blé doivent être vendus à l'extérieur. Un retour aux conditions normales en Europe est nécessaire pour nous faire recouvrer les marchés qui nous manquent à l'heure actuelle.

Si donc le Canada est intéressé dans la question, on est justifiable d'y accorder quelque attention.

Caractère de l'intervention

Après l'échec de la conférence du 2 janvier, entre les quatre puissances alliées, la France décida d'agir, avec l'appui de la Belgique et de l'Italie. Toutes trois estimèrent que le temps était venu d'entrer en Allemagne pour la forcer à exécuter les conditions du traité de Versailles, au bas duquel elle a mis sa signature le 28 juin 1919.

Le 10 janvier 1923, le gouvernement allemand, les ambassadeurs allemands reçoivent, à Berlin, à Paris et à Bruxelles communication d'une note diplomatique dans laquelle on leur apprend qu'une mission alliée composée d'ingénieurs et de fonctionnaires civils français, belges et italiens est créée pour aller dans le bassin de la Ruhr contrôler l'exploitation des mines et des usines. Cette mission sera protégée par la troupe. Il ne s'agit pas d'une opération militaire ni d'une occupation politique, comme celle qui a commencé en 1882 par le bombardement d'Alexandrie et qui dure encore; les ingénieurs de la Ruhr ont une mission pacifique à remplir, mais la force n'est pas loin en arrière. Il dépend de l'Allemagne, comme il dépendait de la France en 1871, de hâter, par sa collaboration, le départ de la mission et des troupes.

Je veux citer les principaux passages de la note française au gouvernement allemand. Elle lie la France, l'Italie et la Belgique aux conditions dans lesquelles doit s'exercer leur action dans les pays occupés. Elle débute ainsi:

"En raison des manquements de l'Allemagne constatés par la Commission des réparations à effectuer les livraisons de bois et de charbon dues conformément aux programmes établis par la dite Commission, et en vue d'assurer à l'avenir la stricte exécution des clauses du traité de Versailles relatives aux réparations, une mission de contrôle des mines et des usines des territoires occupés, composée d'ingénieurs et de fonctionnaires, est créée à partir de ce jour.

"Le gouvernement français n'a pas la pensée de procéder à une opérationd'ordre militaire ni à une occupation de caractère politique. Il envoie simplement dans la Ruhr une mission d'ingénieurs et de fonctionnaires dont l'objet est nettement défini. Elle doit assurer le respect par l'Allemagne des obligations contenues dans le traité de Versailles.

"Il ne fait entrer dans la Ruhr que les troupes nécessaires pour sauvegarder la mission et garantir l'exécution de son mandat. En conséquence aucun dérangement ne sera causé à la vie normale de la population qui pourra continuer à travailler dans le calme et la paix. Le gouvernement Allemand a le plus grand intérêt à faciliter la tâche de la mission."

Avons-nous raison de dire que l'intervention franco-belge dans la Ruhr est une mission pacifique dans ses moyens et dans son but? Il appartenait au gouvernement de Berlin d'en changer le caractère, et c'est à quoi il s'est appliqué dès le premier jour en donnant l'ordre à ses fonctionnaires, aux chefs d'industrie, à la population, de refuser tout concours à la mission alliée, de faire la grève, de saboter le service et le matériel.

Légalité de l'opération prévue par tous les Alliés

M. Lloyd George a contesté, dans un récent article de propagande contre la France, paru dans les journaux du samedi 13 janvier dernier, la légalité de la ligne de conduite adoptée par les Alliés, moins l'Angleterre. Il a dit: *"Back to the treaty, please!"*

Les Alliés agissent en vertu du traité de paix de 1919. La note française du 10 janvier dernier au gouvernement allemand déclare que l'envoi de la mission et des troupes dans la Ruhr est autorisé par les paragraphes 17 et 18 de l'annexe II du traité de Versailles.

Sur le fond même de la question, c'est-à-dire sur la légitimité des réparations et sur les mesures propres à les obtenir d'un gouvernement récalcitrant, l'accord des Alliés date d'assez loin. Le 19 décembre 1916, M. Lloyd George prononçait à la Chambre des Communes un important discours à propos des premières propositions de paix des Allemands, dans lequel il déclare: "Il faut que la restitution soit complète; il faut que la réparation soit entière; il faut que les garanties soient effectives. Notre résolution est inébranlable". Hélas, il y a déjà longtemps que la résolution de M. Lloyd George à cet égard n'existe plus. Le 7 février suivant, 1917, le gouvernement anglais, toujours dirigé par M. Lloyd George, met dans la bouche du roi, qui prononce le discours du trône, les paroles suivantes: "Mes peuples à travers tout l'Empire, ainsi que mes héroïques et fidèles alliés, sont unanimement et fermement résolus à obtenir de justes réparations et restitutions pour le passé en même temps que les garanties jugées nécessaires pour l'avenir."

Restitutions, réparations, garanties, voilà les trois grandes conditions de la paix et de la réconciliation entre les nations belligérantes.

Deux ans se passent.

Le 7 novembre 1918, le prince Max de Bade est chancelier allemand. Il est depuis le 4 octobre en relations avec le président Wilson pour obtenir la cessation des hostilités. Un certain nombre de notes sont

échangées dans l'une desquelles le chancelier déclare accepter les 14 articles ou les 14 points qui constituent les bases du programme de paix de M. Wilson. On arrive donc au 7 novembre. Dans une dernière communication, le Président fait savoir au gouvernement allemand qu'il a également reçu l'adhésion de l'Entente aux 14 articles et en insistant sur cette condition formelle que *l'Allemagne devra indemniser les Alliés pour les dommages causés aux habitants et à leurs biens par ses attaques sur terre, sur mer et dans les airs*, moyennant quoi Foch recevra les représentants allemands pour leur communiquer les conditions de l'armistice.

Un mois plus tard, M. Lloyd George demande aux électeurs anglais le renouvellement de son mandat en chantant ce refrain: "On pendra le kaiser et on retournera les poches de l'Allemagne à l'envers."

A San Remo, en Italie, le Conseil suprême des Alliés termine ses travaux le 26 avril 1920 par l'adoption d'une déclaration à l'Allemagne conçue en ces termes aussi clairs qu'énergiques:

"L'Allemagne n'a pas rempli ses engagements, ni en ce qui concerne la destruction du matériel de guerre, ni dans la diminution de ses effectifs, ni dans les fournitures de charbon, ni pour les réparations, ni pour les frais des troupes d'occupation.

"Les Alliés sont unanimes (M. Lloyd George en était) à déclarer qu'ils ne peuvent tolérer la continuation de ces infractions du traité de Versailles; que le traité doit être observé et demeure la base des relations entre l'Allemagne et les Alliés, et qu'ils sont résolus à prendre toutes les mesures nécessaires et même, s'il le faut, *à occuper une portion additionnelle du territoire allemand*, afin d'assurer l'exécution du traité. Ils affirment, cependant, *qu'ils n'ont aucune intention d'annexer une partie quelconque du territoire allemand.*"

Nous voyons par là que M. Lloyd George prévoyait lui-même l'occupation de la Ruhr et s'engageait à l'ordonner, avec les autres alliés, en cas de besoin.

Cela étant, n'est-il pas curieux de lire dans le *Star* de Montréal, à propos de l'action française dans la Ruhr, cette réflexion: *The policy of armed intervention and compulsion seems to the British mind futile and incomprehensible.*

Le 2 janvier dernier, à Paris, M. Bonar Law soumet son plan pour régler la question des réparations. Plan absolument inacceptable pour la France, pour plusieurs raisons. Toutefois, ce plan comportait la création d'une commission de contrôle des finances allemandes et prévoyait, au cas où le gouvernement allemand ne donnerait pas satisfaction à la commission, que les Alliés pourraient prendre toutes les mesures nécessaires, y compris la saisie des biens (mines et forêts) et des revenus (douanes et impôts) de l'Allemagne et *l'occupation de nouveaux territoires allemands en dehors de la zone occupée à l'heure actuelle.*

Rien ne dit que les Allemands eussent été plus favorables à ce plan; qu'ils s'y fussent soumis de bonne grâce. Rien non plus n'eût empêché que les Allemands, après l'avoir accepté, comme ils ont signé le traité de Versailles, y fissent opposition, ainsi que cela est arrivé pour le traité de paix à l'article des réparations; et alors, le gouvernement anglais, comme la France aujourd'hui, se serait trouvé dans le cas et dans l'obligation d'envoyer ses soldats dans la Ruhr, ou ailleurs. Au point de vue des moyens pour briser la résistance allemande, où est la différence avec le plan français? Une question de délai plus ou moins long. Mais le principe des sanctions promises est le même.

Et cependant, tel est le parti pris, telle est la rage de cet homme à discréditer la France, qu'en apprenant la rupture du 3 janvier M. L. George a félicité Bonar Law et ses collègues d'avoir eu, comme il dit, le courage de subir un double échec plutôt que de consentir à une ligne politique qui ne doit, d'après lui, produire que désappointement et désastre. "Je suis heureux, ajoute-t-il, que le chef du gouvernement anglais ait eu la sagesse de ne pas s'associer à une proposition qui ne pourra qu'attirer un discrédit inévitable à ceux qui partageront la responsabilité de sa mise à exécution."

Suivant lui, il n'existe nulle part, dans le monde, un financier de quelque réputation qui voudra croire que l'intervention militaire peut avoir raison de l'opposition des Allemands à payer ce qu'ils doivent. Comme le *Montreal Star*, il a oublié la note de San Remo dans laquelle sous sa signature il avertit l'Allemagne que le traité de Versailles doit être observé et que l'Angleterre ira, s'il le faut, avec les autres alliés jusqu'à l'occupation d'une partie additionnelle du territoire allemand.

Et quand les Français, sans tirer un coup de fusil, sans endommager un pavé, sans effrayer un oiseau, entrent dans la Ruhr, M. Lloyd George pousse un cri déchirant (dans le *Citizen* et le *Star* du 20 janvier).

"La France a de nouveau sauté à pieds joints sur le corps inanimé de l'Allemagne, et ses sabots se sont abattus sur la victime avec un bruit sinistre qui a chaviré le cœur des multitudes d'hommes qui, de chaque côté de l'Atlantique, ont enduré pendant une guerre de quatre ans des pertes et de cruelles douleurs par amitié pour la France."

M. Lloyd George a donc prétendu que l'occupation de la Ruhr, pourtant prévue par lui-même à San Remo en 1920 et promise par M. Bonar Law — qu'il félicite — en 1923, constitue une violation du traité de Versailles. Comment le prouve-t-il? En disant que les auteurs du traité n'ont pas voulu, n'ont jamais eu l'intention de condamner les petits Allemands à manger leur pain sec. "*If you scrape the butter from the bread of every German child for 30 years, that is not what was intended by the Treaty of Versailles.* Que les petits Français plutôt mangent leur pain sec; mais beurrons la tartine des petits Allemands. Ceux-ci ont eu leur tour en 1870. Que ce ne soient pas toujours les mêmes qui aient l'assiette au beurre. Du reste, on peut répondre à cette inquiétude du cœur compatissant de M. Lloyd George en rappelant que les Allemands, au mois de mai, 1919, offraient de régler pour 100 milliards payables en cinquante ans, sans intérêt.

C'est la raison de sympathie de M. Lloyd George, mais il en donne une autre, c'est la raison de droit. Il prétend que les Allemands ont accepté le traité de Versailles et la Commission des réparations qui devait comprendre un membre américain. Mais comme les Etats-Unis ont rejeté le traité et fait une paix séparée avec les Allemands, la Commission se trouve privée du seul membre désintéressé, puisque les Américains ne demandaient rien pour les pensions militaires — et il en résulte, suivant M. Lloyd George, que l'absence du représentant américain rend le traité nul à l'égard des réparations et nulles les décisions de la majorité de la commission. S'il en est ainsi, pourquoi le gouvernement anglais, sous M. Lloyd George comme sous M. Bonar Law, a-t-il maintenu jusqu'ici son représentant dans la Commission? Est-ce seulement depuis qu'il a été renversé du pouvoir que M. Lloyd George a découvert l'illégalité des actes et des votes de son représentant dans la Commission des réparations, Sir John Bradbury? Que n'a-t-il parlé avant aujourd'hui?

Si l'absence des Américains est suffisante pour invalider le traité de Versailles au chapitre des réparations; si la répudiation par le Sénat de la signature du président Wilson, entraîne l'annulation des clauses de ce traité à l'encontre de l'Allemagne, plus rien ne reste

de l'œuvre de justice accomplie en 1919; tout l'édifice du traité s'écroule; les Polonais, les Danois du Schlesvig, les Alsaciens-Lorrains vont retourner à leurs chaînes en rentrant sous l'autorité de Berlin: l'Angleterre va restituer la flotte et les colonies allemandes! M. Lloyd George est encore député; il peut en faire la proposition à la Chambre des communes à la prochaine rentrée.

La responsabilité anglaise dans la fixation de l'indemnité.

Si le grand justicier veut réellement aider les Prussiens à trouver des illégalités dans le traité de Versailles, on pourrait lui en signaler une qui est l'œuvre des représentants de l'empire britannique et qui profite à l'empire britannique seul; c'est l'obligation imposée aux Allemands de payer pour les pensions militaires, auxquelles la France a renoncé pour sa part, mais non pas le gouvernement anglais.

J'ai rappelé au debut la dépêche adressée par le président Wilson au prince Max de Bade, le 7 novembre 1918, et qui décida le gouvernement de Berlin à envoyer ses représentants au général Foch pour recevoir les conditions de l'armistice, qui seront signées le 11. Le président Wilson avait dit: "L'Allemagne devra restaurer les régions envahies et réparer les dommages causés à la population civile". Cette condition était basée sur la déclaration des Alliés eux-mêmes en date du 10 janvier 1917, remise par M. Briand en réponse à la note du président Wilson du 19 décembre précédent, 1916, renouvelée le 4 novembre 1918, et qui exigeait "l'évacuation des territoires envahis avec la réparation des dommages."

S'appuyant sur ce texte, le comte de Brockdorff-Rantzau protesta contre le paiement des pensions et allocations aux militaires et à leurs ayants-droit mises à la charge de l'Allemagne. La proposition en avait été faite à la Conférence de la paix par le général Smuts, délégué sud-africain, poussé en avant par M. Lloyd George d'après M. Simonds dans la *Review of Reviews* (N.Y.) de février. Voici en quelles circonstances. Les experts américains proposaient un montant net de 60 milliards de marks ainsi répartis: 75 pour cent à la France, 8 pour cent à la Grande-Bretagne et les 17 pour cent restants à la Belgique et l'Italie. Ceci donnait 45 milliards à la France pour ses réparations et 4 milliards et demi à l'Angleterre pour le même objet. M. Lloyd George jugea que ce n'était pas assez: il intervint pour demander en plus les pensions et allocations de guerre et chargea le général Smuts de gagner le Président Wilson à son point de vue. Il y réussit. Cette fois, l'Angleterre s'attribua 22 pour cent; la part de la France tombait à 52 pour cent, mais restait, à cause de l'augmentation du total (à 132 milliards), encore supérieure à celle que lui concédait le plan américain avec 75 pour cent.

Le délégué des Etats-Unis M. Dulles, combattit cette proposition, parce qu'elle constituait à ses yeux un manquement à la parole donnée par le président Wilson, au nom des Alliés, repoussant toute idée de faire payer une indemnité de guerre.

Un autre représentant britannique fut plus affirmatif encore, c'est M. Hughes, premier ministre de l'Australie. M. André Tardieu nous le dépeint dans ses mémoires sur la Conférence de la paix: "un petit homme sourd, violent, clair, d'une brusque et offensive éloquence". Lui soutint dans la séance du 10 février 1919 que l'Allemagne devait rembourser *tout* ce qu'avait coûté la guerre, sans exception ni réserve. Il disait: "La maison ou l'usine du Belge est en ruines. Celle de l'Anglais est hypothéquée pour frais de guerre. Le dommage pour lui est aussi réel, aussi élevé."

Lord Sumner ajoutait des raisons de droit empruntées à la coutume internationale. On avait toujours exigé les frais de guerre. La coalition les avait fait payer à la France en 1815. Ces frais montaient pour tous les Alliés en 1919 à 703 milliards de marks — 190 milliards pour l'Angleterre, 160 pour les Etats-Unis, 143 pour la France, etc. En y joignant les dommages civils et les pensions on arrivait à un total de 1,000 milliards dont le paiement, réparti en cinquante (50) ans, avec l'intérêt et l'amortissement, eut représenté plus de 3,000 milliards, somme démesurée, comme dit M. Tardieu, au point d'être irréelle.

Les Belges furent les premiers à voir où menait la thèse anglaise. Elle aboutissait à un règlement de faillite où chaque créancier est payé au marc le franc, tant dans la piastre, et les pays dévastés en auraient été pour leur frais de reconstruction.

La discussion se termina par l'accord sur un minimum de réparations exprimé en ces termes: L'Allemagne remboursera les dommages et les pensions. Mais les Américains étaient d'avis que les pensions ne devaient pas être comprises dans les réparations: que cela n'était pas d'accord avec la dépêche de Wilson du 7 novembre. Conformément à cette interprétation, les Etats-Unis n'ont pas réclamé un sou de pensions pour leurs soldats et les veuves des militaires morts à la guerre. A son tour, lors de la conférence de Paris, en janvier 1921, la France accepta de garder à sa charge toutes ses pensions — 77 milliards. C'est le contribuable français qui les paiera à 1,500,000 mutilés et à 700,000 veuves, victimes de la guerre voulue par les Allemands.

Le gouvernement anglais est libre d'en faire autant. M. Rowell le lui conseillait, l'autre jour, à Guelph. En tout cas, M. Lloyd George pourrait plaider, avec quelque apparence de sincérité cette fois, que les Allemands, ayant consenti à mettre bas les armes d'après les termes de la dépêche du 7 novembre 1918 relative aux dommages civils, on n'avait pas le droit d'exiger d'eux le paiement des pensions et des allocations militaires qui, entre parenthèse, forment le gros de la part attribuée à l'empire britannique, soit 22 p. 100 du total des réparations.

S'il y a une illégalité quelque part dans cette affaire de règlement avec l'Allemagne, c'est M. Lloyd George, lui-même, c'est l'empire britannique qui l'ont commise en 1919 et l'ont maintenue jusqu'à ce jour.

Les précédents

Un certain nombre d'Américains, de plus ou moins fraîche date, ont paru scandalisés de l'action de la France sur le Rhin. A les entendre, on dirait qu'il n'existe aucun précédent à l'occupation de la Rhénanie. Que font-ils eux-mêmes dans les républiques d'Haïti et de Saint-Domingue? N'ont-ils pas imposé à Cuba l'amendement Platt qui les autorise à intervenir dans l'île et à l'occuper quand ils le jugeront à propos? Et que faisaient-ils donc à Coblence? Qu'ont-ils fait durant quatre ans sur le Rhin, sinon affirmer par leur présence la résolution d'exiger par la force l'exécution du traité de Versailles, sans même l'avoir ratifié et après l'avoir repoussé? Comment avec des poutres de cette dimension dans l'œil peuvent-ils encore voir la paille qu'ils supposent troubler la vue des gouvernants français?

Les Anglais occupent l'Egypte depuis 1882. Ils s'y sont introduits à coups de canon quelques années après que le canal de Suez fut terminé, au creusement duquel ils s'étaient opposés, mais sur lequel ils mirent la main, malgré les énergiques protestations de M. de Lesseps, car la neutralité du canal avait été

garantie dans le traité de concession octroyée par le khédive. Les Anglais sont intervenus soi-disant pour protéger la créance des porteurs internationaux de la Dette égyptienne, mais ils n'avaient pas les raisons des Français, ni leurs droits dûment reconnus dans le traité de Versailles.

En 1866, la Prusse a fait la guerre au reste de l'Allemagne, c'est-à-dire à l'Autriche, à la Bavière, à la Saxe, au Wurtemberg, au Hanovre, au grand-duché de Bade. Elle les obligea tous à lui payer une indemnité, quand elle n'avait pas une cheminée d'usine de renversée, et s'annexa par surcroît le Hanovre et la Hesse. Quelqu'un l'a dit: pour la Prusse la guerre est une affaire.

Le 10 mai 1871, le traité de Francfort arrache à la France l'Alsace et la Lorraine et une indemnité de guerre de 5 milliards, avec l'occupation. La campagne avait coûté aux Allemands 1 milliard de marks seulement, sans dommages aux propriétés, sauf aux propriétés françaises. Guillaume 1er serra 1 milliard et demi de l'argent de la France dans la forteresse de Spandau pour les frais de sa prochaine guerre, et cet or circula en 1918 dans les pays scandinaves où les Allemands faisaient leurs achats. Le traité de Francfort avait stipulé que les départements du N.-E. resteraient occupés par une armée de 50,000 hommes aux frais de la France jusqu'au paiement de l'indemnité.

La capacité de paiement

L'Allemagne est-elle en état de payer sa dette aux Alliés? Je n'ai pas l'intention de vous retenir sur ce sujet. Il nous suffirait de constater que le gouvernement de la France en est convaincu, et qu'il doit être en possession de tous les éléments de certitude à cet égard. Sans entrer dans des détails fastidieux, je peux bien faire avec vous quelques petites constatations qui lèveront une partie de nos doutes.

Le chiffre de l'indemnité n'a pas été fixé à la Conférence de la paix; il devait l'être le 1er mai 1921 par la Commission des réparations aux termes d'un article du traité. Cette commission a établi le chiffre de 132 milliards de marks, dont la France devait toucher 52 pour cent, l'empire britannique 22 pour cent, etc., le tout payable en trente ans. Or, je le répète, au mois de mai 1919, à Paris, l'Allemagne offrit de régler pour 100 milliards net. Si, à l'exemple de la France et des Etats-Unis, l'Angleterre voulait bien renoncer à sa créance pour les pensions, ce seraient 29 milliards à soustraire des 132 milliards, et l'on se trouverait ramené à 103 milliards, à peu près la somme que les Allemands étaient consentants de payer en 1919.

Autre calcul. Le contribuable canadien paye en impôts, chaque année, 40 piastres de plus par tête que le contribuable allemand, par la faute de qui ces impôts nous sont demandés. Multipliez 40 piastres par 60,000,000, chiffre de la population de l'Allemagne, et vous avez 2 milliards 400 millions de piastres égaux à 9 milliards 600 millions de marks. En dix ans et demi la somme d'impôts prélevés atteindrait le chiffre de 100 milliards. On comprend pourquoi l'Allemagne offrait cette somme aux Alliés en 1919. C'est qu'elle se sentait capable de la payer. La preuve, c'est que l'Allemagne n'a pas de dette extérieure. A l'intérieursa dette est de cinq fois moins élevée que celle de la France.

Mais, dit-on, le gouvernement de Berlin est en déficit. Sa caisse est vide. Mais qu'il la remplisse, qu'il fasse comme M. Fielding. Au lieu de cela, que fait-il? La Commission des réparations nous l'apprend dans son rapport de 1921. Par exemple, les chemins de fer allemands, avec 40 pour cent de trafic de moins qu'avant la guerre, ont 300,000 employés de plus. Ceux de la Ruhr sont actuellement en grève avec deux mois de salaire payés d'avance par leur gouvernement. Inutile d'en dire davantage.

Les motifs de l'opposition anglaise

Quand on réfléchit à toutes ces choses on se demande: Comment se fait-il donc que les Anglais, représentés au gouvernement soit par M. Lloyd George, soit par M. Bonar Law, soutiennent avec constance le point de vue allemand? Le général von Bernardhi nous fournit la clef du mystère dans son livre célèbre "l'Allemagne et la prochaine guerre", publié en 1911.

"La question principale pour l'Angleterre est d'anniher notre marine militaire et notre commerce maritime, afin d'arrêter l'expansion de notre puissance. Mais il n'est pas dans son intérêt de ruiner notre situation comme puissance continentale ou d'aider la France à atteindre la suprématie en Europe. Les intérêts anglais exigent un certain équilibre entre les Etats continentaux. L'Angleterre désire seulement utiliser la France pour atteindre, avec son aide, la fin spéciale qu'elle poursuit; mais elle ne s'imposera jamais des sacrifices, sans une absolue nécessité, pour l'avantage de son alliée".

Faisant application de ces principes à la situation créée par le problème des réparations, M. Lloyd George, avec sa virtuosité ordinaire, formule en quelques mots la politique que va suivre l'Angleterre. Le 27 janvier 1921 il parle ainsi aux Alliés réunis en conférence à Paris:

"L'Allemagne ne peut payer qu'avec ses exportations. Si elle exporte trop de marchandises aux Alliés, elle ruinera les industries des Alliés. Si elle exporte trop de marchandises aux pays neutres, les Alliés perdront les marchés neutres."

La conclusion se tire d'elle-même: le pays de M. Lloyd George n'a pas intérêt à ce que l'Allemagne paye ses réparations. Tout devient clair à l'esprit le moins pénétrant. Après avoir détruit la flotte et le commerce maritime des Allemands, pourquoi voulez-vous que les Anglais consentent à travailler à les restaurer en favorisant, sous prétexte de réparations dues à la France, l'exportation hors d'Allemagne des produits de son sol et de son industrie? Les exportations allemandes tueront les exportations anglaises. Voilà le fin mot de toute l'affaire.

M. Bonar Law a hérité de la politique de M. Lloyd George dont il a été le collaborateur durant toute la guerre, après l'avoir aidé à supplanter M. Asquith en 1915. Le ministre tombé est aujourd'hui l'adversaire le plus acharné de la France. Pourquoi s'en étonner? Jusqu'au 2 août 1914 il était opposé à la guerre, et il menaça de remettre sa démission si la Grande-Bretagne n'observait pas la plus complète neutralité. Un mois plus tard, on le voit encore se poser en travers et combattre la conclusion du pacte par lequel les Alliés s'interdisaient de faire la paix séparément, c'est-à-dire fondaient l'Alliance. C'était la veille du jour ou le général Joffre lança, le 5 septembre, son ordre fameux à l'armée française: "On ne recule plus, il faut battre l'ennemi ou se faire tuer sur place".

Ainsi, à la veille de la bataille où des millions d'hommes allaient s'affronter et dont l'issue devait avoir des conséquences si importantes, M. Lloyd George se réservait; il songeait à la possibilité de retirer le concours de l'Angleterre dans la lutte contre les Allemands.

Joffre aurait pu gagner la bataille de la Marne sans l'aide des divisions anglaises; mais la France n'eut peut-être pas gagné la guerre, laissée à ses seules ressources. La Destinée n'a pas voulu permettre à l'homme des Dardanelles de livrer le monde aux Boches. L'électeur anglais a fait le reste.

WILFRID GASCON.

LES JUGES DE NOTRE

NOUS présentons aujourd'hui les juges de notre Concours de Beauté.

Tous sont bien connus et occupent dans le monde des Lettres et des Arts, une place enviable. Nous croyons inutile de présenter M. Victor Morin dont les titres à notre estime comme à notre sympathie, sont multiples; M. J. Murray Gibbon qui occupe dans le monde

canadien-anglais, la situation que tient dans le monde Canadien-français, M. Victor Morin: M. René du Roure, très lu et fort apprécié des lecteurs de "La Revue Moderne", professeur de littérature, et critique fort distingué; Mlle Sime femme de lettres renommée aussi bien en Angleterre et aux Etats-Unis qu'au Canada; M. Leblond de Brumath, professeur et homme de lettres bien connu. Dans le monde des arts, c'est Mlle Victoria Cartier, pianiste et organiste de grande réputation et aussi critique d'art; Mlle Claire Fauteux dont le jeune talent s'affirme tous les jours;

CONCOURS DE BEAUTÉ

M. Maurice Cullen, le grand peintre des hivers canadiens; M. Joseph Saint-Charles, paysagiste et portraitiste de haute valeur; M. Charles Maillard dont la réputation grandit tous les jours; M. Henri Hébert sculpteur et digne continuateur de son père; M. Ernest Cormier, architecte, et prix de Rome. Enfin comme un concours de beauté ne peut se juger sans des artistes en pho-

tographies, MM. Dumas, Rice et Larose s'ajoutent au jury que complète le directeur bien connu de compagnies cinématographiques: M. L. E. Ouimet.

Nos concurrentes sont assurées d'être jugées par le jury le plus impartial et le plus compétent que la ville de Montréal puisse réunir.

LA DIRECTRICE.

LE POURBOIRE

par HENRI MAREUIL

ALORS, mon petit gars, tu veux que je te raconte une histoire ?... Et une histoire de guerre, encore!... Pourtant tu en as déjà écouté quelques-unes. Tu n'en es pas fatigué ? tu ne vas pas me traiter de radoteur ?... Tu ris, coquin, mais tu protestes et tu insistes. Allons, que ta gentille volonté soit faite. Installe-toi bien, là, en face de moi; ouvre tout grands tes yeux et tes oreilles; et je commence.

* * *

C'était un des jours de l'automne 1916, un vilain jour de novembre, humide et brumeux; et c'était dans la Somme reconquise. Ça ne te dit rien à toi, petit, ces quelques mots: novembre 1916, la Somme reconquise. Mais pour tous ceux qui y ont été, quelle évocation! Tu connais l'aspect des bois de ton pays canadien, quand le feu les a dévastés: de vastes espaces ondulés où ne subsistent plus que les roches noircies et les troncs d'arbres calcinés. Eh bien! la Somme reconquise, c'était quelque chose comme cela, et c'était pire. Pire, parce que ç'avait été un riche pays agricole, tout en blé, en avoine, en trèfle, en luzerne, en petits bois ombreux, en villages très anciens et très vivants, et que de tout cela il ne restait plus que des squelettes d'arbres, des décombres d'habitations, plus rien que de la terre bouleversée par les tranchées et par les trous d'obus et de mines. Pire aussi, parce que ce territoire qu'on avait repris aux Boches à coups de canon, il fallait vivre dans sa désolation, et parce que c'était novembre.

Novembre! Il pleut presque tous les jours, le ciel et la terre semblent vouloir se liquéfier l'un dans l'autre. Et c'est la boue, S.M. la Boue despotique, la boue qui coule, la boue qui colle, la boue qui sèche, la boue qui vous enduit des pieds à la tête, la boue qui s'insinue jusque sous les vêtements, la boue où l'on patauge, la boue avec laquelle on mange, sur laquelle on dort, la boue où l'on se bat et l'on tue, la boue obsédante, inévitable, la boue de toutes les heures du jour et de la nuit; — et aussi la boue homicide, celle qui enlise les hommes en ses profondeurs visqueuses, — la boue où l'on meurt...

C'était donc, petit, un jour de novembre 1916, dans la Somme reconquise. Notre division (la huitième anglaise) remontait aux lignes, et, au début de l'après-midi, l'ambulance à laquelle j'étais alors attaché comme interprète se mit en route pour occuper son nouveau poste, à quelques kilomètres en arrière du front; j'avais repéré l'endroit sur la carte; c'était un point, quelque part sur un plateau, entre Carnoy et Montauban.

Quand nous arrivâmes, le jour baissait. Nous étions crottés comme des barbets, nous avions froid et faim, nous étions las. Et pour nous recevoir, il n'y avait que quelques tentes à moitié pourries et... la boue. Tout à l'entour, on apercevait des campements où s'abritaient avec plus ou moins d'ingéniosité l'infanterie en réserve, le génie, l'artillerie, l'intendance; et la terre nue et livide grouillait de ce fourmillement humain, sur quoi le ciel tendait son immensité blafarde.

Moi, j'étais vraiment las; et puis j'étais fiévreux; et je me sentais très misérable. Au lieu de rester là, sur place, avec les autres, à attendre je ne sais quoi, je partis reconnaître nos environs. Pendant ce temps, la nuit vint. Et, quand je voulus rentrer, naturellement je m'égarai dans le dédale des pistes de chevaux bourbeuses, des anciennes tranchées allemandes, des réseaux de fils de fer, sur un sol gluant et défoncé par les entonnoirs d'obus, au fond desquels luisait la boue liquide. Après d'inutiles tâtonnements, je renonçai à rejoindre mon unité; je n'en pouvais plus de fatigue, la fièvre me brûlait les tempes; et comme j'aspirais à trouver un endroit abrité et sec où je pourrais passer la nuit!

Justement j'arrivais devant un petit campement de baraques: quatre qui allongeaient dans l'ombre leur lourde forme ronde de tunnel pour chemin de fer d'enfants; elles étaient vides et noires, sauf une dont la porte était entre-bâillée, dont la cheminée fumait, et qui était éclairée d'une faible lueur de bougie: c'était l'oasis rêvée!

J'entrai, et je me trouvai en face d'un vieux soldat solitaire qui surveillait sa gamelle en train de mijoter sur le poêle. Ça sentait bon là-dedans, il y faisait tiède, et le troupier avait bonne figure. Je lui expliquai donc ma situation et mon aventure, avec assez de précisions pour qu'il ne me prît pas pour un espion (les Tommies avaient cette rage d'en voir partout!). Mais mon hôte avait une nature confiante et droite, et il m'accueillit à son modeste foyer. C'était, comme vous dites, ici, un *bloke*, et un pur, un *cockney* de Londres; il s'était engagé très jeune dans l'armée régulière, il avait servi la vieille Reine, et puis Edouard, et maintenant il servait George. Il avait roulé sa carcasse dans tous les climats que compte l'Empire britannique, et avait guerroyé en Chine et dans l'Afrique du sud. Il était retraité, quand, le 4 août 1914, l'ordre anglais de mobilisation l'avait rappelé dans le rang. Il était à présent classé parmi ces réservistes que l'armée royale employait à des tâches de non-combattants, et, pour l'heure, gardait seul ce camp qui servait d'étape aux unités montantes ou descendantes. Il avait une bonne figure dévouée, éclairée de petits yeux bleus malins; les cheveux et la moustache étaient gris; net et propre, il était ceinturé d'une courroie constellée de multiples insignes régimentaires; ses avant-bras musclés montraient de bleus tatouages.

Ce vétéran fut plein de sollicitude pour le gosse que je paraissais encore; et puis il n'ignorait pas ce qu'étaient MM. les interprètes militaires français à l'armée britannique, et sa cordialité se nuançait de considération. Il me dit:

— Monsieur, voici une civière qui me sert de lit; je vous la cède; je vais la transporter au fond de la baraque, car j'attends un détachement d'infanterie, cette nuit; mais personne ne vous dérangera. Pour moi, je dormirai sur le sol; ça me connaît, ajouta-t-il en souriant. Maintenant, couchez-vous, vous n'avez pas l'air bien. J'ai des couvertures de réserve; en voici quatre que je vous conseille d'entasser sur vous. Lorsque vous serez au chaud, je vous donnerai une bonne gamelle de lait et de rhum bouillants; vous avalerez cela, et demain vous serez bien.

Et il fit comme il avait dit, le brave type...

Je m'endormis d'un mauvais sommeil moite, entrecoupé de réveils brusques. Alors j'ouvrais les yeux; la baraque bombait sa convexité autour de mon corps; elle était pleine d'ombre; j'entendais la respiration régulière du soldat qui dormait; dehors, des convois roulaient sur la route lointaine; de temps en temps, les gros canons anglais gueulaient, ou bien des obus allemands venaient en sifflant éclater dans le voisinage, et des détonations de bombes d'aéroplanes vibraient jusqu'à nous.

A je ne sais trop quelle heure, les fantassins annoncés arrivèrent. Ce fut d'abord un lourd piétinement harassé dans la boue molle du terrain; puis des voix donnèrent des ordres, et des pas résonnèrent dans les autres baraques; la nôtre se remplit bientôt d'une vingtaine d'hommes. Je devinai que ma présence provoquait des questions et des réponses; deux ou trois soldats vinrent jusqu'à moi; j'étais si près du plancher qu'ils me parurent énormes. Très vite, tout ce monde s'installa pour la nuit, avec un minimum de paroles échangées à voix basse. Ah! petit, si ç'avaient été des Français!... Et le silence retomba sur notre groupe, avec une étrange odeur composite de chien et de cuir mouillés, de chaleur mâle. Et je me rendormis.

Au petit jour, la troupe décampa. Je me levai bientôt; cela allait beaucoup mieux en effet. Je fis un bon déjeûner avec le gardien qui se félicitait du succès de ses soins. Après quoi, je me préparai à partir et à rechercher mon ambulance.

Au moment de prendre congé du bonhomme, j'eus une hésitation. Allais-je, ou non, lui offrir un pourboire ? C'est délicat, vois-tu, gamin, cette question-là, entre soldats. On se sent tous un peu de la même famille; on est camarades de bonne et mauvaise fortune; on se rend mutuellement des services. Il en est qui sont tarifés, c'est entendu. Mais, en général, on ne se paye pas: l'argent, entre égaux, c'est mercenaire. Pourtant il y a des cas difficiles, comme celui où je me trouvais; j'avais affaire avec un soldat étranger, ce qui complique toujours la situation; c'était bien un régulier, mais il avait été si honnête avec moi que ça me gênait de lui offrir de l'argent. Seulement, en cette matière, il vaut mieux faire plus que moins. Je tendis donc un billet au soldat.

— Non, non, monsieur, me dit-il vivement. Si je m'étais trouvé dans la même situation, j'aurais aimé qu'on me fît le même accueil. Ce que j'ai fait, c'est par humanité et camaraderie. Entre soldats, on se rend des services, on ne les vend pas.

Comme je le pressais d'accepter, il devint plus énergique:

— Non, vous dis-je; vous me désobligeriez en insistant. Donnez-moi une poignée de main, et nous serons quittes. Et puis, si, un jour, nous nous retrouvons, eh bien! vous m'offrirez un verre de bière.

Je serrai cordialement cette rude main de brave homme, et nous nous séparâmes.

* * *

Petit gars, il est à peine besoin de te dire que je ne l'ai jamais revu: au front, nous étions trop, l'espace était trop grand, et il y avait trop d'accidents. Je ne l'ai jamais revu, et cependant je ne l'ai pas oublié. Car, tu verras cela plus tard en grandissant, mon bonhomme, comme on vieillit, il arrive que l'humanité vous dégoûte, parce qu'on n'aperçoit que haine, envie, cupidité et égoïsme autour de soi, parfois cyniquement étalés, parfois masqués d'hypocrisie hideuse et de grandiloquence écœurante. Eh bien! dans ces moments-là, il n'y a rien de tel pour se rafraîchir l'âme, le cœur, toute la mécanique, quoi! que de se rappeler un acte désintéressé comme celui que je viens de te conter; ça fait du bien, ça balaie les miasmes, et on respire mieux après...

Tu dis ?... Oui, c'est vrai, on était des soldats, et alors ces gestes-là étaient plus faciles, parce qu'on se sentait frères de misère; elle était pour chacun de nous, — je veux dire ceux du front, parce que les autres... elle était une réalité quotidienne à laquelle on ne pouvait se soustraire et qui nous imposait ses lois. C'est si vrai que, lorsqu'on allait au repos, à l'arrière, le vieil homme souvent reparaissait, et c'était parfois moins joli qu'à l'avant. Mais là, on savait ce que c'était, l'entr'aide...

On ne le sait bien que si l'on en a besoin, réellement besoin. Le peuple, lui, le sait mieux que les bourgeois, parce que la vie lui est dure. Oh! bien sûr, ce n'est pas si simple que cela; il y a un tas de vilains sentiments qui vous font une prison d'égoïsme; et ce qu'il est difficile d'en sortir! C'est vrai aussi, du reste, pour les peuples; aujourd'hui ils souffrent des maux de la guerre que l'Allemagne, certaine de vaincre, a follement déchaînée en 1914; ils en souffrent tous, mais tous, ou presque tous, ils sont mûrés dans leurs intérêts, dans leurs rancunes, dans leurs déconvenues, dans ce passé historico-national que chacun d'eux traîne après soi, et qui fait la grandeur de notre vieille Europe, mais aussi sa faiblesse actuelle. Car, vois-tu, à force d'être le prisonnier de quelque chose, elle vous tue, cette chose-là. Peut-être bien d'ailleurs que nous assistons à la fin d'un monde, et que l'univers civilisé est en train de faire peau neuve; mon petit, je te le souhaite, sans trop prévoir ce que sera la nouvelle peau... Mais il est permis de douter que, dans ce temps à venir, les hommes soient plus que ceux d'aujourd'hui et d'hier attentifs au divin précepte: 'Aimez-vous les uns les autres'; si, du moins, ils voulaient bien suivre ce conseil, d'une sagesse plus humaine: "Ne vous nuisez pas trop les uns aux autres"!

Mais je t'ennuie, mon petit. Comme nous sommes loin de notre histoire!... Va jouer maintenant. Et n'oublie pas que, si l'argent est une bonne chose, qui a son prix, il y a des sentiments humains qui, tout de même, lui sont supérieurs. Henri MAREUIL.

UN GRAND ROMAN CANADIEN

LES HABITS ROUGES

par M. Robert LaRoque de Roquebrune

L'un de nos plus brillants collaborateurs, M. LaRoque de Roquebrune, vient de placer chez un éditeur de Paris un grand roman canadien, intitulé "Les Habits Rouges" et qui a pour sujet héroïque notre histoire de 1837.

Sur les instances de ses amis, M. LaRoque de Roquebrune présenta son manuscrit aux Editeurs du *Monde Nouveau*, et quelques jours après, convoqué dans le bureau du directeur, il apprenait que son roman était accepté, et que la maison se chargeait de l'éditer et de le lancer.

Voilà certes, un succès, et bien fait pour nous réjouir. Nous en félicitons cordialement notre collaborateur, et nous ne doutons pas que son œuvre, accueillie par l'une des meilleures maisons d'éditions françaises, trouvera auprès de ses compatriotes une faveur marquée.

Nous reparlerons de cette œuvre tout prochainement, car l'auteur nous en promet la primeur, et il figurera, nous le croyons et le souhaitons, dans le concours du prix David.

MADELEINE.

Notes et Echos

par Luc AUBRY

AUTOUR DE CORTOT

Tous les connaisseurs qui ont assisté au concert Cortot ont lu avec indignation le compte rendu pitoyable du *Star*. M. King a évidemment voulu critiquer l'école française, et il l'a fait en des termes qui font douter de sa compréhension artistique. D'autre part, nous remarquons qu'à part la *Presse*, les rapports des journaux ont été nuls, notamment celui de la *Patrie*. Un journal de cette importance, qui a un directeur musical attitré, et connaisseur par-dessus le marché, et qui consacre toute une page à la critique musicale et théâtrale, est inexcusable de n'avoir pas consacré un article au concert Cortot, qui fut l'un des plus remarquables de l'année, et continua la gloire de ce jeune et brillant maître de la musique française. De tels procédés et de telles mesquineries ne distrairont pas le public canadien-français, mais nul doute qu'il tiendra le public canadien-anglais éloigné du grand artiste. Heureusement que la *Gazette* plus juste et mieux rédigée a réparé l'injustice de son confrère, et les gens sérieux anglais auront bien choisi entre les deux opinions, celle qui est impartiale et vraie.

HOMMAGE A CORTOT

Il appartenait à Mademoiselle Cartier qui a si vaillamment défendu la musique française au Canada de recevoir avec son Ecole Paris-Montréal, le brillant pianiste français. Dans un déjeuner au Club Saint-Denis, l'artiste canadienne accueillit avec des mots émus, l'artiste de France. Ce fut une fête charmante et extrêmement distinguée à tous égards.

SUCCES D'UNE EXPOSITION

L'exposition des œuvres du regretté peintre Ulric Lamarche, a suscité un grand intérêt, et le Vernissage réunit une véritable élite. Pendant les quinze jours de cette exposition, l'intérêt ne s'est pas démenti autour de cette œuvre d'un si chaud coloris, et d'un art si intense, et Madame Lamarche qui recevait les visiteurs dans la Salle Saint-Sulpice, a eu laconsolation de voir le talent de son mari hautement admiré. Les tableaux étaient groupés avec un goût absolu. Nous félicitons la maison Morency d'avoir mis en pleine valeur cette œuvre de lumière, de charme et de sincérité. Un grand nombre de tableaux de Lamarche iront embellir de leur rayonnement si profond, plusieurs de nos maisons comme notre premier musée et nous regrettons que l'œuvre ne soit pas très considérable qui aide ainsi à l'éducation artistique et fait mieux aimer le talent de nos artistes. Notons dans ce succès, le développement du goût, et réjouissons-nous de ce progrès fort consolant.

SYMPATHIES CANADIENNES

Les sympathies canadiennes sont plus que jamais tournées vers la France, dans l'action de justice qu'elle accomplit en ce moment sur la Ruhr. Les milieux canadiens-anglais, pour la plupart attestent de leur admiration pour le pays qui ne recule pas devant une conduite énergique pour contraindre les Allemands à respecter le traité de Versailles. Plusieurs comparent l'attitude si digne et si loyale de la France en 1871, alors qu'elle acquitta une dette énorme en quelques mois, et qu'elle sut trouver en sa terre martyrisée et ensanglantée, de quoi faire honneur à toutes ses signatures!

Certains articles du *Star* ont provoqué une indignation, et la presse presqu'unanimement a protesté contre ces tentatives de germinasation des idées canadiennes.

NE FAIS PAS AUX AUTRES...

Dans un article publié dans "Clinique et Laboratoire de Paris", l'éminent professeur Achard, sous le titre "Les Médecins Canadiens et la France" se réjouit de voir des médecins de chez-nous accourir vers les universités françaises ainsi que l'octroi de bourses, aux étudiants canadiens-français, tant par le *gouvernement français*, que par celui de la Province de Québec". Le gouvernement français est généreux envers nos universités. Mais que dirait-on à l'Université de Montréal, si le Professeur Achard, au lieu des paroles sympathiques qui traduisent son admirable sentiment, avait écrit: "ces jeunes gens que la France a *importés*". Voyez-vous le scandale! Tout ce que nous avons de patriotards lanceraient des cris d'orfraie, et nous en serions assourdis.

Seulement quand il se trouve un professeur d'Université canadienne-française pour lancer ce verbe inepte à la tête d'un collègue français, professant dans une université sœur, tous ceux-là sourient béatement. Autre pays, autres politesse!

Méditons donc le: "Ne fais pas aux autres, ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même". Et n'exigeons pas tant des autres, sans rien donner en retour.

Mademoiselle Victoria Cartier photographiée avec son hôte M. Alfred Cortot lors du déjeuner du Club Saint-Denis

UN GESTE DE ROI

Le geste du Prince de Galles baisant le front d'un mutilé indique la qualité morale de ce prince déjà Roi par le caractère.

CONCOURS D'ACTION INTELLECTUELLE

L'Association Catholique de la Jeunesse a distribué ses prix dits d'Action intellectuelle, dans une grande séance qui nous révéla un conférencier de tout premier ordre, M. l'Abbé Courchesne. Nous félicitons l'Association, le conférencier et les lauréats de leur intéressant succès.

"LES COMPAGNONS DE LA PETITE SCENE"

Doter la ville de Montréal d'une scène libre où l'on représentera des pièces honnêtes et propres d'auteurs français et canadiens, voilà le but que se sont tracés un groupe d'artistes amateurs qui viennent de former une société qui sera connue sous le nom de *Les Compagnons de la Petite Scène*.

Leur premier spectacle sera donné dans la salle de la Société des Artisans, rue St-Denis, le mardi 3 avril prochain. La pièce qu'on jouera, une primeur pour le public montréalais, est *Le Mort à Cheval* de Henri Ghéon.

Les Compagnons de la Petite Scène marchent sur les traces de M. Jacques Copeau, fondateur et directeur du Vieux Colombier à Paris.

Les fondateurs de cette Société Artistique sont Mademoiselle Jeanne DePocas, MM. Armand Lefebvre, Lorenzo Bariteau, Henri Chicoine, Geo. L. Fortin et C. A. Vallerand.

Luc AUBRY.

PRUSSIAN BLUFF

THE LAST PHASE

By DONALD DOWNIE — formerly Publisher of the Paris International Courier

"Les chiens aboyent. La caravane passe".

Fluctuat Nec Mergitur.

NOW it is the hour of France that has sounded. The hour is solemn, but the sound is clear. France is on the march. "The dogs may howl; the caravan passes". And even the most credulous of Germans can be no longer duped by sopphistical Prussian rhetoricians telling them that they were not defeated. They were boastfully assured that, unlike poor France, not a German mine had been destroyed, nor a palace despoiled, nor a single window broken in the Fatherland. But now that boast is subject to some discount, and that flattering consolation can no longer be swallowed without a grain of salt. They see their richest provinces occupied by the ennemy. They see ten millions of their fellow-countrymen — by no methods of barbarism whatsoever, but a peaceful penetration — cut off and isolated from the Reich. Ten millions of prosperous Germans who already begin to realize that they can still prosper without the aid of the rest of Prussia. Yes! prosper under allied international supervision — and even prosper after contributing largely to repair the damage done wantonly by them and their former masters.

The Eternal Conflict.

So, the Franks again have crossed the Rhine. But history reverses her action. And they advance to the other side. This time they are not fleeing from the Huns. And the old historic barrier is about to be re-established between them. The Gaul and the Frank once more have checked Attila. But in this struggle, the Latin character and the German will are once more face to face. Two different temperaments — nay, more, two diffrent systems of civilization and of culture are in conflict and, not for the first time, nor the last.

The Hun now finds in front of him the only element, human or divine, that he really respects. And that is force. So now, once more the old Mediterranean culture, led by the eldest daughter and legitimate heir of the Roman Empire, confronts the central tribes of Europe in the struggle for existence. And she has beaten the Barbarian at his own game, Hence these tears. And we in Canada are not indifferent.

For France, — the Mother, or the Grandmother of this old Canada of ours — France is to-day, as usual, the centre of world interest, the protector of civilization, and the cynosure of every eye. She is once more the defender of liberty, the champion of the human race.

The Two Policies Tried on Germany.

"Peace without victory", which Wilson called for so puritanically, has been tried. Well, we see the result. Now the war is about to be finished — and finished right. His policy of "Peace without victory" has only brought victory without peace. It has failed. Now, the French say — "We will try our plan".

Who can say that the French policy in regard to Germany is not the very acme of wisdom and ability? That practical ability which is a combination of courage and caution; of patience and firmness, of intelligence and far-seeing statesmanship. The British Conference Method has been tried for three years. The result is nil. Let the French method be tried for three months only. That is all they ask. After wasting years in fruitless conversations, — not initiated by France, but followed politely through most of the capitals and the watering places and pleasure resorts of Europe from Spa to Monte Carlo,— the French have said at last: "enough of this child's play". And they selected as Premier the war-president, their strong man and leading lawyer and brought him down into the arena to put an end to it. France was at the end of her patience. She had arrived at the point where that virtue changes its name. Even for the peaceful third republic there are some things worse than war. One of them is national dishonour. And there are some things better than peace. France must have remuneration and security. They are on the march to obtain them.

Ending the War.

So the Great War of 1914 is about to be decided in 1923. We, who have witnessed other wars and other treaties are witness to-day of historic facts and of great events. Events that may have an enduring effect on the future of nations and of men. France stands erect, injured, victorious and unrestored. She stands full height, — and no mean figure there on her outer walls, with arms in her hands, ready for peace or war, — stands for the sacredness of treaties and for right and Justice.

And Germany cries aloud and whines to-day. That may mean perhaps she will submit to-morrow. Hugo Stinnes may not every day nor every month, be willing to pay out 2,000,000 pounds sterling for English coal to maintain German industries, when it can so easily be got at home. For the Berlin conspiracy against paying the reparations agreed on is not a movement of Rhineland origin. It is in Junker interest. It is capitalistic, and political, to keep the Reich united.

La Force et le Droit.

But the situation is clearing. The irresistible force has not yet struck the immoveable object.

The German who dishonours his own signature at the foot of a treaty, just as he dishonours his own money has not yet ventured — in the face of the nations — to qualify that treaty as a "scrap of paper".

And on the other hand we have France, the noble, the patient and the sympathetic figure of a torn and martyred country that merely claims its due. Let her continue. Les chiens aboyent; la caravane passe.

The Whittling Down Process.

Whittling down a debt — or legitimate haggling — this is a process often, and it may be sincerely adopted by an honest debtor who really intends to pay. But it must be accompanied by proof of good faith. Here it has remained for the Germans, after obtaining during three years, through our misguided aid, divers reductions and important variations of their contract, to end the farce by bare-faced repudiation.

And now the Germanophiles in England suggest another reduction by two-thirds and four years more delay and no seizures and no guarantees. To which the French, always logical, or nothing, answer — what is the object of making concessions or allowances to a man who tells you he will not pay in any event? These sinister efforts to let France down began with the entry of the United States on the stage. They have been with us since then but not for us. Their representative sits in Conferences and in Leagues, as an observer. But he takes no part, casts no vote, expresses no opinion and assumes no responsibility.

Allied Opinion.

Official opinion in England and America is sceptical, rather than hostile. Our Anglo-Saxons do not venture to question the right of France and her action, under the Treaty. They only question its utility. They profess to be concerned that France is killing the goose that lays, etc. But this goose was not laying at all. She refused. And besides Germany is no simple barnyard fowl but a dangerous and calculating bird of prey. They naively asked for four years delay in Germany's behalf to fatten her up, and said she would promise then to begin. She breaks her promise now but she is willing to make another just as good. The Frenchman would say in his laconic wit — "It is to laugh."

French Opinion.

There is a first law of nature. It is Primo Vivere. Being one of the ablest, and most intelligent of all races, the French people have at last calmly and firmly and overwhelmingly decided that self-preservation is also the first and supreme law of states. That if any nation is to suffer, it must be the guilty one. That is any country is to be ruined, it shall not be France. For she has done nothing to deserve it.

The French are all for the Entente. It stands. We see its good effect at Lausanne. But why should Britain expect France to go every length with her in the Near East, where our commercial interests and our national prestige are alone at stake, while we refuse to go one step with her in the west to enforce those treaty guarantees, on measures which are vital to her; vital not alone to her prestige and security but to her national existence.

Where is the Desertion or Betrayal?

The very pardonable impression in France is that these English-speaking nations seem to get it going and coming, as usual. Britain has not renounced any of her rights or mandates under the Treaty of Versailles. But while we discourage France in all her efforts to enforce the treaty in the only manner therein provided, these Anglo-Saxon nations stand always ready to profit by the provisions that interest them, if France should be successful and if the measures of coercion she has taken should become effective.

Will Not Take Their Own Medicine.

After having made war without excuse — or on a false one — after being beaten to their knees and accepting the terms of a peace which they had abjectly begged for, then the Germans at once began to ruse and to lie. As they had successfully deceived their own people during four years of war they have thought to deceive the whole world during four years of peace. Falsehood is their long suit. As it has operated with their own nation, it should work with all the others. But Truth is triumphant. It shines on the banners of the tricolor. And the German must recognize it and incline.

The Germans are now simply getting a taste of their own medicine. A little taste of their system of 1871. They then camped on the enemy soil until the vanquished paid the last penny. It was a treaty. France knew what she had to do. And she did it without a whine.

Now, retribution, though late, has come at last. The band of brigands who marched in 1914 — socialists, laborites, junkers — marched like one man behind the Kaiser to the assault, conquest and devastation of peaceful neighbours, are now getting a taste of retributive justice.

Their "Blood and Iron"

Their Empire was built and welded, as Bismarck frankly and brutally avows, by no parliamentary debates, no diplomatic conference or art, but by "Blood and Iron". Well, Essen and Bochum and Dortmund and Dusseldorf and Elberfeld — all the industrial heart of that Empire can now tell their fellow conspirators something new about "Blood and Iron". They have seen the other side of the shield. For the first time in a hundred years the tables have been turned on them. The invader unopposed carries the tricolor into the heart of the Rhineland Cities, triumphant, to the tramp of armed men.

The waves of spiked helmets which rolled boastfully over those bridges of the Rhine a few short years ago have now receeded in defeat and disappeared. And waves of horizon blue, that are now — only a little late — following in their wake — all our foolish ineffective opposition to the contrary notwithstanding — shall implant their standards, to the peace and security of Europe, firmly, for all time to come, in the sacred banks of that frontier land and stream.

They have that necessary Frontier now, and they hold it. They hold it — with our consent or without it — for our benefit and safety no less than for their own. They hold it, not for the purpose of being formidable but from the necessity of being free.

Donald Downie.

LA BAGUE

par Louis d'Ornano

AU club, pendant le repas, la conversation avait dévié des propos ordinaires pour aborder au pays des rêves, des prémonitions, de la télépathie, de tout ce que le monde de l'inconscient, à l'état de veille ou de sommeil, sur lequel plane le doute. Nos sentiments qu'inspiraient des souvenirs personnels, ne s'accordaient pas, nous parlions haut, sans contrainte.

Parfois, Joe, notre garçon de table, n'en revenait pas d'avoir surpris d'énigmatiques lambeaux de phrases, qui martelaient sa pauvre cervelle de communiste. Peut-être même aurait-il risqué un aparté, dans la note américaine, s'il n'en eut senti l'inutile inconvenance. Souriant de son air piteux, nous le laissâmes ruminer ses imaginations inquiètes, et nous passâmes au fumoir.

Or, maître Pasquins, le criminaliste bien connu, ayant prétendu qu'il est des rêves qui s'identifient avec le réel, dès que s'entremêlèrent les volutes de fumée de nos cigares nous l'invitâmes à s'expliquer.

Voici ce qu'il nous conta:

"Vous n'ignorez pas, mes amis, que je suis féru de la pêche et que je tenterais l'impossible pour satisfaire cette passion anodine, si les exigences de la vie s'y opposaient. Je rends donc grâce à mon célibat de m'assurer une entière liberté d'action.

"Aussi, chaque printemps, chaque automne, lorsque la truite mouchetée, régal des gourmets, prend ses ébats sur nos lacs innombrables, il me semble que les trottoirs de Montréal recouvrent un volcan. Alors, sans hésiter, je ramasse cannes à pêche, mouches artificielles, lignes et moulinets, bref, tout l'attirail de rigueur, et je me sauve vers les lieux de prédilection sagement choisis, car j'adore l'air pur, l'eau limpide et le poisson joliment combatif, lorsqu'on le capture à la ligne volante.

— Mais il s'agit, je crois, de rêves ou autres phénomènes psychiques, interrompit le banquier Ravel.

Mlle Simonne Pélissier

Notre conteur peu gêné par cette boutade, poursuivit:

"Cette année-là, comme les vents d'est soufflaient depuis plusieurs jours, et que la lune se trouvait dans une phase propice aux pêcheurs, je décidai de me rendre au lac Argenté.

"Ce lac que la forêt primitive ceint presque de tous côtés, vaut à lui seul un poème. Le matin lorsque des risées le parcourent, rapides sous des nuages rosis par le soleil levant, sa nappe rarement agitée prend l'aspect d'un miroir immense, où l'instant d'après se reflètent les moindres détails du paysage.

"Je connais tous les bons coins du lac Argenté, toutes ses anses qu'abritent de hautes falaises boisées, d'où l'aigle pêcheur fond sur sa proie. J'en connais tous les grands trous en entonnoirs, retraites obscures des grosses truites qui y disparaissent comme à travers un ciel renversé, sous lequel il n'y aurait plus rien.

"Par une belle après-midi d'avril, j'arrivai donc à ma destination, en plein comté d'Argenteuil.

"Lorsque j'aperçus la maison des Doucette, où j'allais passer quelques jours, tout près de mon lac, l'aimable souvenir des pêches enviables que j'avais faites en cet endroit m'assaillit et cela me parut de bon augure.

"Au craquement de la hart qui soutenait la barrière, mon vieil ami Albondius Doucette m'aperçut. Il vint à moi le visage épanoui. L'instant d'après j'entrai chez mon hôte et faisais mes civilités à Madame Doucette et à ses filles. Née et élevée en France, la maman Doucette a conservé beaucoup des habitudes de là-bas. C'est vous dire, Messieurs, qu'elle mène sa nombreuse progéniture avec une douce fermeté, non exempte de jovialité.

"Le soir de mon arrivée, les époux Doucette renoncèrent à leur partie de cartes pour me tenir compagnie.

"Sur un propos qui s'y prêtait, mon hôtesse me fit cette remarque:

— Vous arrivez, cher M. Pasquins, dans le vrai bon temps. Toute la journée la truite a poursuivi les mouches.

— Alors, demandai-je, une mouche jaune à corselet noir est indiquée?

— Non, répondit le père Doucette. Servez-vous d'une belle grosse mouche brun foncé aux ailes gris-bleu, de celles que vous nommez les "royales". Vous prendrez autant de truites qu'il vous plaira, ou je ne m'appelle plus Albondius.

"Et madame Doucette d'ajouter avec une légère moue de reproche:

— Vous nous avez manqué l'automne dernier. Si vous étiez venu, cher monsieur, votre pêche eût été aussi belle qu'au lac des Ecorces et vous vous seriez trouvé en compagnie de la famille du docteur Pélissier, qui vous compte parmi ses meilleurs amis.

— En effet, répondis-je, j'ai eu tort et mon flair habituel m'a déçu, mais j'en voulais alors à la truite grise et non à la rouge; or, vous n'ignorez pas que pour la grise le lac des Ecorces n'a pas son pareil!

— On le prétend, répondit le vieux Doucette, mais je n'en crois rien. Mon lac possède dans ses profondeurs beaucoup de truites grises qui pèsent jusqu'à vingt livres.

— Vous m'avez parlé des Pélissier, dis-je, ont-ils pris du poisson? Leur ainée, mademoiselle Simonne, était-elle toujours pressée de retourner à Montréal?

"Je posais ces questions parce que l'année précédente, comme je me trouvais en villégiature au lac Argenté en même temps que les Pélissier, leur pêche avait été nulle; cependant que mademoiselle Simonne marquait sa joie de quitter la campagne, l'existence rurale ne lui disant rien.

— Oh non! monsieur, s'exclama mon interlocutrice, Simonne, bien que la pêche laissât à désirer, ne voulait plus partir de chez nous. Figurez-vous qu'elle passait ses journées à parcourir les bords du lac, les chemins et les champs, comme quelqu'un ayant perdu un objet de prix. Cela m'intriguait. Un soir que nous causions devant la maison et qu'elle paraissait encore plus préoccupée que d'habitude, je lui demandai sans malice:

— Votre air morose me peine, mon enfant, un grand chagrin vous empêcherait-il de goûter en paix votre séjour parmi nous?

— Oui et non. Veuillez m'écouter, madame, dit-elle, et vous comprendrez la nature de mes soucis...

"Et comme je l'écoutais, mademoiselle Simonne ajouta:

— Donc, le printemps dernier, lorsque nous vînmes ici, papa, maman, mon jeune frère Arthur et moi, peu d'instants avant notre départ je perdis une bague garnie d'une émeraude, à laquelle je tiens énormément... Depuis une idée m'obsède: la retrouver, si possible.

— Telle était, conclut mon hôtesse, la raison pour laquelle cette charmante enfant, que je m'efforçais de consoler, hésitait à s'éloigner du lac Argenté.

"Je vous permets de supposer, messieurs, que cette histoire me laissait indifférent; et comme l'heure du repos était venue, je souhaitai une bonne nuit à ces braves gens et allai me coucher.

"Je m'endormis très vite; avec à l'esprit la ferme volonté de me lever de bonne heure, pour surprendre la truite au moment où, sortant de sa torpeur nocturne, elle est d'une voracité inouïe. Ma passion sportive me tenait jusqu'à la moelle de mes os. Durant des semaines j'avais songé à un certain tour de poignet afin de lancer au loin ma ligne volante, et, quoiqu'il ne fut point classique, je songeais à l'essayer dès le petit jour.

Puis ce fut ma première séance de pêche de la saison.

"Depuis quand dormais-je? Je n'en sais rien. Ce dont je suis certain, c'est que je me souviens avoir rêvé que le soleil étant près du méridien, je me trouvais debout sur une roche plate, qui émergeait à peine au bord du lac de mes exploits, non loin de l'embarcadère des bachots de pêche, et que là, sous quelques pouces d'eau, entre des galets, je voyais briller de l'or...

"Et je me souviens aussi que, toujours en rêve, je m'agenouillai sur la pierre, plongeai le bras dans le lac et... en retirai la bague de la fille de mon ami.

— Vous souriez, messieurs, je vous attends au dénouement!

"Aussitôt qu'une lueur laiteuse éclaira ma fenêtre, je me levai, très étonné de conserver la souvenance parfaite du rêve que je venais de faire. Sans souffler mot à âme qui vive de ce qui m'advenait, je m'empressai d'aller constater sur place si la réalité démentirait mon songe. Elle le démentit. J'eus beau regarder, je ne vis aucun objet brillant sous l'eau claire comme du cristal.

"Fort dépité, je rentrai casser une croûte, car le temps pressait. Déjà la truite happait mouches et libel-

lules, que les premiers feux du soleil jetaient tantôt en spirales capricieuses, tantôt en zigzags désordonnés. Puis ce fut ma première séance de pêche de la saison.

"A midi, vers l'heure du dîner, une impulsion mystérieuse me poussa de nouveau sur la roche d'où, quelques heures plus tôt, j'avais en vain cherché la solution d'un rêve.

"De prime abord un miroitement du soleil sur la glace sans tain de l'onde m'éblouit; précisément alors que je croyais apercevoir l'objet cherché, entre les cailloux du fond. Je fermai les yeux. Etais-je le jouet d'une illusion? Non pas, mes amis, car lorsque je les rouvris toute possibilité d'erreur s'évanouit.

"L'instant d'après je tenais en effet entre mes doigts une bague d'or garnie d'une émeraude, qu'une algue gluante recouvrait en partie...

"Sur le moment mon trouble fut complet. Quelle était donc, pensais-je, cette puissance occulte qui venait de me faire agir presque en automate, qui dans le sommeil révélait à mes facultés en léthargie d'aussi étranges choses?

"Pour des raisons de convenances je gardai le silence sur ma trouvaille, que la famille Doucette finirait par connaître...

"Cette vacance de pêche me laissa un excellent souvenir. Non seulement je rapportais des pièces superbes, mais j'allais, je n'en doutais pas, contribuer au bonheur d'une aimable jeune fille, qui ne manquerait pas d'en savoir gré au barbon qui vous narre cette aventure.

"De retour en ville je me rendis sans trop tarder chez mon ami le docteur Pélissier. Ni le praticien, ni madame Pélissier ne se trouvaient chez eux; j'eus la bonne fortune de pouvoir offrir mes hommages à mademoiselle Simonne.

"Après un brin de causerie explicative; je retirai la bague de la poche de mon gilet et la lui présentai.

"A sa vue le visage de la jeune fille s'éclaira d'un ravissement intense. Muette d'émotion elle versait des larmes de joie. Moi-même, qui vis dans l'atmosphère du crime, que les misères humaines ont endurci, qui ai sondé des âmes plus noires que les trous qu'habitent les truites géantes, je me sentis à ce spectacle profondément remué.

"Mlle Pélissier se ressaisit assez vite, et ses remerciements, partis du cœur, furent des plus chaleureux. Comme je prenais congé, je crus l'entendre murmurer: "Maintenant, il me reviendra, car il m'aime encore".

"En effet, dans la semaine qui suivit la fête de l'Ascension, j'eus la joie d'offrir mes souhaits de bonheur à Madame et à Monsieur Philippe Renaud, de qui la jeune et belle épousée, née (Simonne) Pélissier, tenait la fameuse bague.

Notre surprise était évidente. Maître Pasquins qui s'en rendait compte termina son récit par cette apostrophe:

"Croyez-vous maintenant, messieurs, qu'il est des rêves qui s'identifient avec le réel?

L. D'ORNANO.

LA MARQUISE EMPOISONNÉE

Par MARIUS BARBEAU

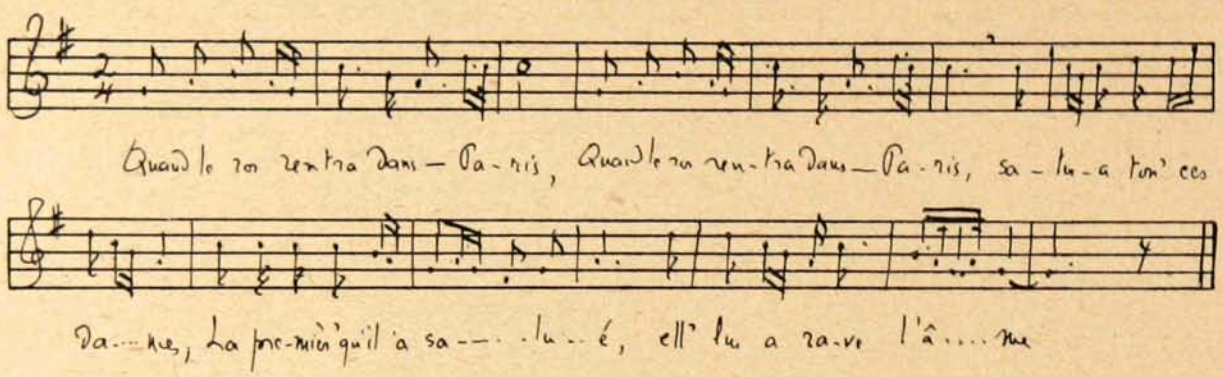
LES satires politiques ne se recommandaient pas à l'indulgence de la caste régnante, sous l'ancien régime monarchique de France. Si leurs traits se portaient de préférence vers les potentats du royaume, ce n'était pas toujours avec impunité. Parmi tous les colporteurs émérites de libelles, les chansons de ce temps ne comptaient guère de rivales. Elles volaient d'une province à l'autre comme sur l'aile des quatre vents. Leurs saillies et leurs mélodies engageantes captaient l'oreille d'un public toujours à l'affût de nouvelles et d'indiscrétions. A l'usage des agitateurs elles seraient devenues des armes redoutables. La loi et ses suppôts ne pouvaient donc pas longtemps rester sourds à leurs rumeurs infectieuses.

Un édit proclamé en 1395 devait mettre un terme aux abus des satiristes du jour qui profitaient de la folie du roi Charles VI pour saper sa dynastie. "Soit crié de par le Roy... Nous deffendons à tous dicteurs, faiseurs de dits et de chansons, et à tous autres ménestriers de bouches, et recordeurs de dits, qu'ils ne facent, dyent ni chantent en places ni ailleurs aucuns dits, rymes et chansons qui facent mention du Pape, du Roy notre seigneur, de nos dits seigneurs de France... sous peine d'amende volontaire, et d'estre mis en prison deux mois, au pain et à l'eau." (1)

(1) Chansons populaires des provinces de France, Wekerlin, 11, p. 71.

Certaines chansons à différentes époques parvinrent toutefois à défier la censure et à s'infiltrer définitivement dans les traditions orales du pays. Telles sont celles de *la Marquise empoisonnée*, de *Biron*, de *Prince Eugène* ou *Bois-Gilles* et de *la Prison du roi François*, qui ont survécu jusqu'à nos jours dans le terroir canadien. Elles nous parlent de crimes réels ou fictifs, de trahisons et de vengeances, que la libelle des anciens jours attribuait à des rois galants et à des princesses intrigantes. Il n'en est guère de plus gracieusement audacieuse que celle de *la Marquise empoisonnée*.

Cette ballade populaire, d'ailleurs fort belle, raconte avec si naïve désinvolture une tragédie mystérieuse à la cour de France que l'on se demande par quelle bonne fortune elle a pu faire son chemin au grand jour, en dépit de la loi, et s'implanter définitivement dans la mémoire du peuple, d'un bout à l'autre du royaume et même au-delà des mers. Huit versions provenant de la France d'oïl et d'oc en ont été citées et discutées par Doncieux, dans son *Romancéro*, et nous en avons depuis recueilli quinze dans les comtés à l'est de Québec, où elle est très répandue. La première fois qu'elle vint à notre connaissance ce fut sur les lèvres d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans, à Tadoussac, du nom de Edouard Hovington, un ancien canotier et coureur-des-bois. En voici une variante canadienne:



1. Quand le Roi entra dans Paris, salua tou' les dames;
   La premièr' qu'il a salué', ell' lui a ravi l'âme.
2. "Marquis, t'es plus heureux qu'un roi d'avoir si joli' femme.
   Si tu voulais m'en fair' l'honneur, j'en aurais l'avantage."
3. — "Sire, vous avez tout pouvoir, pouvoir et la puissance;
   Car si vous n'étiez pas le Roi, j'en aurais la vengeance."
4. Le Roi l'a pris', l'a' amené', dans sa plus haute chambre.
   Nuit et jour ell' ne cess' de pleurer pour son honneur défendre.
5. "La bell', si tu voulais m'aimer je t'y ferais princesse.
   De tout mon or et mon argent tu serais la maîtresse."
6. —"Gardez votre or et votre argent; n'appartient qu'à la Reine.
   J'estim'rais mieux mon doux Marquis que toutes vos richesses.
7. La Rein' lui fit faire un bouquet de fleurs de marjolaine,
   Et la senteur de ce bouquet fit mourir la Marquise.
8. Le Roi lui fit faire un tombeau couvert de pierre grise
   A fait marquer tout alentour le nom de la Marquise.

Peu de chansons historiques ont soulevé autant d'intérêt chez les folkloristes et les historiens. Il n'était pas si facile qu'on peut le supposer d'identifier le roi, la reine et la marquise infortunée, bien que l'accord fut vite établi sur la désignation d'un Bourbon. Trois alternatives s'offraient au surplus, et la discussion fut longue et ingénieuse. Leroux de Lincy, de Puymaigre, Bladé et Bujeaud suggérèrent tour à tour les noms de Henry IV et de Gabrielle d'Estrées, de Louis XIV et de Mme de Montespan, et de Louis XV et de Mme de Vintimille. Les critiques ont fini par s'entendre et l'on ne peut plus guère douter que le roi fût Henri IV, et Gabrielle d'Estrées la soi-disant marquise.[2]

La belle Gabrielle n'était pas encore mariée quand elle parut pour la première fois à la cour. Il devint bientôt urgent de voiler les conséquences de sa liaison avec le roi. On lui donna donc un époux de circonstances — le sieur de Liancourt. Après des heures inquiétantes, dans la retraite de Paris où elle s'était retirée pour ses devoirs de Pâques, en 1599, elle mourut soudainement, et le roi Henri IV fut si affligé qu'il en porta publiquement le deuil. Là finit la vérité historique. Ce drame à demi-voilé des alcôves royales ne pouvait cependant manquer d'éveiller certains soupçons, encore moins de fournir belle aubaine aux chuchotements par la ville.

Le chansonnier, un habitué de la rue qui saisit la rumeur au vol, ne prit guère la peine de s'assurer des faits, d'aller aux sources. Son penchant était de composer une chanson selon les goûts de la foule, à qui il la destinait. Peu importe si Mlle d'Estrées n'était vraiment pas marquise, si elle mourut en couches pendant qu'elle se préparait à ses Pâques à l'écart du roi, si son soi-disant mari n'était pas même de la noblesse, si la reine Marguerite de Valois, depuis longtemps séparée du roi et vivant en retraite dans un château de la Loire, ne pouvait pas se trouver impliquée dans une affaire de poisons. Ce qui par-dessus tout devait séduire l'imagination du public, c'était des lieux communs littéraires: une belle courtisane de la noblesse, une marquise, son royal amant qui savait vaincre toute résistance, la jalousie d'une reine offensée, et les fleurs empoisonnées, des roses ou de la marjolaine, dont les intrigues romantiques étaient souvent pourvues.

Mise sur un air joli, cette historiette galante voltigea de bouche en bouche; elle n'appartenait plus même à son auteur anonyme. Elle courut par les villes et par les bourgs, par monts et par vaux, ici perdant une rime, là une césure, sur sa route tortueuse vers la postérité. C'est en l'an 1599 que dût être composée cette chanson, peu après le trépas de la belle favorite du roi.

Ottawa, 30 dec. 1922.

MARIUS BARBEAU.

(2) George Doncieux, Romancéro populaire de France, p. 299; Jean Richepin, les Annales, 12e année, no. 5, p. 206.

A NOS ABONNÉS

Les abonnements à LA REVUE MODERNE **sont strictement payables d'avance.**

Les comptes sont envoyés dans le mois **où finit l'abonnement,** et insérés dans le numéro de LA REVUE MODERNE.

Aucun reçu n'est adressé aux abonnés. **La bande d'abonnement porte la date d'échéance** de chaque abonné. Après l'envoi de leur abonnement, les abonnés n'ont qu'à consulter cette bande et à réclamer si le changement n'a pas été fait.

Les abonnés qui changent d'adresse sont instamment priés, en nous demandant de faire le changement, de mentionner l'**ancienne** en même temps que la nouvelle adresse.

Les comptes arriérés devront être règlés immédiatement, car autrement notre administration sera forcée d'en confier la perception à une agence de collection.

Tout abonnement est considéré comme renouvelé faute d'avis contraire 15 jours avant l'expiration.

L'ADMINISTRATION.

.... LE TROISIÈME LARRON ....

Par ANDRÉ GÉRARD

I

Le carnaval touchait à sa fin; un bal costumé et masqué réunissait ce qu'on est convenu d'appeler "tout Paris" dans les magnifiques salons du prince de S..., un des nababs de la colonie étrangère.

Après une réserve plus ou moins longue passée à *prendre langue*, à se reconnaître, ou plutôt à se deviner, danseurs et danseuses arrivaient à ce moment où chacun se sent gagné, presque malgré soi, par l'ivresse de la fête. Les femmes paraissent plus jolies, les hommes plus aimables; la musique a des entraînements inconnus; une voix enchanteresse sort de chaque note, la répète, la module, avec des variations infinies. Et les fleurs! qui de vous reconnaît au bal leur innocent parfum de jardin? Et, vraiment, ce n'est point le même. Elles savent bien pourquoi elles sont là! Les malins génies blottis dans leurs calices leur ont fait la leçon. Voyez-les penchant leurs corolles éclatantes et veloutées! Comme elles vous jettent leurs suaves senteurs! comme elles vous imprègnent de cet odorant et subtil poison! tandis que vous passez rapides, les pieds ailés, emportés par la valse.

Il y a un démon que le Psalmiste appelle le démon de Midi; ce doit être le plus candide des diables à côté du démon de Minuit, au bal.

L'immense salon du fond avait été transformé en une serre où la flore des deux mondes était rassemblée. Le long d'un grillage si fin qu'on eût dit une étoffe tissée par les fées, montaient en festons de frêles et charmantes plantes qui retombaient en grappes de la voûte, et semblaient regarder curieusement dans les massifs de camellias et d'hortensias; des rosiers de toutes nuances formaient un bosquet dominé par un superbe magnolia; des myrtes, des orangers à faire rêver Mignon, des grenadiers aux fleurs de corail, des lauriers-roses, s'étageaient, se mêlaient dans la plus ravissante confusion; des aloès, des cactus cachaient à demi les troncs élégants de deux grands palmiers, derrière lesquels on croyait voir luire le ciel lumineux de l'Orient; sur l'épaisse mousse où s'égaraient les pas, des scarabées étincelaient; au centre, une eau de senteur tombait goutte à goutte de deux conques nacrées dans une vasque de marbre, avec un petit bruit doux. La lumière était ménagée de telle sorte, entre les massifs et les plantes grimpantes, qu'elle imitait le scintillement des étoiles.

Dans un angle, le grillage, dont on sentait les mailles sans les voir, entourait des arbustes exotiques sur les branches desquels des oiseaux des îles se balançaient en chantant, faisant chatoyer l'or, l'azur, les rubis et les émeraudes de leurs ailes. A l'entrée de la serre, couronnée, presque enveloppée par des lianes fleuries, une statue du Silence, en marbre de Carrare, promettait discrétion et mystère aux couples fortunés qui s'isolaient dans ce nouveau paradis terrestre où ne manquait encore que le serpent; mais il ne pouvait tarder de s'y glisser bientôt, car un paradis sans serpent serait trop monotone.

Les derniers accords d'une valse expiraient à peine, qu'une marquise Louis XV et un seigneur vénitien traversèrent la serre et allèrent s'asseoir du côté de la volière, sur un canapé de bambou.

La marquise croisa ses beaux bras sur son corsage, encore légèrement agité, et murmura:

— Qu'on est bien ici!

— A merveille, répondit le jeune homme. Si nous profitions de la solitude pour soulever un peu ces masques étouffants?

— Je n'étouffe pas du tout, moi, dit la dame avec un rire argentin, car elle pénétrait la pensée de son compagnon. Libre à vous d'ôter votre masque, monsieur.

Naturellement il n'en fit rien.

— Ainsi, vous me disiez, madame, reprit-il, poursuivant une conversation commencée, que vous croyez à l'amour dans le mariage?

— Parfaitement.

— Vous êtes très jeune alors, et évidemment dans votre lune de miel.

— Une lune de miel de quatre ans!

Le seigneur vénitien eut un étonnement de bon aloi.

— De quatre ans!... Mais, madame, vous êtes donc une sirène, un résumé de toutes les perfections féminines, et votre mari est un... Vraiment il n'existe point encore d'épithète pour un pareil prodige!

— Vous êtes étrange, monsieur, de vouloir me persuader qu'il n'y a que de mauvais ménages.

— Il y en a de très bons... au commencement...

— Et à la fin ils sont mauvais?

— Non, au milieu... Si tout le monde vous ressemblait, madame, que deviendraient les célibataires et les danseuses?

— Fi! l'horreur! quelle morale! Vous êtes bien de votre temps.

— Tous les temps se valent; seulement les gens du nôtre ont la manie de le calomnier à outrance. C'est une sorte de steeple-chase entrepris pour assurer la supériorité de nos vices sur ceux de nos devanciers. Depuis qu'on nous crie que nous allons toujours dégénérant, il est étonnant, comme quelqu'un l'a très bien dit, que nous, les jeunes de la société actuelle, nous ne marchions pas encore à quatre pattes.

— Remarquez, monsieur, que je suis complètement de votre avis; je ne veux pas croire au mal.

— Moi, j'y crois, et fort bien, mais je soutiens que ce n'est pas le dix-neuvième siècle qui l'a inventé.

— Rendez-vous les armes?

— A quoi?

— A l'existence d'un bonheur conjugal de quatre ans?

— Jamais!

— Je vous ferai observer, monsieur, que votre "jamais" est aussi peu flatteur pour ma personne que pour ma véracité.

— Votre personne est adorable, votre véracité paraît entière. J'admets, sous réserve, l'exception pour vous.

— La plupart de mes amies sont aussi favorisées que moi.

— Elles vous trompent, madame.

— Oh!

— Ou elles sont adroitement trompées.

— Pécheur endurci! Je suis sûre que vous êtes célibataire... Offrez-moi votre bras, j'ai promis ce quadrille.

Pendant cette conversation faite à voix basse, plusieurs couples étaient entrés et sortis. Au moment où la marquise et le seigneur vénitien passaient le seuil, une bergère Watteau, littéralement poursuivie par un groupe d'hommes richement costumés, vint tomber sur une petite chaise de canne, et dépliant un coquet éventail, l'agita rapidement.

Sa jolie tête poudrée, coiffée d'un chaperon de roses, s'attachait à un cou souple et nacré, dont le bas se perdait dans les plis d'un fichu de gaze, sous lequel on voyait naître deux ravissantes épaules qui avaient le doux éclat du satin blanc. Le fichu se croisait chastement à la hauteur du corselet. La taille avait les plus séduisantes ondulations. On n'apercevait que l'entre-deux des bras cachés en partie par la manche et la manchette des gants, qui dessinaient des mains parfaites de forme, mais pas assez petites. Mêmes reproche aux pieds étroits et cam-

Le Joyeux Pâques Arrive...

Il amène avec lui le Printemps et la coutume est de le saluer en offrant à ses amis de jolis cadeaux. Les plus appropriés sont certainement les CHOCOLATS, PRALINES, DRAGÉES, etc., provenant de la meilleure maison

KERHULU & ODIAU Limitée

172-184, rue Saint-Denis - - près de la rue Ste-Catherine, Tel. Est 2140

Succursale à Westmount, 4901 Ouest, rue Sherbrooke, Téléphone Wesmount 7909

Nous avons la vente exclusive à Montréal des chocolats si réputés A LA MARQUISE de SÉVIGNÉ

brés, retroussés de la plus galante façon. Du reste, la jeune femme était grande.

Son masque, garni d'une barbe de dentelle, qui descendait jusqu'au bas du menton, ne laissait voir du visage qu'un front uni et blanc, légèrement veiné au tempes; deux grands yeux brûlants d'une sombre nuance et des dents d'un émail bleuâtre, qu'un rire joyeux faisait briller à travers les réseaux de la dentelle noire.

— Ce n'est point en bergère que vous auriez dû vous costumer, madame, mais en magicienne, lui disait un bel hidalgo; en vérité, vous êtes sorcière, fée; où avez-vous pu savoir que...

Il se pencha vers elle et baissa complètement la voix.

— Où je l'ai su? ah! mais je le sais, et bien d'autres choses encore!... A votre tour, mon langoureux page.

Le jeune homme désigné s'avança.

— Voilà qui est prodigieux! s'écria-t-il en se redressant au bout d'un instant; moi seul et un de mes amis intimes savons cela! Ah! le perfide! Pour qu'il vous ait fait cette sorte de confidence, madame, il faut que vous soyez avec lui du dernier bien...

— Pour qui donc me prenez-vous, monsieur? dit la jeune femme en lui lançant à travers les trous de son masque un regard sévère.

— Pardon... mais c'est que... votre lucidité devient effrayante.

Elle s'adoucit.

— Je vous avais prévenu que j'avais le don de seconde vue.

— Avouez, adorable bergère, dit un mousquetaire gris, qu'il y a quelque cent ans vous avez assisté à la nuit du Walpurgis avec Faust et Méphistophélès. Savez-vous qu'au moyen âge on vous eût brulée vive...

Il s'assit tout près d'elle et ajouta:

— Avec quel bonheur j'aurais partagé votre sort pour voir une seconde tomber ce masque devant moi seul; car ce n'est pas que de la curiosité que vous m'inspirez, c'est de...

On n'entendit plus que les battements précipités de l'éventail, derrière lequel se dérobait à demi la tête du mousquetaire.

En gens bien appris, les autres hommes restèrent à l'écart, formant un groupe très animé.

— Je prétends, moi, disait l'un, que ce n'est pas une femme du monde; ces dames, même sous le masque, n'abordent jamais ces sortes de sujets.

— Régis a raison, dit le page, ce n'est pas une femme du monde.

— Alors, dit l'hidalgo, c'est donc la doublure de la maîtresse de céans?

— Non, elle joue ce soir; d'ailleurs, le prince n'oserait pas.

— C'est peut-être mademoiselle X..., ce démon incarné; cela lui ressemblerait assez.

— Quelle que soit cette femme, il faut obtenir qu'elle se démasque ici, car certainement elle s'éclipsera avant l'heure du souper.

— Quand bien même ce serait mademoiselle X..., reprit le page, je ne puis m'expliquer qu'elle sache... à moins d'une indiscrétion d'Emmanuel...

— Il ne va pas chez elle.

— Je m'y perds. C'est que cette histoire ébruitée me fait déshériter de mon dernier oncle, et je n'ai plus que celui-là à manger, ajouta-t-il avec un soupir.

A ce moment, le mousquetaire se leva, et tandis qu'il cueillait une fleur de grenade, il dit vite et bas quelques mots à un Persan éblouissant de pierreries.

Le Persan resta encore une minute en contemplation devant les grenadiers, fit un demi-tour, puis vint rejoindre le groupe des auseurs.

— Il paraît, dit-il, que les affaires de Robert vont bien avec la bergère; il nous prie de disparaître sans affectation.

— Décidément, c'est une... murmura le page avec une sorte de rage; au diable les bavards!

— Allons, messieurs, dit le prince de S. ., qui passait, un lancier...

— Voilà qui nous dispense de faire de la stratégie.

Et tous sortirent, non sans jeter un regard de côté, fort expressif, sur le couple perdu dans les profondeurs de la serre.

Un instant après, la marquise Louis XV et le seigneur vénitien reparurent.

— Il est ici, dans doute, disait la jeune femme.

— Si vous êtes la personne que je crois, madame, votre mari danse en ce moment dans le salon du milieu, en costume andalous... Qu'avez-vous?

Le bras de la marquise venait de tressaillir sous le sien.

— Rien... je croyais que nous étions seuls.

Et, du bout de son éventail, elle désigna, derrière les palmiers, la bergère et le mousquetaire assis, le dos tourné.

Le cavalier, prompt à se flatter, savourait le: "Je croyais que nous étions seuls".

— Moi aussi, reprit-il d'une voix qui devenait tendre, j'espérais que nous serions seuls...

— Pourquoi? répondit distraitement la jeune femme, qui, évidemment, ne pensait pas à ce qu'elle disait, les yeux fixés sur ces deux têtes penchées l'une vers l'autre.

— Ce couple a l'honneur de vous intéresser? demanda son compagnon avec un peu de dépit.

— Nullement.

Et, d'un pas nonchalant, elle alla s'asseoir sur un siège très bas séparé des palmiers par un grand cactus qui le masquait.

— Et votre mari? dit le seigneur vénitien.

— Chut! plus tard; maintenant je veux rêver: l'endroit est propice.

— Capricieuse! allons, rêvons!

— Pas vous; la danse vous réclame: vous viendrez me rechercher pour la valse.

— Non, je crains que ce mousquetaire ne vous enlève.

— Soyez tranquille, cette idée ne lui viendra point.

— Vous me renvoyez?...

— Du tout, restez, mais taisez-vous, mon rêve va s'envoler.

— Je la connais, votre femme, disait derrière eux la bergère, elle est fort jolie.

— Peuh!

— Modestie de mari; vous avez beau vous en défendre, je suis certaine que vous l'aimez.

— Est-ce qu'on aime sa femme!

— C'est charmant! Heureusement que je ne suis plus à marier.

— Hélas! vous l'êtes?

— Je suis veuve! fit-elle avec un gentil soupir.

— Toutes les qualités! s'écria le mousquetaire transporté: jeune, jolie et veuve!

— C'est commode, n'est-ce pas, un mari bien et dûment scellé dans un coffre de chêne?

— Mort ou vivant, rien n'y ferait; je vous adore!

— Avec combien de femmes avez-vous déjà conjugué ce galant verbe?

— Avec aucune comme je veux le conjuguer avec vous, enchanteresse.

Il lui prit la main et voulut la déganter.

— Enchanteresse! Cherchez autre chose, c'est le nom que vous donnez à mademoiselle Flora.

Le mousquetaire tressauta.

— Mademoiselle Flora!

— Oui, cette danseuse qui prend rang sur votre liste après mademoiselle N..., et pour laquelle vous avez acheté chez Samuel un collier de 100,000 francs.

— Vous êtes le diable!

— Non, sa petite cousine.

— Qu'importe Flora! un collier prouve qu'on a de l'argent, mais ne prouve pas qu'on ait de l'amour.

— Volage!

— Le plus fidèle des hommes... Essayez-moi, je n'ai point encore rencontré de femme qui vous ressemblât.

— Vous ne me connaissez pas.

— Je vous devine, cela vaut bien mieux.

— Voilà une conversation intéressante au moins, murmura le seigneur vénitien en touchant du doigt la marquise immobile, entendez-vous, madame? Venez défendre les maris à présent.

— Quoi! quels maris? Je suis tout absorbée, j'ai un commencement de migraine... marchons un peu, voici la dernière figure du quadrille.

— Votre éventail est brisé.

— Tiens, le poids de mon bracelet, sans doute... mon bras était dessus; c'est un très petit malheur.

— Dans un instant, la serre va se remplir, disait pendant ce temps le mousquetaire avec instance, votre prochain danseur vous cherche déjà... Je vous en supplie, ôtez ce masque une minute, je veux vous voir!

— Vous n'allez pas crier?

— Crier?

— Je vous préviens que vous verrez quelque chose d'effrayant.

— Coquette!

— Sérieusement, vous reculerez...

— Allons donc! avec cette peau, ces yeux, ces dents... Vous avez le nez retroussé?

— Non.

— La bouche grande?

— Non.

— Voilà ces messieurs qui rentrent, vite!

La jeune femme leva les bras, détacha son masque, et le mousquetaire, qui, à demi-agenouillé, la dévorait du regard, tomba presque à la renverse en jetant un cri auquel dix autres répondirent.

MORENCY FRÈRES LTÉE.
Exposition permanente de peintures,
Aquarelles, Eaux-fortes, tableaux anciens et modernes
MEUBLES DE STYLE OBJETS D'ART
Tél. Est 3202 - 346 STE-CATHERINE Est

Une fine et soyeuse moustache, habilement dissimulée jusque là sous la dentelle du masque, entourait la bouche de la bergère, qui n'était autre qu'un jeune et joli garçon, le baron Emmanuel de L...

Aux exclamations succédèrent des rires fous.

— J'étouffe! beau mousquetaire, venez me délacer! disait le baron pâmé.

Je vous laisse à penser la piteuse figure que faisait le séducteur.

— Abominable farceur! grondait-il, je te délacerai demain sur le terrain! Et il se débattait dans les bras de ses amis pour aller provoquer le baron.

— Es-tu fou, Robert? lui disait-on; la même aventure pouvait arriver à n'importe lequel de nous.

— Non, elle... il m'a encouragé exprès.

— Eh bien, fit le baron, reprenant sa voix flûtée de bergère, c'est ainsi que vous m'abandonnez, mon chevalier? Voyons, ne boudez plus, je vous permets de me reconduire; je vous permets même d'assister à mon petit coucher.

Et les rires de recommencer.

— Il vous faut aller quitter ce costume avant le souper, enfant terrible, dit le prince de S..., qui se trouvait au nombre des spectateurs; vous nous avez joué là un vrai tour de bal d'Opéra.

— Que Votre Altesse me pardonne. Ma mère me croit travesti en Napolitain; c'est sa vieille femme de chambre et ma jeune sœur, une espiègle, qui, à ma prière, m'ont habillé en cachette tel que vous me voyez. Ma sœur s'est chargée de la coiffure; Marceline, du corsage et du reste.

— Partez vite avant que la princesse vienne par ici.

— Je reparaîtrai pour souper en Napolitain.

Il remit son masque, prit d'un air coquet le bras du page, traversa les salons, et descendit languissamment le grand escalier, au bas duquel il demanda sa voiture.

— Vous avez perdu votre bergère, messieurs, disait dans la serre le seigneur vénitien, et moi, une adorable marquise, vraie femme, celle-là... impossible de la retrouver. Partir avant de se démasquer, ce n'est point de bonne guerre. Elle me devait encore une valse.

— Une marquise Louis XV? demanda le Persan, habit gris et rose.

— Oui.

— C'est la jolie comtesse de Baumé, la femme de ce don Juan de Robert.

— Je comprends alors, murmura le seigneur vénitien; pauvre femme!

— Quoi?

— Rien. Je dis: Charmante femme.

Quand il l'eut bien plainte dans le fond de son cœur, l'égoïsme propre à la nature reprit le dessus. Il se dit qu'entre lui et la comtesse existait désormais un lien secret, et que, mêlé à un tel souvenir, il ne pouvait être oublié.

— Qui sait? conclua-t-il en terminant ses réflexions.

II

Les passants attardés qui rencontrèrent cette nuit-là, de l'avenue des Champs-Élysées à la rue de Grenelle-Saint-Germain, la voiture qui ramenait chez elle la comtesse de Baumé, se dirent sans doute que cette grande dame qui avait de si beaux chevaux et de si superbes laquais était bien heureuse. Un vieux chiffonnier qui, les mains engourdies par le froid, crochetait dans un tas d'ordures, murmura en la voyant passer comme une vision:

— Oh! ces riches! il n'y a que plaisirs pour eux, qu'il vente, qu'il neige, ou que le soleil brûle! Si au moins mon âme avait eu l'esprit de se loger dans la peau de cette belle dame! Chienne de vie, va!

Pauvres femmes du monde qu'on envie, que d'épines à vos couronnes de fleurs! Si l'on pouvait solidifier les larmes, vous n'auriez plus besoin de diamants. Quels déchirements cachent souvent vos sourires! Mais il faut sourire, la galerie est là qui épie, qui scrute, qui interprète... Et vous allez, fières et sereines, cramponnées à l'orgueil, un blason sur votre cœur brisé.

La comtesse de Baumé, mariée à dix-huit ans, en sortant du couvent, avait apporté à son mari, avec une dot royale, un trésor de chaste et ardente tendresse. L'inconnu de ses rêves de jeune fille, ce prince Charmant, doué de toutes les perfections, lui parut s'être incarné dans le comte; elle le reconnut, dit-elle, et tout son être palpitant, vibrant, sous une émotion puissante, s'écria: "C'est lui!"

Et sans plus rien demander, elle se mit à l'aimer avec cette ardeur irréfléchie, cette foi absolue, cet enthousiasme des premières tendresses. Ardeur, foi, enthousiasme qu'on ne retrouve guère; on n'aime plus à midi comme à l'aurore, parce qu'on sait à midi ce que durent les roses... et le reste.

Le comte de Baumé s'était fort bien accommodé de son rôle d'idole; c'est une position sociale qui ne manque pas de charme, quand l'adorateur est une jeune et jolie femme, candide, confiante; il est agréable de se voir sans cesse trônant dans le miroir limpide de ses pensées, et si paré, si embelli, si ornementé par ses blanches mains, que parfois ne se reconnaissant plus, on est tenté de se tirer son chapeau.

Malheureusement, on se lasse de tout en ce monde: "L'homme n'est constant qu'à l'inconstance."

Le comte de Baumé n'était, à son début dans la vie, ni meilleur ni pire qu'un autre; mais l'incessante fréquentation d'un certain monde habitué à ne rien respecter, à railler, à dénigrer, à critiquer tout, à rire de tout, avait peu à peu perverti chez lui le sens moral et détruit toute croyance généreuse. Lorsqu'à trente-trois ans il songea à se marier, sa déchéance était déjà irrémédiable. On ne quitte pas ses vices comme un manteau. Du reste, le comte n'avait vu dans le mariage, qu'il tenait pour la plus ennuyeuse des institutions, que l'unique moyen de posséder la charmante Régine de Presles dont il était devenu fou en un soir. Pour l'obtenir, il s'était, selon son expression, "résigné à subir le sacrement". Or, le sacrement ôta bientôt à madame de Baumé son plus grand attrait pour son mari: celui de n'être pas à lui.

La pomme du paradis n'avait peut-être, au fond, rien de bien succulent, mais elle n'était point à Adam, et c'est pourquoi il la trouva si excellente. La nature humaine est pétrie de contradictions; celle-ci est une des plus notoires, et du haut en bas de l'échelle court les rues. Un hardi faiseur de paradoxes prétend que Dieu a mis en nous ce désir du fruit défendu pour nous forcer à aimer le prochain.

M. de Baumé, observateur un peu trop scrupuleux du précepte, se remit après un an de mariage à croquer des pommes à belles dents. Nous avons appris que celle qu'il croquait en ce moment, et qui le lui rendait bien, dans un autre genre, se nommait Flora.

La comtesse, comme tous ceux qui ont intérêt à mieux voir que les autres, ne soupçonnait rien, bien entendu. Elle était si loyale et si pure qu'elle eût repoussé avec horreur le moindre doute qui l'eût offensée, le tenant pour indigne d'elle et de son mari.—Orpheline à quinze ans, c'était sa tante, la marquise de Guny, sœur de sa mère, qui l'avait mariée. Madame de Guny occupait le premier étage de l'hôtel de Baumé, jouissant du bonheur de sa nièce, exaltant le beau Robert, le prônant sans cesse comme le plus accompli des époux. Pleine de ce sujet, quand elle l'abordait, la vieille dame ne remarquait jamais les sourires discrets qui parfois accueillaient ses éloges enthousiastes, et les petites toux qui se répondaient d'un bout à l'autre du salon, semblant dire: Bienheureux les aveugles!

Veuve à vingt-huit ans d'un mari tendrement aimé et méritant de l'être, la marquise avait refusé de s'engager dans de nouveaux liens, prétendant que c'était tenter la destinée. A trente-trois ans elle perdit son fils unique et reporta dès lors toutes ses affections sur sa nièce. Son existence, longtemps assombrie par ses deuils, était complétement rassérénée et heureuse à l'époque où nous sommes.

Comme tous les blonds à tempérament sanguin, madame de Guny était essentiellement optimiste. Rien ne pouvait altérer sa sérénité et la bienveillance universelle dont elle enveloppait le genre humain. Parfaitement bonne et indulgente, elle voyait tout le monde bon, aimable, sans défauts. L'être le plus déshérité, moralement et physiquement, sortait de ses mains avec deux ou trois vertus et à moitié joli. Dame de charité, elle faisait le désespoir de son bureau de bienfaisance, ne trouvant jamais que ses chers pauvres eussent assez, quoiqu'elle donnât grassement de sa bourse. Elle avait pour défendre ceux dont les vices et l'ingratitude fermaient les mains généreuses, des plaidoyers à elle, pleins d'arguments victorieux, qui faisaient des trouées dans des cœurs cuirassés par la vue des plus laides misères du corps et de l'âme.

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GENERALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Réserve et Profits non distribués: $237,528.28
Fonds Administrés et fiduciaires pour Emission d'Obligations $32,050,132.79

Administration de Successions de Fidéi-commis de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites

VOUTES DE SURETÉ

ASSURANCES: Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION :
SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.
J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

Le comte de Baumé vivait donc fort tranquille entre sa femme et sa tante, à laquelle il faisait croire aisément qu'en dehors du toit conjugal Joseph et Scipion n'étaient pas dignes de le débotter.

. . . . . .

Madame de Baumé était sortie de l'hôtel du prince de S... à moitié folle de douleur et de honte, se sentant prise de ce vertige qui vous saisit au bord des abîmes.

Bientôt une sorte d'apaisement sinistre se fit en elle. Son masque à la main, les yeux secs, elle appuya son front brûlant contre la glace de la portière et sempla regarder dans la nuit les ruines de son bonheur. L'écroulement avait été instantané et complet, rien ne restait debout dans ce désastre. Tué par le mépris, l'amour gisait à terre sanglant et déchiré, et avec lui l'estime, l'admiration, la confiance, tout ce qui le rend fort, noble et grand.

Dans cet état de souffrance aiguë, la comtesse ne distinguait pas d'abord quels cris étaient plus douloureux, de ceux de l'orgueil aux abois, ou de ceux du cœur meurtri; mais lorsqu'elle fut chez elle, dans sa chambre, lorsque sous ses pas se leva, rayonnant, palpitant, ce passé de quatre ans et d'hier, qui, sortant de tous les coins, disait: T'en souviens-tu? elle comprit que la blessure mortelle était au cœur, et, le pressant de ses mains crispées, elle cria dans un sanglot:

— O mon pauvre bonheur!

Une heure après, les nerfs un peu détendus par les larmes, elle passa dans son cabinet de toilette, baigna ses yeux et couvrit ses joues d'une légère couche de poudre de riz pour en dissimuler les rougeurs; ensuite elle appela sa femme de chambre, qui dormait en l'attendant dans une pièce voisine, pour qu'elle vînt la deshabiller. Dès qu'elle fut seule, elle se releva, s'enveloppa d'un peignoir, ouvrit un petit bureau de bois de rose, s'assit, et songea un moment.

Une nuance d'attendrissement lutta une minute sur son visage, avec une expression inflexible, puis l'indignation empourpra de nouveau son front, et elle écrivit d'une haleine, au bruit des battements désordonnés de son cœur:

"Monsieur,

"J'étais dans la serre cette nuit, de l'autre côté des palmiers, tandis que vous causiez avec la bergère "enchanteresse"; c'est vous dire que désormais je ne suis plus pour vous et chez vous que la mère d'Irène.

"Ne me plaignez pas, je ne vous aime plus, et vous méprise assez pour vous pardonner."

Elle signa de son nom de jeune fille:

"RÉGINE DE PRESLES."

Avec ce calme qui suit les grands ébranlements et les résolutions extrêmes, elle traversa l'antichambre qui séparait son appartement de celui du comte, mit sa lettre sur une coupe bien en évidence, revint chez elle et poussa d'une main ferme le verrou de la porte de communication.

Au même instant le comte rentrait. Un suprême tressaillement la secoua tout entière; puis, comme si les roues de la voiture eussent achevé de l'écraser, sa fébrile énergie l'abandonna, et elle tomba anéantie sur une dormeuse.

Les sons argentins de sa pendule de voyage qui sonnait sept heures la firent se dresser.

Pas un mouvement, pas une parole du coupable pour réclamer contre son arrêt, arrêt qu'elle n'eût certes point révoqué, non! Cependant elle eût voulu qu'il s'en plaignît, qu'il protestât, qu'il tentât de se justifier... elle l'aurait repoussé avec horreur, mais... Pauvre cœur humain! qui comprendra jamais tes mystères? Cette déception, qu'elle ne s'avoua même pas, fit qu'elle se trouva encore plus malheureuse. Le fardeau excédant ses forces, elle alla chercher quelqu'un avec qui le partager, et descendit chez sa tante par un escalier dérobé.

III

La marquise, à demi-éveillée, était dans ce délicieux état de somnolence qui n'est ni le sommeil ni la veille, et pendant lequel on confond encore la réalité qui recommence avec les dernières fictions des rêves.

L'aimable femme avait une si belle et bonne âme, et, comme nous l'avons dit, une si heureuse façon d'envisager l'existence, que ses songes devaient être fort doux, moins doux cependant que la réalité, telle qu'elle se la représentait complaisamment à cette heure matinale.

Elle se disait qu'en attendant que ses danseurs fussent levés, elle allait, selon son invariable habitude, se rendre à la messe, puis grimper chez ses pauvres; rentrée, elle se ferait amener Irène, la délicieuse petite fille de Régine, qui, pendant qu'on habillerait sa grand'tante pour le déjeuner, sautillerait par la chambre et babillerait avec sa voix d'oiseau. Viendrait le déjeuner; Régine et Robert arriveraient, traînant un peu de l'aile chacun de leur côté, en gens qui ont passé trois nuits dans une semaine, mais gais cependant, pleins de verve et d'entrain, lui racontant tous les détails de la fête et ces mille incidents, ces quiproquos si amusants des bals masqués. La jolie Régine aurait certainement fait des *passions*, le beau Robert aussi; ils allaient lui narrer cela au milieu des éclats de rire...

A ce moment on frappa à la porte un coup léger.

— Cette Agathe ne m'accordera jamais un pauvre quart d'heure de grâce, murmura la marquise. Entrez, mauvaise femme! Exacte à la consigne comme un soldat...

Ce ne fut pas la femme de chambre qui parut, mais madame de Baumé.

— Ré... C'est Régine! Tu ne te couches pas? Quelle folie!

La contesse se pencha vers sa tante sans répondre ,et, au lieu de l'embrasser, cacha sa tête dans les oreillers et fondit en larmes.

— Il y a quelque chose! Il est arrivé un accident! un malheur! s'écria la vieille dame épouvantée. Régine, parle! je t'en conjure!

— Oh! mon Dieu!

— Irène a le croup? une angine? elle est tombée?

— Non...

— Robert s'est cassé la jambe?... les bras?... la tête?... Mais réponds donc

— C'est plus affreux...

— Plus affreux! Voyons, il n'est pas mort?

— Non...

— S'ils ne sont ni morts ni malades... Allons, je parie que quelque joli muguet se sera avisé, au bal, de te baiser la main... jusqu'au coude, et que monsieur mon neveu, qui m'a toujours paru un peu doublé d'Othello, veut se pourfendre avec lui.. Hein? elle a deviné la vieille tante?

La comtesse fit un geste de dénégation, essuya ses yeux, s'assit au bord du lit, et, d'une voix brisée, raconta à madame de Guny toute la triste aventure.

La marquise ne vit d'abord rien de bien noir dans les poursuites dont la bergère avait été l'objet de la part du comte; mais quand sa nièce lui rapporta leur conversation et parla de mademoiselle N..., de mademoiselle Flora, elle eut un soubresaut d'indignation.

— C'est d'une scélératesse achévée! s'écria-t-elle; et moi qui ne voyais rien de mieux que lui! Oh! le fourbe! oh! les hommes! Il paraît qu'ils sont comme cela aujourd'hui! Je dis aujourd'hui, mais vraiment je commence à croire que mon bonheur à moi n'a été complet que parce qu'il a été court... Ce Robert vous ferait douter du bon Dieu! Ma pauvre chère enfant!... tomber de si haut!... Mademoiselle N...! Mademoiselle Flora! enguirlandée de cent mille francs de diamants! Voilà où vont nos revenus! voila les clubs où cet intéressant jeune homme passait une partie de ses nuits!...

Quel coup! un coup de massue, littéralement.

La marquise n'était point une femme sentimentale, à chagrins noirs et rentrés, disait-elle; lorsqu'elle se sentait vivement atteinte, elle traduisait aussitôt ce qu'elle éprouvait en un flot de paroles, d'apostrophes, d'exclamations qui soulageaient sa nature expansive et toute de première impression. Ces sortes de personnes souffrent moins que celles qui se taisent. Les douleurs fortement et rapidement exhalées s'usent plus vite.

La contesse, elle, semblait ne rien entendre; les bras pendants le long de son corps, la tête baissée, elle paraissait absorbée par la contemplation des fleurs du tapis.

— Je vais chez Robert, dit la marquise après un instant de reflexion; je suppose qu'il médite ta lettre...

— Oh! ma tante, je vous en supplie! pas un mot, le silence du mépris.

— Toi, c'est au mieux, tu es l'offensée; mais moi, je puis bien lui dire ce que je pense de ses gentillesses... D'ailleurs, si je me tais, je serai malade un mois!

— Les domestiques vont s'étonner de nos allées et venues; attendez jusqu'après le déjeuner. Je prendrai quelque chose chez moi, sous prétexte de migraine. Il est essentiel qu'on me croie couchée; je remonte.

— Tu as raison, sauvons notre dignité et la sienne, le malheureux! Alors j'aurai ma messe de huit heures et demie... Voilà une lune de miel qui a une éclipse! je suis capable d'en avoir oublié mon *Pater;* si on me dit que le vieil aveugle qui est à la porte de l'église est un assassin, je le croirai... A bientôt, mon enfant.

LE FLEURISTE "MODERNE" Rien n'est plus approprié que des fleurs

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Victor A. Lemieux

2 Magasins —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878
—HOTEL MONT ROYAL: - - Uptown 6360

La marquise prit la jeune femme dans ses bras; quand elle s'arracha à cette étreinte, deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Je croyais que je n'en avais plus, murmura-t-elle en les essuyant; il paraît que ces sources-là ne tarissent point... Allons, entrez, Agathe! voilà bien un quart d'heure que vous grattez par là.

— J'entendais madame causer avec madame la comtesse.

— Oui, elle est encore toute surexcitée du bal, et, en attendant le sommeil, elle est venue me dire bonjour. Regardez la pendule, Agathe; il s'agit de m'habiller en poste.

Le comte de Baumé avait jusqu'à la fin du bal tenu tête aux plaisanteries; comprenant que sa colère ajoutait un ridicule de plus à celui de son aventure, il l'avait cachée sous une aimable indifférence. Il entendit à peine sa sœur, la baronne de Luçay, qui, peu après le départ de la bergère, vint lui dire que la comtesse, subitement indisposée, avait demandé sa voiture, chargeant sa belle-sœur de le prévenir.

Quand il fut enfin seul dans son coupé, furieux et honteux de sa mystification, il en calcula les conséquences. Il savait ce que vaut le ridicule, surtout en France, et ce qu'il rapporte. Il savait que, malgré la discrétion qu'on lui avait promise, tous les journaux du lendemain raconteraient la plaisante aventure du comte de Trois-Étoiles. Un moment il songea à une absence, puis il se dit que sa fuite compléterait sa défaite. Il supporterait donc héroïquement les ironies voilées, les allusions moqueuses. Du reste, il connaissait son Paris; au bout de quinze jours, cette histoire serait vieille comme le monde, et personne n'oserait plus en parler. Mais ce que le comte ne pouvait envisager de sang-froid, c'était la pensée de la réception qui l'attendait chez la belle Flora, instruite certainement des premières par un de ses amis.

— Dire qu'un poète appelle ces êtres-là un bienfait des dieux! grommelait-il en déchiquetant ses gants avec rage.

Il tenait à la danseuse plus par vanité que par tendresse, parce qu'on la lui enviait, qu'on la lui disputait. C'était une jolie créature, ignorante comme un colimaçon, mais pétrie d'esprit, de grâce et de malice, et possédant au suprême degré ce je ne sais quoi multiple qui est souvent le seul attrait de ce genre de femme. Puis, elle avait dans ses désordres une certaine distinction qui plaisait fort au comte, chez lequel le viveur n'avait pas encore tué toutes les susceptibilités de l'homme comme il faut. Le ridicule qui l'atteignait à l'apogée de son prestige d'homme à la mode était très capable de lui enlever cette fille, qui tenait à la *réputation* de ses amateurs, et qui recevrait certainement le contre-coup des moqueries dont on l'accablait. Le résultat de ces diverses réflexions fut qu'il se déclara à lui-même qu'il était décidément amoureux de Flora, et qu'il fallait, à tout prix, la conserver. Ce serait une petite revanche, la fausse bergère, Emmanuel de L..., menaçant depuis quelque temps de venir sur ses brisées. Jusqu'alors le roman du comte et de la danseuse avait eu pour pages plus de billets de banque que d'amour; il résolut de lui prouver qu'elle lui était *chère* à tous les titres, et rentra à l'hôtel plein de ce beau penser.

La première chose qu'il vit en passant le seuil de sa chambre fut la lettre de sa femme sur une coupe de malachite. Il l'ouvrit, la lut d'un regard, puis la froissa avec colère.

— Allons! murmura-t-il, voilà le complément! Il y a de quoi se donner à tous les diables! La tromper trois ans avec toute l'adresse, la délicatesse imaginables, roucouler seul avec elle, deux printemps entiers, les vieilles chansons de la lune de miel, dans son morose château d'Anjou, et finir par ce fiasco! Quand je me disposais presque à concourir pour le prix Montyon... Car tous les maris trompent leurs femmes, c'est forcé; mais ma manière de procéder méritait, certes, récompense. Que de courtoisie, d'amabilité, de complaisances, de semblants d'amour, — je crois que je l'ai *raimée* parfois, — j'ai dépensé pour sauver les apparences! Madame de Guny commençait à parler de ma future canonisation... Quel speech elle va m'octroyer! Ah! traître destin! Ah! perfide Emmanuel!...

Si, au moins, la comtesse pouvait s'en tenir au beau dédain que me promet sa lettre... Mais non, j'aurai scènes sur scènes, larmes, reproches, anathèmes; je serai inondé, foudroyé... Quelle expiation pour de si minces péchés!... Enfin! dormons, en attendant le déluge...

Malgré ce que semblaient promettre cette fanfaronnade et une très réelle fatigue, le comte ne dormit pas, tenu éveillé par quelque chose qui pouvait bien être un remords.

IV

Il était près de midi lorsque le comte parut. Il trouva la marquise seule à table, buvant son thé à petites gorgées, dans une pose méditative.

— Eh bien, ma tante, dit-il d'un air candide et dégagé, Régine vous a donc faussé compagnie?

— Pas plus que vous, répondit sèchement la vieille dame sans le regarder.

Madame de Baumé a déjà parlé, pensa le comte, en prenant une aile de volaille avec résignation.

— Si je suis en retard, au moins j'arrive; vous aviez la migraine, hier, ajouta-t-il gracieusement; comment allez-vous, aujourd'hui?

— Mal.

Ce mot sonnait le clairon.

Le comte, embarrassé, malgré son assurance, mais tenant à soutenir la conversation devant les domestiques, montra un volume encore ouvert sur une petite table, proche de lui:

— Que lisiez-vous dans ces Mémoires, ma tante?

— La Journée des dupes...

— Ah!

Un silence suivit, et les domestiques achevèrent leur service.

Madame de Guny se leva pour passer au salon; le comte lui offrit son bras.

— Merci, dit-elle en le repoussant, les parfums dont vos habits s'imprègnent, au club et ailleurs, me montent au cerveau... Restons à distance.

— Mais, ma tante, il me semble...

— Il vous semble, monsieur, que vous êtes un malhonnête homme très réussi... Et la marquise, incapable de se contenir plus longtemps, fit une charge à fond, lançant tour à tour contre le comte abasourdi mademoiselle N..., mademoiselle Flora, la bergère; puis, quand elle jugea l'ennemi à terre, elle l'étrangla avec le collier de diamants. Le "Est-ce qu'on aime sa femme!" fut la péroraison de ce formidable réquisitoire, dans lequel les gros et respectables bataillons des devoirs conjugaux, de l'honneur, de la loyauté, défilèrent avec la trompette du salut éternel, déclaré affreusement compromis.

Le comte, les bras croisés, le dos appuyé à la porte, écouta sans broncher; mais au moment où s'arrêta la verve indignée de son juge, il commença sa défense d'un air presque compatissant.

"Il connaissait le déguisement du baron Emmanuel, dont la sœur avait un peu bavardé à l'avance; il s'était prêté à jouer l'amoureux dans cette pastorale, pour amuser ses amis; le courroux qui avait suivi la découverte des moustaches n'était aussi qu'une feinte, suite obligée de la première. Quant à mesdemoiselles N... et Flora, c'était une pure invention de la bergère, pour donner du piquant à une conversation qu'ils savaient écoutée. Ce qu'il avait dit de la beauté de sa femme, de ses sentiments pour elle, ne tirait nullement à conséquence. Ce reniement rentrait dans son rôle, l'usage général étant, dans ces sortes de circonstances, de toujours sacrifier les absents. Tout Paris ne le tenait-il pas pour le modèle des maris?"

Il eut dans la voix, en parlant de sa tendresse pour sa femme, des notes attendries et brisées, qui firent palpiter les paupières de la marquise. "Il était trop généreux pour exiger des excuses de la comtesse; il lui pardonnait, bien que sa lettre, si cruelle dans son laconisme, l'eût fait souffrir au delà de toute expression. Dominé d'abord par une trop légitime colère, pour de si promptes, de si odieuses accusations, il avait résolu de ne point se justifier, estimant que la justification est faite pour les coupables. Mais, enfin, il voulait bien condescendre à recourir à ce moyen, prenant en considération les égarements d'esprit qu'engendre la jalousie."

Ce petit discours fut débité avec des négligences oratoires calculées, à l'aide desquelles la marquise devait évaluer le degré d'émotion; avec un beau courroux contenu, dont les éclats voilés laissaient vibrer en sourdine les plaintes douloureuses de l'innocence outragée.

Quand le comte se tut, quand il s'avança vers la marquise, le front haut, le regard triste et fier, elle crut voir la vivante personnification de la vertu méconnue.

La digne femme, d'un élan, se leva de son fauteuil, les mains tendues, les yeux humides, disant:

— Et à moi, mon pauvre Robert, il faut aussi me pardonner...

M. de Baumé lui pressa fortement les mains sans répondre, et s'élança hors du salon comme un homme qui craint de laisser éclater une émotion dont il n'est plus le maître.

La marquise, nous l'avons dit, était une nature toute de première impression; son optimisme aidant, elle resta complètement convaincue de l'innocence de son neveu. L'exces-

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Les Patrons publiés dans La Revue Moderne vous montrent le soin apporté dans tout notre travail. Essayez nos Etampages et nos Broderies pour robes et trousseaux.

Satisfaction garantie **Prix raisonnables**

Le meilleur coton à broder est le M.F.A. 45 cts. la Dzne d'écheveaux.

RAOUL VENNAT **642, rue St-Denis**
Tel. Est 822 et 3065

Chaque mardi soir nous donnons un Concert de Musique Française moderne au Radio de La Presse. Ecoutez, vous serez charmées, et ces nouveautés ne coûtent pas plus cher que les jazz. Venez les essayer à nos magasins: **642, St-Denis Est 3056 ou 452, Ste-Catherine Est, (BOUVIER Ltée) Est 1752**

sive délicatesse de sa conscience, la franchise et la noblesse de son caractère la rendaient incapable de soupçonner une telle fausseté. Elle se disposait à monter chez sa nièce en murmurant: "Merci de moi! nous l'avons échappé belle!" lorsqu'elle fut obligée de se rasseoir, terrassée subitement par une douleur aiguë qui lui traversa le cœur comme une lame, et la laissa un instant suffoquée et haletante.

Madame de Guny avait un anévrisme; sa vie heureuse et paisible, exempte depuis longtemps de secousses violentes, faisait qu'elle souffrait peu et à des intervalles très éloignés. Les deux scènes qui venaient successivement de l'agiter, d'une façon si différente, produisirent en elle un profond ébranlement qui détermina une crise assez sérieuse. Elle eut cependant la force de sonner et fit demander à la fois son médecin et sa nièce.

La comtesse accourut tout alarmée.

— Ne te tourmente pas, mon enfant, lui dit la marquise, c'est la joie... Si tu savais!

La joie!... La jeune femme la regarda presque avec effroi.

— Oui, la joie! Je ne perds pas la tête, va!

Elle n'eut pas la patience d'attendre la fin de sa pénible oppression, et, d'une voix entrecoupée par les spasmes, elle lui rapporta, lambeau par lambeau, sa conversation avec le comte.

Tant d'impudence d'un côté, tant de crédulité de l'autre, pétrifièrent madame de Baumé. Témoin oculaire et auriculaire, ce n'était point elle qu'on pouvait abuser. Du reste, son infaillible instinct lui eût crié quand même: il ment! Pour elle, chacune des phrases de son mari, que sa tante lui répétait avec un indicible contentement, sonnait faux; chaque mot laissait voir sa doublure, et cependant la comtesse parut croire.

Dès qu'elle avait appris l'indisposition de sa tante, elle s'était repentie de sa confidence du matin. En ce moment, la voyant satisfaite et tout à fait rassurée, elle n'eut point le courage de lui enlever de nouveau la confiance reconquise. La joie, la quiétude, la sérénité d'esprit étaient les éléments naturels de l'excellente femme. Il fallait à sa vie, si gravement atteinte dans sa source par sa maladie, un équilibre parfait. Madame de Baumé avait pour sa tante une vive et profonde affection, et, dans l'état de détresse morale où elle se trouvait, elle lui devenait doublement chère. La pensée qu'elle pouvait abréger ses jours en lui laissant prendre, avec l'ardeur qu'elle mettait à toutes choses, une part de ses chagrins, fit qu'elle se résolut fermement à n'en rien laisser paraître. Lorsque sa tante arriva, non sans peine, à la fin du plaidoyer qui devait lui valoir l'acquittement du beau Robert, madame de Baumé eut l'air si franchement aveuglée par l'évidence, elle parut si parfaitement ravie, que la marquise, qui commençait à respirer librement, l'embrassa avec transport en lui disant:

— Voilà à quoi servent les vieux, à racommoder les jeunes!

— Et les jeunes servent à chérir les vieux, répondit tendrement la comtesse, en étouffant sous un filial baiser l'écho affaibli d'un soupir.

M. de Baumé, qui était sorti, retrouva en rentrant le médecin chez sa tante; elle lui fit signe d'approcher de sa chaise longue, et, pendant que le docteur écrivait la formule d'une potion, elle lui dit rapidement:

— Tout est expliqué, compris, et l'on brûle de vous donner l'absolution.

— Et moi de la recevoir. Merci, vous êtes le meilleur des avocats!... Vous savez que je dîne ce soir chez le ministre de...

— Oui, dîner officiel, impossible de vous dispenser.

— Je suis désolé, Régine...

— Bah! vous frapperez chez elle entre onze heures et minuit, l'heure à laquelle Roméo allait chez Juliette, l'heure du rossignol... C'est, au contraire, pour le mieux.

— Madame la marquise, dit le médecin, j'ai prescrit le repos et le silence absolus.

— Ce qui signifie que je dois me taire et mettre mon neveu à la porte?

— Exactement.

Le comte monta l'étage qui conduisait à son appartement en faisant de très agréables réflexions et en regardant Machiavel du haut de son escalier. Cette journée, commencée sous de si menaçants auspices, se terminait à merveille; contre son attente, mademoiselle Flora avait été charmante et point moqueuse. En veine sentimentale, probablement, la danseuse lui avait fait, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, une gentille petite scène de jalousie, l'appelant monstre, ingrat, perfide, avec les plus coquettes, les plus séduisantes mines de son répertoire. Du reste, le beau Robert était, nous ne dirons pas le préféré, ces dames n'ont pas le défaut d'être exclusives, mais un des préférés de mademoiselle Flora. Puis il était généreux comme un financier, et, depuis Jupiter, les pluies d'or n'ont jamais manqué leur effet.

La comtesse ne revit pas sa tante ce soir-là.

Madame de Guny s'était paisiblement endormie, après avoir pris quelques cuillerées de potion, et sa fidèle Agathe gardait sa porte. Madame de Baumé eut donc tout le loisir de méditer jusqu'au retour de son mari. Elle voulait le prévenir que devant sa tante elle garderait vis-à-vis de lui à peu près son ancienne attitude pour telle raison, et qu'elle ne doutait point qu'il ne s'y rendît.

La pensée de revoir seule, en étranger, en ennemi, l'homme qu'elle avait adoré, la troublait jusqu'à l'angoisse. Tout était bien fini! pas d'illusion possible. Le mépris qui veillait près du cadavre de son amour lui interdisait jusqu'aux joies mélancoliques du souvenir. Le présent flétrissait à jamais le passé.

Dépouillée de ses formes, de ses ciselures délicates, l'idole d'autrefois apparaissait avec son façonnage primitif et grossier qui rappelait le tronc d'arbre ou la pierre dont on l'avait tirée. Ces métamorphoses sont aussi navrantes que fréquentes. Souvent mieux, quelquefois pis, c'est toujours l'histoire de cette statue d'un dieu fondue avec les débris du bassin d'or d'Amasis; toute l'Égypte adora le dieu en attendant qu'il redevînt cuvette. Ce n'est rien de pleurer les morts quand on a pleuré les vivants!

Il était onze heures moins un quart lorsque la comtesse entendit le cocher de M. de Baumé demander la porte; alors elle tira vivement le petit verrou et alla attendre son mari chez lui. L'idée de recevoir dans sa chambre, à la place de l'époux bien-aimé de l'avant-veille, l'amant de la danseuse Flora, révoltait toutes ses pudeurs. Debout, appuyée à la cheminée du comte, elle jeta un coup d'œil dans la glace, par ce sentiment de coquetterie inné chez la femme, et qui survit en elle à tous les désastres. Jamais elle n'avait été plus jolie et plus digne d'être regrettée. La douleur qui achève

Genuine

BAYER

Aspirin

Ne dites jamais "Aspirine" sans dire "Bayer."

AVIS. A moins que vous ne voyiez le nom "Bayer" sur les comprimés, ce n'est pas du tout de l'Aspirine que vous obtenez.

POURQUOI RISQUER? N'acceptez qu'un paquet "non ouvert" de "comprimés d'Aspirine Bayer" qui contient les instructions et la dose prescrite par les médecins depuis 21 ans et reconnue efficace par des millions de personnes pour

Rhumes	Maux de tête	Rhumatismes
Maux de dents	Névralgie	Névrite
Maux d'oreilles	Lumbago	Douleurs

Dans de commodes petites boîtes en fer blanc de 12 comprimés—Bouteilles de 24 et de 100—Chez tous les pharmaciens.

Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Manufacture Bayer de Monoaceticacidester de Salicylicacide. Comme tout le monde sait qu'Aspirine signifie la fabrication de Bayer, pour protéger le public contre les imitations, nous appliquerons sur les tablettes de la Compagnie Bayer, l'étampe de leur marque de commerce générale, la "Croix Bayer."

de flétrir les traits des vieillards est une nouvelle grâce pour la jeunesse à laquelle elle prête quelque chose d'alangui et de touchant, qui pénètre le cœur et le prend avant les yeux.

Sur son peignoir de batiste garni de dentelles, madame de Baumé portait une robe de chambre de cachemire gris de lin, doublée de soie bleu de ciel avec revers et bandes pareils. Ces douces nuances allaient bien à son teint de perle fine et à ses cheveux blonds. Le bleu de ciel faisait ressortir le bleu foncé des yeux qui, animés par la fièvre, brillaient comme deux saphirs et semblaient agrandis par un léger cercle de bistre.

Le comte entra.

— Régine! cria-t-il avec un étonnement joyeux, et, allant rapidement à elle, il fit un mouvement pour la prendre dans ses bras.

La comtesse devint pourpre et se rejeta brusquement en arrière.

— Vous vous trompez étrangement, monsieur, dit-elle. Ce n'est point le motif que vous supposez, qui m'amène.

Le comte pâlit.

— Cependant, votre tante m'avait dit...

— Pauvre chère tante! vous l'avez habilement trompée; c'est la seule obligation que je vous aie; car c'est le soin de son repos qui me conduit ici. Avec sa maladie, elle ne peut supporter une peine, un tourment continu; or, elle est avec ma fille tout ce qui me reste à aimer au monde, et pour ne pas troubler la précieuse tranquillité que vous lui avez rendue, je suis décidée à feindre devant elle ce qui n'est plus. Et Dieu sait pourtant ce qu'il m'en coûtera! ajouta-t-elle d'une voix que l'émotion intérieure commençait à briser. Je fais appel, monsieur, à ce qui peut vous rester de bons sentiments pour me seconder dans cette pieuse comédie. Vous êtes fort expert en ces matières, et vous pourrez, au besoin, me donner des leçons.

Involontairement le comte baissa la tête, puis, se remettant bientôt, il essaya de protester.

Aux premiers mots, madame de Baumé l'arrêta.

— De grâce, monsieur, dit-elle, si vous avez encore quelque souci de votre dignité, pas de nouveaux mensonges... vous êtes tombé assez bas.

Et fièrement, elle passa devant lui et sortit, mordant ses lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater en sanglots; car c'est une chose amère et douloureuse que *désaimer!*

Après le départ de sa femme, le comte resta un moment immobile, plongé dans une sorte de stupeur par cette scène rapide et si imprévue.

— Je vois, murmura-t-il avec un rire forcé, que de tous mes châteaux d'aujourd'hui je n'aurai pas même ici une chaumière... Eh bien, fit-il avec un geste d'orgueilleux défi, je me construirai des palais ailleurs. Après tout, j'ai tort de me plaindre, je suis encore un heureux mortel... Grâce à la comédie dans laquelle madame de Baumé me réserve un rôle de jeune premier, j'aurai tous les bénéfices de la vertu sans en avoir les désagréments. Liberté illimitée! Un mari garçon... C'est délicieux! Si j'avais un peu d'imagination, je ferais là-dessus un vaudeville. Et pas la moindre inquiétude à concevoir du côté de la comtesse; c'est une hermine, je la connais; elle va beaucoup pleurer, beaucoup prier, beaucoup se confesser, et de son excessive tendresse pour sa fille passer à l'idolâtrie. Ce qui est une très saine et très vertueuse occupation pour un cœur de vingt-trois ans... Elle était bien jolie ce soir! Oui, elle est jolie... c'est incontestable... et, ce qui me plaît moins, incontesté... Elle a de grands succès dans le monde. J'espère que personne ne s'avisera de la consoler. D'ailleurs, qui saura qu'elle est à consoler? Elle est si fière! Puis j'ai le bon esprit de ne point avoir d'ami intime.

A cet endroit de son monologue, le comte ouvrit une porte.

— Allons, dormeur! cria-t-il à son valet de chambre, je vous attends.

V

Le carême était venu. Aux bals avaient succédé les soirées *sérieuses* où l'on parlait alternativement des sermons du Père Félix, des prochaines courses et des modes du printemps. A l'hôtel de Baumé les jours passaient sereins, sans chocs ni secousses. Pas un pli ne ridait la limpidité de cette trompeuse surface qui couvrait un abîme. Un soir, mesdames de Guny et de Baumé étaient chez la baronne de Luçay, la sœur du comte, spirituelle et aimable femme qui avait un des plus agréables salons de Paris; de ces salons où l'on sait encore causer comme autrefois, ce qui devient rare.

— La plus brillante fête de cet hiver, disait quelqu'un, est incontestablement le bal du prince de S...

Et l'on se mit à en rappeler toutes les magnificences.

— Raoul, n'aviez-vous pas un costume vénitien seizième siècle? demanda M. de Luçay à un jeune homme qui paraissait absorbé par la contemplation d'un écran chinois.

— Oui, répondit-il.

Et, se levant, il jeta un coup d'œil rapide sur madame de Baumé qui, successivement, avait rougi et pâli.

— A-t-on des nouvelles de l'archevêque? dit-elle, essayant de changer la conversation.

— Le mieux se soutient. Vous vous êtes sauvée avant le jour, vous, Régine, comme Cendrillon, poursuivit le baron de Luçay. J'espère que vous n'avez pas trouvé votre carrosse transformé en citrouille. Si, au moins, vous aviez laissé votre petit soulier pour consolation à ce pauvre Tréjan, auquel vous devez encore une valse! Il a en vain cherché par tous les salons sa marquise Louis XV.

— J'étais fort souffrante...

— Que voulez-vous à cette portière, Raoul? venez donc faire vos réclamations à madame de Baumé.

Le vicomte de Tréjan manœuvrait depuis un moment pour passer dans le salon voisin. Cette preuve de tact n'échappa point à la comtesse, et lorsqu'il vint à elle avec un air qui semblait demander grâce pour cette exhibition forcée, il lut dans le regard de la jeune femme une reconnaissance bien sentie. Il s'assit près d'elle, mais eut l'art de mettre madame de Guny constamment en tiers dans une conversation qui, tout en roulant sur des généralités, fut pleine de délicates nuances à l'adresse de la comtesse. Personne ne savait que madame de Baumé avait assisté à la scène de la serre.

Raoul de Tréjan, en admirant avec elle la beauté d'un dessus de table en mosaïque de Florence, lui fit entendre avec un bon goût et une mesure parfaits que lui seul possédait son secret. Son attitude était à la fois si respectueuse et si sympathique que la comtesse murmura:

— Que je suis heureuse que ce soit vous!

Madame de Guny découvrit ce soir-là que le vicomte de Tréjan, avec lequel elle avait à peine jusqu'alors échangé deux paroles, était le fils d'une cousine de son mari. Séduite par son entrain, sa bonne grâce, son ton excellent, elle l'appela à onze heures mon petit cousin, et à minuit, en partant, l'engagea à venir quelquefois chez elle lui parler de sa charmante mère, de laquelle elle gardait un vague, mais fort gracieux souvenir.

C'est cependant avec ces frêles liens que se tissent les cordes qui nous étranglent. C'est sur un mot, un regard, que se bâtissent ces édifices qui nous écrasent dans leur chute après nous avoir perfidement abrités.

. . . . . .

Quand le printemps arriva, vert et pimpant, peuplant les nids, gonflant les pousses, dépliant les feuilles, jetant sur les vieux murs et sur les jeunes cœurs sa fraîche magie, le vicomte de Tréjan était devenu un des hôtes assidus de l'hôtel de Baumé. Favori déclaré de la marquise, ayant quelques raisons de supposer que la comtesse ne le haïssait point, il répondait avec une réserve digne et froide aux avances du comte qui l'accueillait à merveille.

Ce jeune homme, prématurément désenchanté, inclinant à tourner au grave, lui paraissait remplir les conditions du programme conjugal destiné à sauvegarder ses intérêts. Il se flattait d'avoir mis la main sur la distraction platonique qui convenait au caractère de la comtesse et à sa sûreté à lui. Lorsqu'il s'agit de conduire leur propre barque, ces habiles pilotes, habitués cependant à toutes les perfidies de l'onde, à toutes les sautes du vent, ne sentent jamais d'où il souffle. L'amour n'est que borgne, c'est l'hymen qui est aveugle.

Pour un observateur clairvoyant, l'attitude du vicomte vis-à-vis de M. de Baumé était celle d'un honnête voleur qui, ayant l'intention d'enlever la caisse de son voisin, refuse d'accepter sa bourse.

Cette manière d'être a, dans son genre, sa noblesse. Tant de voleurs prennent des deux mains! Pour tout dire sans métaphores, il répugnait à Raoul de Tréjan, sérieusement épris de la comtesse, et caressant la flatteuse espérance de ne point lui être indifférent par la suite, de devenir l'ami de son mari. Le vicomte possédait un fonds d'honnêteté native que la vie n'avait pas encore défloré.

Juin approchait; madame de Baumé, subissant à son insu une mystérieuse influence, se sentait moins triste. En passant sur son âme endolorie, les brises embaumées du renouveau semblaient enlever à sa douleur un peu de son âpreté. A l'atonie, à la prostration des premiers temps, succédait une certaine agitation; elle était nerveuse, inquiète, avait des tressaillements subits, des pâleurs, des rougeurs sans cause; puis elle retombait, sans motifs non plus, dans de profonds accablements, dont elle sortait avec un redoublement de tendresse pour sa tante et sa fille. Ces deux affections occupaient son cœur, mais ne pouvaient suffire ni à le remplir, ni à satisfaire ce besoin d'épanchement, d'effusion naturel à tout être jeune et tendre. Sa fille n'était encore qu'un joli jouet; avec sa tante,

UN REMEDE GRATIS

Pour rendre le teint clair et la peau veloutée

Permettez-nous de vous envoyer *absolument gratis*, une bouteille de remède qui guérit les *boutons*, la *peau huileuse* ou *farineuse*, fait disparaître le *masque*, les *rides*, les *pustules*, les *boutons à tête noire*, redonne à la peau toute sa *souplesse* et sa *fraîcheur de jeunesse* et rend le *teint clair, velouté* et *couleur de rose*. Ce remède est universellement connu sous le nom de

LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé "*Nourriture de la Peau*". Il se vend dans toutes les parties du monde civilisé, *50c la bouteille*. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec *10c* pour payer les frais de malle et emballage, et nous vous enverrons une bouteille n'importe où, sans autres frais. *Écrivez aujourd'hui.*

Adressez

Cooper Co., Cha. H1, 155, Rue des Commissaires Montréal

qui la croyait heureuse, elle devait refouler sans cesse en elle l'amertume qui menaçait de déborder. Malgré le soin constant qu'elle prenait de s'observer, madame de Guny, constatant parfois ses intermittences d'humeur, disait qu'elle était hantée par les *blue devils*, et lui reprochait en riant son injustice envers la destinée.

Lorsqu'en perdant un être aimé, on peut garder l'amour qu'il avait inspiré et dont il reste digne, cela suffit longtemps, quelquefois toujours, pour étouffer toute aspiration vers une nouvelle tendresse. Mais la comtesse, elle, avait à la fois tout perdu; elle restait en face du néant. A force de s'agiter dans le vide, elle se dit que, l'amour étant fini pour elle, il lui fallait recourir à l'amitié. Mais quelle amitié? Celle d'une femme? Elle passa en revue ses meilleures amies, et de cet examen naquit la certitude qu'aucune d'elles ne pouvait lui donner le sentiment d'élite qu'elle rêvait. En effet, qu'attendre de femmes luttant avec elle dans la même arène, rivalisant avec elle pour la beauté, la grâce et l'esprit? Rivalité terrible, qui engendre de si noires perfidies, de si implacables haines, que d'y songer la faisait frissonner. Elle admettait certainement des exceptions, mais il fallait les trouver. Un soir, elle se surprit à penser qu'il était grand dommage que le vicomte de Tréjan fût jeune; il réalisait si bien ce qu'elle souhaitait!

Touché de son sort, de son malheur, il paraissait lui vouer une affection vraiment fraternelle. Que n'était-il son frère! Désabusé comme elle sur le monde et la vie, il la comprenait si bien! Avec quelle chaleur et quelle conviction il exaltait les charmes de l'amitié, le seul sentiment durable! Il y avait entre eux pour toutes choses une complète communion d'idées, un vrai courant sympathique. La comtesse croyait aux atomes crochus; M. de Tréjan croyait que, tout crochus qu'ils sont, ils resteraient éternellement séparés, si on ne les aidait charitablement à s'accrocher. En conséquence, il les aidait, observant, étudiant, analysant madame de Baumé, afin d'être toujours à son diapason et de ne rien dire qui sonnât faux. Il aimait cette femme et voulait en être aimé, et bien que cette séduction, qui s'en allait par les chemins de traverse et qui mettait une bride à l'indépendance de sa pensée, révoltât parfois ses franches allures, il reconnaissait que c'était le seul moyen possible de réussir avec la comtesse, trop pure et trop honnête pour succomber vulgairement. Elle ne devait soupçonner l'abîme que lorsqu'elle en aurait touché le fond. Pour atteindre ce but, Raoul de Tréjan se résigna à toutes les patiences.

Les femmes du monde, qui ont de longs loisirs, sont en général d'insatiables rêveuses. Natures affinées, chez lesquelles le milieu, l'éducation, développe une extrême impressionnabilité, elles ont des besoins, des élans d'âme inconnus à la plupart des autres femmes. Leur tête est un laboratoire où se raffinent, où se quintessencient des sentimentalités exquises et impossibles. C'est là que s'élabore, sous forme nuageuse, primitivement, le futur rival du mari. Certains de ces rivaux ne dépassent pas le nuage et restent toujours la flottante vapeur d'un songe caressé en secret. L'audace des conceptions des belles créatrices ne va pas jusqu'à désirer de les voir s'incarner dans un habit quelconque. Par exemple, les bouderies, les caprices, les migraines, les humeurs noires et bleues, font payer au mari cette fidélité relative dont il faut encore qu'il paraisse enchanté. J'en ai entendu plusieurs, excellentes gens, franchement de chair et d'os, se désespérer de leur infériorité complète vis-à-vis du *héros* de madame, malgré de consciencieux efforts pour ressembler au moins à sa silhouette.

Madame de Baumé s'étant dit, avec de gros soupirs de regret, que sa jeunesse et celle du vicomte de Tréjan leur interdisaient le doux et pur commerce de l'amitié, "non à cause de leur jeunesse, certainement, mais à cause de la malignité humaine", se mit, elle aussi, à se forger un idéal. Si ce n'était pas le vicomte, c'était à coup sûr son frère jumeau, ou du moins c'était l'*âme* de M. de Tréjan, la comtesse voulait bien en convenir. Or, une âme, ce n'est pas dangereux... Il n'est tel que la passion, cette adroite séductrice, pour faire de ces distinctions subtiles.

Vers le milieu de juin, on ferma les malles à l'hôtel de Baumé, et l'on se disposa à prendre le chemin de la Touraine, où madame de Guny avait un château sur les bords du Cher. Trois jours avant le départ, la marquise dit à M. de Tréjan:

— Et vous, mon cher enfant, où passez-vous l'été?

— Je n'en sais rien encore, madame; un peu partout, sans doute...

— Naturellement, fit le comte, quand on est garçon, on fait ce qu'on veut...

— Je vous conseille de vous plaindre de ne l'être plus, répondit la marquise. Qui vous empêche, d'ailleurs, d'aller à Deauville pour les courses? Nous n'avons pas besoin de vous.

La comtesse était fort mélancolique ce soir-là. Pendant qu'on servait le thé, elle se mit au piano et joua la marche funèbre de Chopin avec une admirable expression. Les notes pleuraient sous ses doigts; on entendait en sourdine des brisements et des sanglots.

— Tu nous enterres, Régine! s'écria la marquise; je t'en prie, un air gai, de l'Offenbach, si tu veux... Brrr! il me semble qu'on va m'apporter ma bière...

Madame de Baumé se tourna à demi sur son tabouret, et tout en frappant les premières notes du *Sabre de mon père*, elle leva la tête vers Raoul de Tréjan, qui, tout pâle, feuilletait près d'elle une partition.

— Ainsi, lui dit-elle avec un sourire contraint, nous ne nous reverrons que pour nous souhaiter la bonne année, et encore...

— Je suis en train de m'apprivoiser un oncle en Touraine, répondit-il en riant; j'aime beaucoup ce pays, ajouta-t-il d'un air détaché, et je serais bien aise d'y avoir un gîte pour l'automne... Alors j'aurai l'honneur, madame, de venir vous présenter mon respect.

Ni la marquise ni le comte n'entendirent cet aparté, étouffé par la main gauche de Raoul de Tréjean, qui accompagnait le chant de la jolie main droite un peu trop bruyamment.

— Tréjan, vous massacrez cette musique, cria M. de Baumé; laissez donc la comtesse jouer seule.

— Vous appelez les opéras d'Offenbach de la musique, dit la jeune femme en se levant, vous êtes poli...

Et un petit éclat de rire perlé comme une roulade sortit de ses lèvres.

— Celui-ci est parfaitement naturel, pensa le comte en la regardant. Qu'a-t-elle ce soir? Tout à l'heure triste, à présent gaie; singulière créature que la femme! Bien fin qui la comprendra.

Les hommes reprochent aux femmes qu'ils ne les comprennent pas, les femmes reprochent aux hommes qu'elles les comprennent trop... qui a tort ou raison?

Pendant que M. de Baumé réfléchissait, le vicomte de Tréjan savourait silencieusement son thé et sa joie: sans en avoir conscience, la comtesse venait de lui faire son premier aveu.

VI

Quelques jours après, vers six heures du soir, le train de Paris déposait à Amboise mesdames de Guny et de Baumé et la gentille Irène. Le comte était à Deauville pour trois semaines.

A côté de la voiture venue du château de Larçay, en stationnait une autre vers laquelle se dirigea un jeune homme dont la tournure frappa la comtesse. Avant de monter, il se retourna pour parler à un domestique, et Irène cria:

— Mon ami Raoul!

Rien de commode comme les enfants dans ces occasions.

A ce nom, madame de Baumé baissa son voile par un geste rapide qu'elle eût été assez en peine d'expliquer.

— Par quel hasard?... dit la marquise en s'avançant vivement.

— Par un hasard bien heureux, puisque je vous rencontre. Mon oncle de Thilouzé est souffrant; ma tante, forcée de faire double saison à Aix-les-Bains, m'envoie tenir compagnie à sa misanthropie, jusqu'à son retour. J'ai un certain mérite à me hâter, car je vais être très mal reçu, depuis trois ans que j'esquive l'invitation.

— C'est ainsi que vous négligez les oncles à héritage, imprudent!

— J'avais tort, je me repens... Vous me voyez marchant à la conquête du paradis.

La comtesse, qui paraissait fort intéressée par ses caisses qu'on transportait dans une seconde voiture, regarda alors involontairement le jeune homme qui, lui, la regardait.

Ce ne fut qu'un éclair, mais il fut tel que tous deux en restèrent un moment éblouis.

Madame de Guny avait interprété tout différemment "la conquête du paradis"; elle savait M. de Thilouzé maussade et ennuyeux; aussi elle répondit:

— Pauvre enfant! j'espère que vous ferez de temps à autre une fugue à Larçay pour vous remettre en attendant votre tante.

— Huit jours après son arrivée, je m'installe chez M. de Chambray pour les chasses d'automne, et je n'aurai garde d'oublier votre gracieuse invitation.

— Chambray est tout près de Larçay, vous savez?

PARFUMETTE

Les Parfums de Grand Luxe

à la portée de tous

COTY

Parfums de Luxe

L'origan, Chypre, L'or, Rose Jacqueminot

En vente dans toutes les pharmacies et magasins à rayons

Expédié franco par poste sur réception de $1.00

Poudre de Riz

COTY

toutes les nuances

$1.50 franco

Beaver Trading Co. Limited

758, de St-Valier

Montréal

— Non, vraiment! fit le vicomte avec candeur, je n'y suis jamais allé.

— Je m'étonne que, pour descendre à Thilouzé, vous ne soyez point allé jusqu'à Tours, dit la comtesse.

— Je m'arrête un jour à Chambray, madame.

— Partons, dit la marquise; à Paris, on nous aurait déjà pris pour un rassemblement.

Les deux voitures roulèrent ensemble sur la large route; madame de Guny, fatiguée du voyage et de la chaleur du jour, était tombée dans une sorte d'assoupissement interrompu par des exclamations sur le charme de la soirée. Irène s'endormait dans les bras de Kate, sa bonne anglaise; la comtesse, allongée dans son coin, rêvait les yeux fixés sur les teintes changeantes du ciel.

Le paysage, à cette heure, était d'une sereine et mélancolique beauté. Au loin s'étendait l'immense rideau des grands bois qui commençait à s'envelopper d'ombre; à droite, ondulait une plaine d'épis dorés parsemés de bluets et de coquelicots; à gauche, sur la rivière, la brume jetait ses voiles; des trembles et des peupliers de la rive, frémissant sous le vent frais, sortaient d'harmonieux murmures; aux derniers bourdonnements des insectes se mêlaient les premiers chants des rossignols; de vagues parfums flottaient dans l'air. C'était l'hommage, c'était l'encens de cette belle et riche nature qui montait vers le ciel, où déjà s'allumait une étoile.

Madame de Baumé contemplait cette scène pleine de grandeur et de poésie avec recueillement. Au temps de son bonheur, jamais de tels spectacles ne l'eussent frappée. La souffrance avait créé en elle un nouveau sens.

Raoul de Tréjan, qui se trouvait de son côté, suivait avec une certaine anxiété les impressions qui se reflétaient sur ce visage mobile. Elles furent tristes d'abord, on ne peut tuer le passé, et pendant un instant, le vicomte vit des larmes briller entre les cils abaissés de la comtesse. Puis, peu à peu, elle subit l'enivrement de cette soirée, et quand le jeune homme, dans un moment où les deux voitures se touchaient, lui jeta à voix basse ces quatre mots: "Qu'il fait bon vivre!" elle inclina la tête en souriant d'un air intimement convaincu. Les pâles fantômes de quatre années rentraient dans la nuit, terrassés par une réalité victorieuse.

Cette réalité, madame de Baumé l'appelait encore une chaste amitié, étouffant la flamme sous une couche de sophismes, comme on étouffe sous la cendre un reste de feu. On s'endort tranquille; la nuit, un tison mal éteint roule, et l'on s'éveille au milieu d'un brasier, en se demandant naïvement qui l'a allumé.

Monsieur de Tréjan considérait le gracieux effet que produisaient sur les cheveux de la comtesse les plumes de son petit chapeau, quand, en bas d'une descente, la voiture qui le conduisait s'engagea rapidement dans un chemin creux. Arraché à sa contemplation, le vicomte qui, apparemment, croyait rouler ainsi près de madame de Baumé jusqu'à la vie éternelle, fut sur le point d'apostropher l'innocent cocher, qui, n'entendant pas un mot partir des calèches, n'imaginait point qu'on pût converser autrement. M. de Tréjan eut juste le temps de se soulever et d'agiter son chapeau, puis les arbres le cachèrent.

Le 17 juillet, le baron et la baronne de Chambray, le vicomte de Tréjan, "qui avait un congé", et quelques autres voisins de campagne, vinrent passer la journée à Larçay, vieux bijou féodal portant un peu le cachet de tous les siècles, et qui, flanqué de pavillons modernes, semblait une coquette surannée, parée des atours du printemps.

Après le déjeuner, on s'installa dans un salon de verdure, fort bien disposé à l'entrée du parc, et tout en jetant un coup d'œil sur les journaux, en feuilletant les brochures nouvelles, on commença une de ces conversations à bâtons rompus, essentiellement parisiennes, où l'on parle de tout sans toucher à rien.

Madame de Guny, qui aimait à marcher en sortant de table, se promenait dans une allée couverte avec le baron de Chambray. Tout en causant, elle faisait distraitement monter et descendre sur l'annulaire de sa main droite, un magnifique saphir entouré de diamants, la seule bague qu'elle portât.

Un moment elle s'arrêta pour embrasser la petite Irène, qu'on menait faire sa sieste dans un charmant hamac de soie algérienne, qui se balançait entre deux érables aux grappes vermeilles...

— Vous avez beau me défendre contre moi, dit la marquise en revenant vers M. de Chambray, j'ai l'esprit obtus... Croiriez-vous que je n'ai jamais pu parvenir à réunir ni à séparer ces deux insipides petits morceaux de fer qu'on appelait: "la Question romaine"? Je les tournais, les retournais...

Et elle agita ses doigts.

— Ah! ma bague! s'écria-t-elle, ma bague de fiançailles! Où est-elle tombée? Allons, monsieur de Chambray, monsieur de la Ferté, monsieur de Tréjan, mettez vos yeux en campagne, là le long de l'allée, et dans l'herbe, près du hamac d'Irène.

— Que donnerez-vous, madame, à celui qui trouvera la bague? demanda en riant le comte de la Ferté.

— La permission de baiser...

— De baiser?

— Ma main... Vous voilà déconfit.

— Madame, je vous proteste...

— Que vous préférez baiser celle de ma nièce, — c'est accordé.

— Grand prix de la course aux bagues, proclama le baron de Chambray: la main de la comtesse Régine à baiser.

La jeune femme cherchait autour du hamac; tout à coup, au pied d'un des arbres, sous une touffe de feuilles, elle vit étinceler le saphir. Elle ouvrait la bouche pour crier: La voilà! lorsque Raoul de Tréjan la regarda. Il comprit, et fit un geste suppliant pour l'arrêter; puis, afin de ne point éveiller les soupçons, il vint vers elle avec une lenteur calculée, les yeux fixés sur le sable; arrivé près de l'arbre, il s'agenouilla dans l'attitude la plus chercheuse et murmura:

— Je vous en prie! laissez-moi la trouver...

— La trouver est joli! répondit la comtesse sur le même ton; alors il faut que je vous abandonne l'honneur...

— Vous savez bien que ce n'est pas pour l'honneur que je la veux, c'est pour la récompense.

Ce mot, à peine soupiré, fut éloquemment ponctué et commenté par un ardent regard.

Madame de Baumé se mit à mordiller une fleur comme une fillette décontenancée.

— Voyons, monsieur, dit-elle, annoncez donc votre trouvaille!

— Je n'ose pas, ils vont deviner dans mon exclamation que je suis fou de joie. Appelez-les, vous, madame...

La comtesse appuya sa joue empourprée contre le tronc noueux d'un vieil orme, et s'écria d'une voix dont les rapides battements de son cœur altéraient le timbre pur:

— Ma tante! messieurs! M. de Tréjan a trouvé la bague!

— Maintenant, ma récompense! dit le vicomte; et saisissant la main de la jeune femme avec une sorte d'avidité, il y posa ses lèvres.

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Réduits à 10 cts; douze pour $1.00 franco

M. ALLAIN :	Pour son amour
P. ALLAIN :	Fauvette
M. PRIOLLET :	Fini L'amour
LA TOUR :	Brin de Lilas
PONT-JEST :	Grain de beauté
J. MARY :	Les deux amours de Thérèse
"	Les Frères de la haine
LA TOUR :	Papa Bon Cœur
"	Celle qu'on n'épouse pas
"	Bonheur volé
"	Cœur en détresse
"	Torture d'amour
"	Folie d'un soir
J. ROCHON :	Amour et volupté
M. LANDAY :	Sauvagette
L. LAUNAY :	Le Calvaire de Marthe
C. ESQUIER :	Père et Mère inconnus
BOISSON :	Le beau Christian
E. CONTINO :	Cendrillon d'amour
L. MORTAIX :	Aventurière d'amour
J. DE GASTYNE:	Après l'outrage
"	L'amour pardonne
"	Blondinette
"	L'homme de la nuit
"	Martyre de Mère
"	L'Amour en pleurs
"	Le nom fatal
"	Le Char de la nuit
MALDAGUE :	Pour le Roi de Prusse
"	Un hussard de la mort
"	Plus haut que la honte
"	La Bancroche
"	Ame en peine
"	Le secret de Diane
"	La Délaissée
"	Les crimes d'un ange
PEYRE :	Reine blonde
CASTYNE :	Sanctuaire d'amour
MANSVIC :	Sans amour
MAGOG :	La belle aux yeux d'or
P. SALES :	Chaine dorée
"	Olympe Salverti
"	Sacrifiée
"	Pierre Sandrac
"	Vipère
"	Orphelines
"	Un drame financier
"	Trahison
"	Jeanne de Mercœur
"	Louise Mornans
KEROUL :	Chagrin d'amour
DECOURCELLE:	Seule au monde
"	La belle Armande
MORPHY :	La Bambine
"	Marjolie
"	Le Drapeau
"	Le secret de la dompteuse
MARIO :	Fanchon l'idiote
CARDOZE :	Le monde où l'on aime
A. MATHEY :	Mam'selle Lizon

LA LIBRAIRIE DÉOM

Téléphone: Est 2551 — 251 est, rue Ste-Catherine, MONTRÉAL.

La comtesse eut un long frémissement et devint aussi blanche que les lis du parterre; voyant arriver sa tante et ses hôtes, elle frappa ses joues du plat de son éventail pour y rappeler le sang, tandis que le vicomte, relevé, passait la bague au doigt de la marquise qui disait:

— Allons, Régine, viens acquitter ma dette.

— C'est fait, ma tante. Vous aviez là un créancier féroce, il s'est payé sur l'heure.

— C'est très mal, Raoul, dit le comte de la Ferté, on ne règle pas les affaires sans témoins; vous deviez nous attendre. Il faut recommencer.

— Non! non! dit vivement madame de Baumé, et un secret effroi vibra dans son accent.

— Enfin, elle m'aime! pensait le vicomte de Tréjan. Que Dieu est bon!

Je doute fort que Dieu soit flatté des compliments qu'on lui adresse dans ces sortes de circonstances.

Vers le soir, de gros nuages noirs qui, pendant la journée, s'étaient amassés dans la direction d'Amboise, chassés soudain par un vent d'orage, fondirent sur Larçay, le favorisant d'une pluie diluvienne qui ne cessa qu'à onze heures. La marquise ne voulut pas absolument que ses hôtes s'en allassent par les chemins détrempés aux derniers grondements de la foudre; et tout le monde coucha au château.

On croira peut-être que madame de Baumé agitée par le souvenir du baiser que sa blanche main avait reçu, ne ferma pas ses beaux yeux cette nuit-là. Point. Elle s'endormit d'un doux sommeil d'enfant, en se disant que l'amitié d'un jeune homme avait cela de charmant, qu'elle ressemblait à l'amour, sans en avoir les dangers. Méphistophélès, caché sous ses rideaux, détourna adroitement son esprit et l'arrêta sur le modelé de son bras et la finesse de son poignet, au moment où elle cherchait à approfondir l'émotion ressentie près du hamac. Cette pensée, à peine effleurée, lui fit seulement hausser gentiment les épaules et murmurer:

— Comme on est drôle!

VII

Le lendemain, on venait de sonner le second coup pour le déjeuner, la plupart des convives étaient déjà réunis, lorsqu'un domestique, la mine un peu effarée, annonça: Monsieur le comte!

— L'original! dit joyeusement la marquise; c'est bien de lui d'arriver sans crier gare, et de se faire traîner jusqu'ici dans quelque patache, au lieu de télégraphier pour qu'on lui envoie une voiture... Surprise de mari amoureux. Régine, voici Robert.

La jeune femme apparaissait au bras de Raoul de Tréjan dans l'encadrement d'une porte-fenêtre. M. de Baumé, qui entrait, embrassa toute cette scène, et d'un coup d'œil expérimenté en analysa rapidement les détails. Il vit, dans l'espace d'une seconde, s'assombrir le visage de la comtesse, visage qui lui parut singulièrement radieux pour une femme au désespoir, et son bras quitter celui du vicomte avec un empressement de mauvais augure, tandis que, derrière lui, le comte de la Ferté fredonnait un air qui fit se dresser ses oreilles de mari: "*La donna è mobile...*" Tout en distribuant des bonjours à droite et à gauche, avec cette parfaite aisance des gens du monde, habitués à dissimuler sans cesse et à dérober sous un masque riant les plus cruels soucis, M. de Baumé remarqua que le vicomte de Tréjan lui tendait la main avec je ne sais quoi de contraint, et qu'en répondant à ses questions sur leur rencontre inespérée en Touraine, il regardait attentivement une fort belle nature morte, placée en face de lui, comme s'il la découvrait pour la première fois.

On se mit à table.

— Savez-vous, Robert, dit M. de Chambray, que j'ai formé avec la baronne le projet d'enlever ces dames et ces messieurs cette après-dînée pour les transporter à Chambray! Nous avons demain promenade et repas en forêt; serez-vous des nôtres?

— Certainement.

— Un peu plus tard, vous risquiez de trouver maison vide. Quelle idée aussi de tomber chez soi à l'improviste! C'est bon pour les maris de comédie.

Ce mot fit rougir madame de Baumé, qui s'empressa de boire, et mit le comble à la mauvaise humeur intérieure du comte.

On eut pour la promenade en forêt un admirable temps. Dès six heures du matin, les hôtes de Chambray furent réveillés par le bruit des voitures qu'on sortait des remises et par les hennissements des chevaux. Au milieu des palefreniers allaient et venaient le maître d'hôtel et ses aides, qui remplissaient un fourgon de paniers bien bourrés, fourgon qui n'était pas la partie la moins intéressante du programme. A huit heures, la cavalcade se mit en marche, suivie par deux landaus qui contenaient les gens respectables.

La pluie torrentielle de l'avant-veille avait délicieusement rafraîchi l'atmosphère, lavé les feuilles, abattu la poussière, et refait à la vieille forêt une fraîche toilette.

Les bouvreuils et les rouges-gorges chantaient dans les clairières, les ramiers roucoulaient, l'air était plein de battements d'ailes. Le soleil empourprait les têtes centenaires des chênes, trouant çà et là leur épaisse ramure de ses flèches d'or, et tombant en magiques reflets sur les élégants cavaliers et les gracieuses amazones, dont les échos répétaient au loin les rires et les propos joyeux. Des landaus, les vieux les regardaient de leurs yeux mélancoliques et désabusés, de ces yeux qui ont tout vu, tout connu, tout pleuré peut-être,

Mal de Tête biliaire

Chez beaucoup de personnes le mal de tête biliaire se produit si régulièrement que l'on peut dire que c'est une habitude.

Soit parce que l'on mange trop abondamment, ou que l'on mange des aliments qui ne conviennent pas, et en ne prenant pas assez d'exercice, le foie devient paresseux et inactif, et les intestins ne fonctionnent pas.

Alors se produit la crise biliaire: le foie ne contrôle plus la bile qui détraque et empoisonne tout le système.

Mais ces crises biliaires peuvent être guéries, et ces maux de tête périodiques peuvent être évités par l'emploi des Pilules du docteur Chase pour les Reins et le Foie — Dr Chase's Kidney-Liver Pills — qui tiendront le foie et les intestins en bonne condition.

Ce traitement produit un soulagement immédiat, mais, mieux encore, ces pilules préviennent les maux de tête et les troubles causés par la bile, si elles sont employées dès les premiers symptômes. En modifiant votre alimentation et en faisant usage occasionnellement des Pilules du docteur Chase pour les Reins et le Foie — Dr. Chase's Kidney-Liver Pills — vous vous épargnerez entièrement ces malaises.

Maux de tête pénibles

Madame A.F. Letts, de South Fork, Sask., nous écrit: "Je souffrais de maux de tête si pénibles, que je pensais quelquefois que j'en deviendrais folle. Les remèdes que j'employai avant de faire usage des Pilules du docteur Chase pour les Reins et le Foie, ne me soulagèrent pas. Depuis que j'en fais usage, je ne souffre plus de ces maux de tête, et je me porte beaucoup mieux de toutes façons.

Les Pilules du docteur CHASE pour les Reins et le Foie — Dr. CHASE'S Kidney-Liver Pills, — Une pilule à la dose, 25cts la boîte, chez tous les marchands, ou chez EDMANSON, BATES & CIE, Ltée. TORONTO.

et dans lesquels on lit, en dépit d'un bonheur relatif, les mille désenchantements d'une existence où tout passe et tout trompe.

— Que c'est beau d'être jeune! disait avec un soupir de regret la vicomtesse douairière de Chambray à madame de Guny.

— Que voulez-vous, ma chère, chacun son tour...

— "Combien je regrette...", fredonna le vieux vicomte. Madame de Baumé est vraiment charmante en selle, ajouta-t-il en assujettissant son binocle.

La comtesse portait, ce jour-là, un habit de cheval, bleu marine, avec boutons ciselés en vieil argent. Sa jolie tête s'abritait sous un feutre mousquetaire de la nuance de la robe, et garni sur le côté d'une touffe de plumes de faisan argenté. Ce costume, qui sied si bien aux femmes jeunes et sveltes, donnait, pour Raoul de Tréjan, une séduction nouvelle à la comtesse. Plongé dans un intime ravissement, il admirait cette taille ronde et souple, à laquelle le mouvement de la monture imprimait un léger balancement. A deux reprises, M. de Baumé, qui observait le vicomte en connaisseur, l'appela. Il n'entendit point. En un temps de galop, le comte le rejoignit, et, lui touchant l'épaule du bout de sa cravache, cria:

— Raoul! Etes-vous sourd?

Le jeune homme tressauta.

— Pardon... J'étais à cent lieues...

— De moi... fit le comte avec un sourire railleur. Je voulais vous faire mon compliment sur la superbe bête que vous montez, continua-t-il, mais n'est-elle pas un peu ombrageuse? Elle a par moment une certaine manière de jeter la tête...

Sur ce début il commença, en langue de sport, une longue dissertation sur la race chevaline, mettant peu à peu son alezan au pas, allure qu'imita poliment le vicomte. Madame de Baumé, ne le sentant plus derrière elle, se retourna deux fois avec l'imprudence de l'innocence, ce qui fit prendre au comte un chemin de traverse.

— Par là, dit-il, nous aurons dans vingt minutes rejoint notre monde, et pris la tête.

Raoul de Tréjan tenait peu à cet honneur; le milieu lui semblait infiniment préférable. Tout en soutenant la conversation, il pestait contre son compagnon, lequel, de son côté, se sentait envahi par une jalousie âpre et furieuse, jalousie sans amour; il le croyait du moins. Le vrai est que la crainte de voir sa femme en aimer un autre commençait à la lui faire regretter. Il se résignait, vu les compensations qu'il se réservait, à la voir perdue pour lui; mais il voulait aussi qu'elle le fût pour tous. Dans un sens, c'était, certes, son droit, mais ce n'était point le côté honorable de la question qu'envisageait l'aimable personnage. Ce que son amour-propre ne pouvait pardonner à la comtesse, c'était son air heureux; il le trouvait inconvenant, révoltant; elle avait pu se consoler! Quelle femme était-ce donc?

Bientôt M. de Baumé se dit qu'il avait agi en écolier en empêchant Raoul de Tréjan de suivre la comtesse, qu'il perdait ainsi une précieuse occasion d'épier ses véritables sentiments pour le vicomte et de se fixer, lui, complètement. Aussi, lorsqu'ils eurent rejoint les autres, il feignit d'aller au-devant des voitures qui devaient arriver au rond-point, où l'on déjeunerait, par un autre chemin, et, perdu dans les fourrés, il suivit à distance mesdames de Chambray et de Baumé, le comte de la Ferté et Raoul de Tréjan qui venaient les derniers. Un subit rétrécissement du sentier, qui les obligea à prendre la file, changea les places. La comtesse et le vicomte se trouvèrent derrière la baronne de Chambray et M. de la Ferté.

— Oh! les belles bruyères! s'écria tout-à-coup madame de Baumé, j'en veux un bouquet!

Et, se penchant, elle en cueillit quelques-unes. Le cheval, sentant qu'on lui rendait la main, fit un écart imprévu; elle chancela sur sa selle, et sans le vicomte, qui la retint dans une étreinte passionnée, elle serait certainement tombée. L'intention était bonne, assurément; ce n'est point la bonté qui manque d'ordinaire aux intentions; mais nous sommes forcé d'ajouter que Raoul de Tréjan garda la jeune femme une seconde de trop, et qu'elle fut une autre seconde à se redresser languissamment, ce qui fit deux; puis, voyant le vicomte tout pâle encore de frayeur et d'émotion:

— Merci! dit-elle, et, dans un élan irréfléchi, elle lui jeta les brins de bruyère qu'elle avait mis à son corsage, et prit le galop, criant à la baronne de Chambray d'une voix joyeuse et vibrante:

— Charlotte, j'ai failli me tuer!

— Il est certain qu'elle en est enchantée, murmurait piteusement le comte dans son fourré. Décidément, elle l'aime ou elle va l'aimer. Et moi? ajouta-t-il avec une nuance d'inquiétude, quel est donc l'étrange sentiment que j'éprouve pour la comtesse? Ce n'est pas de l'amour, certes!... à moins que ce ne soit celui de la propriété. Après tout, madame de Baumé est ma femme; il est temps qu'elle s'en souvienne; sa ridicule bouderie a assez duré. Ce beau ténébreux de Tréjan en sera pour ses soupirs; car si je prends la peine de lutter avec lui, je ne présume point que l'avantage lui reste. Ce sera drôle et assez neuf, refaire la conquête de ma femme! Elle m'a bien aimé autrefois... Il n'y a pas de griefs qui tiennent contre certains souvenirs... Je lui représenterai mes liaisons avec Noémi et Flora comme des égarements purement physiques auxquels mon cœur n'a pris aucune part, comme des épreuves que Dieu envoie de loin en loin à l'homme pour l'humilier en lui rappelant sa fragilité. Je serai émouvant, entraînant; j'effrayerai sa conscience. Je lui dirai qu'en me refusant son affection, elle me rejette forcément dans le désordre... Non, elle me trouvera grossier à côté de cet hypocrite de Tréjan qui pose en immatériel... Je lui demanderai d'abord d'accueillir mon repentir sans conditions... uniquement pour servir la cause de la vertu. Puis, peu à peu, je m'insinuerai dans ce cœur fermé dont je connais tous les chemins, et quelque beau soir de clair de lune, — c'est très poétique, le clair de lune, quand on ne s'enrhume pas du cerveau, — seul avec elle, j'évoquerai soudain le passé. Si, au bout de cinq minutes, elle ne tombe pas dans mes bras, ce sera bien le diable!... Prenez garde à vous, monsieur de Tréjan!

Sur cette menace, la cravache du comte tournoya, faisant un grand carnage de feuilles. Ce fut tout ce qui périt ce jour-là.

Avant d'entamer la lutte, M. de Baumé voulut, comme un bon général, connaître les forces de l'ennemi. Pour savoir jusqu'à quel point Raoul de Tréjan pouvait être cher à la comtesse, il s'avisa d'une ruse bien vieille, mais qui ne manque jamais son effet.

Il y avait une huitaine de jours que le vicomte était retourné à Thilouzé. Un matin, M. de Baumé arriva au déjeuner avec plusieurs lettres qu'on venait de lui remettre. Il en lut une, fit une pause, en ouvrit une seconde, la parcourut, puis, observant sa femme, s'écria:

— Ce sournois de Tréjan qui ne nous a rien dit! Il n'est bruit à Trouville que de son prochain mariage avec la sœur de la Ferté! Voilà pourquoi il est en Touraine! Ces dames vont arriver, il les attend.

— Il a bien gardé son secret, dit madame de Guny, car il ne m'a pas soufflé un traître mot de cette charmante Marguerite, quand nous passions en revue les filles à marier... Ce sera un joli couple, n'est-ce pas, Régine?

— Oui, un joli couple, répéta machinalement la comtesse dont les lèvres blémissaient.

Le coup était porté, le comte le regardait retentir avec une joie cruelle.

Une lettre que madame de Baumé essayait de lire, sans pouvoir en déchiffrer un seul caractère, tremblait entre ses doigts; elle la tenait tout près de son visage pour en dérober la pâleur; mais au-dessus des feuillets, on voyait les veines bleues des tempes se gonfler et battre. Ce qu'on souffre en de pareilles minutes, où il faut causer, sourire, tandis que l'on sent tout s'effondrer, manquer, tourner autour de soi, ne peut s'exprimer.

Cette brusque annonce fut aussi pour la comtesse une terrible révélation. A l'affreuse douleur qui l'étreignait, elle comprit enfin qu'elle aimait Raoul de Tréjan autrement qu'un frère; le doute où elle était devint une certitude, et pour cette âme encore pure, cette certitude fut un malheur de plus.

"Tu le perds au moment où tu t'aperçois que le sentiment qui t'entraîne vers lui est un crime", disait la raison.

"Non, répondait la passion, cette entêtée déraisonneuse, je ne veux point le perdre..."

— Vous êtes tellement absorbée et pensive, Régine, que si je ne supposais que vous méditez quelque triomphante toilette, je croirais que ce mariage vous afflige, dit au bout d'un instant le comte avec un mauvais sourire.

— Il me cause, au contraire, un extrême

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée
FABRICANTS PAPETIERS
210, rue Notre-Dame Ouest
Angle de la rue S.-Pierre - - MONTREAL

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par Téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP
CHIRURGIEN-DENTISTE
529, RUE S.-DENIS
Tél. : est 3549

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél. MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr
Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass) Automobile et Garantie Patronale, Etc.
Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises.
BUREAU :
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

plaisir, répondit la pauvre femme, la gorge serrée par l'angoisse.

— Comment Régine n'en serait-elle pas enchantée? reprit la marquise, elle partage mon faible pour mon aimable petit cousin.

Que de coups de poignards nous donnent ainsi ceux qui nous aiment le mieux, ceux qui tendraient volontiers de tapis les chemins pour ne pas que nous en sentions les pierres!

VIII

M. de Baumé était désormais fixé. Sachant que le vicomte de Tréjan reviendrait à Chambray pour l'automne, il se dit qu'il devait se hâter pour compléter son œuvre. Il comptait encore sur le triomphe final, oubliant qu'il est des ruines sur lesquelles on ne rebâtit point. A la première tentative de retour, madame de Baumé le lui rappela, et si bien que le comte, exaspéré, laissa éclater sa jalousie qui s'exhala en récriminations violentes, en accusations injurieuses. Cette scène acheva de le rendre odieux à la comtesse, peut-être un peu parce qu'elle lui prouva qu'elle n'était pas absolument sans reproches; — c'est bizarre, mais c'est ainsi, — et beaucoup surtout parce qu'elle se vit offrir, comme une amère ironie, une tendresse indigne d'elle au moment où elle commençait à sentir toute la violence de son amour pour un autre, pour un autre qui l'abandonnait... Car, par un singulier abus de mots, elle appelait le mariage du vicomte un abandon. Elle ne pouvait songer sans un frémissement haineux à cette belle Marguerite de la Ferté dont le bonheur allait être fait des débris du sien. Cela arrive souvent; que d'heureux, s'ils regardaient bien au fond de leur bonheur y trouveraient les cendres d'un autre! La comtesse avait conscience de sa chute morale; le remords achevait d'aiguillonner cette détresse profonde. C'était de tous côtés un désespoir sans issue.

Joyeux ou désolés, les jours passent. Septembre vint, amenant de la mer, des eaux, des montagnes, chasseurs et amazones. On devait à Larçay inaugurer la saison par une chasse à courre dans la forêt. La veille, le baron de Chambray arriva avec le comte de la Ferté, qui revenait de Bade, allégé du quart de sa fortune, et le vicomte de Tréjan, relevé par sa tante de sa "faction" à Thillouzé. Ému et radieux en revoyant la comtesse, Raoul de Tréjan ne fut pas peu surpris de son accueil glacé, compassé, presque hautain. Les yeux obstinément baissés sur une tapisserie qu'il trouva horrible, la jeune femme, pâle et froide, tirait sans relâche son aiguille. Mille suppositions, plus invraisemblables les unes que les autres, traversèrent à la fois le cerveau du vicomte.

La dernière à laquelle il s'arrêta fut qu'en son absence M. de Baumé avait reconquis le cœur de sa femme et repris ses droits. Il fut pris d'une rage folle; il accusa la comtesse de lâcheté, il la méprisa, la dépouilla en un instant de tout le prestige qu'il lui avait prêté. Ce ne fut plus qu'une insigne coquette à laquelle son cœur avait servi de jouet pendant une bouderie conjugale. Il eût préféré apprendre sa mort que de la revoir ainsi. Penchée sur son métier, la comtesse ne voyait pas les sombres regards qu'il attachait sur elle.

Madame de Guny entra, et s'écria dès qu'elle aperçut Raoul de Tréjan:

— Quand donc, mon mystérieux cousin, nous ferez-vous l'honneur de nous annoncer votre mariage? La moitié du monde le connaît, d'après ce que nous a dit Robert.

— Mon mariage!

— Oui, faites un peu l'étonné devant votre futur beau-frère.

— Quel beau-frère?

— Qui voulez-vous que ce soit, sinon M de la Ferté, qui ne peut s'empêcher de rire?

— Je ris, madame, de l'air renversé de ce pauvre Raoul, dit le comte de la Ferté; on vous a induite en erreur. Marguerite se marie en effet dans deux mois, mais avec M. de ***.

Ni madame de Baumé, ni le vicomte n'entendirent les explications qui suivirent. La comtesse s'était redressée le visage tellement illuminé qu'il sembla à Raoul de Tréjan qu'il éclairait tout le salon.

Dans son ivresse, il s'approcha d'elle, et oubliant qu'aucun mot décisif n'avait été encore prononcé entre eux, il lui dit d'une voix un peu tremblante:

— C'était donc ça?

— Oui! répondit-elle tout éperdue de joie.

Quand elle songea à retirer ou à atténuer ce mot terrible, il était trop tard. Le vicomte lui avait déjà répété trois fois: Je vous aime, en ramassant ses pelotons et ses ciseaux.

De sa place, M. de Baumé ne pouvait ni voir ni entendre, mais il devinait cette scène, facilement prévue du reste. S'il ne s'illusionna pas sur sa défaite, il résolut du moins de la faire payer cher à la comtesse. Dans ce cœur flétri, dont les mauvaises passions avaient épuisé la sève, rien ne devait revivre, pas même la douleur. Ce qu'il appelait son "regain d'amour" pour sa femme n'était qu'un grossier caprice des sens, excité par son amour-propre, que le dédain de la comtesse avait si rudement flagellé. De ce sentiment faux, le comte passa sans transition à la haine, haine froide, ironique, insultante, poignard empoisonné dont chaque coup fit sa blessure.

Les premiers jours, toute à son bonheur reconquis, madame de Baumé ne comprit pas ces sourdes attaques. Effrayée un instant des conséquences que pouvait avoir son fameux "oui", elle n'avait pas tardé à se rasséréner, grâce à l'habileté de Raoul de Tréjan, qui, fidèle à son système de capitonner l'abîme, l'emporta avec lui dans les plus pures régions du platonisme. Il fut chaste à humilier les séraphins. Tout en planant à ces hauteurs, il couvrait les mains de la jeune femme de baisers fort terrestres, mais elle eût rougi de les lui reprocher, puisqu'ils n'étaient plus tous deux que des esprits.

La jolie enveloppe de celui de la comtesse vint dîner, le soir de la chasse à courre, dans une délicieuse robe de gaze de Chambéry, rose et blanc, sur un dessous de taffetas glacé rose pâle. Une rose était piquée un peu au hasard dans les masses ondées de ses cheveux blonds, une autre fermait l'ouverture de son corsage. Le grand air et l'exercice avaient allumé dans ses yeux d'humides lueurs, animé ses joues, empourpré ses lèvres entre lesquelles étincelaient ses dents blanches. Toute sa personne débordait de force, de vie, de joie, à tel point que tous les convives en furent frappés. Chacun s'exclama sur cette beauté qui ne ressemblait point à celle de la veille.

Le comte de Baumé et Raoul de Tréjan seuls restèrent muets, tant il est vrai que les extrêmes se touchent.

— Tu as beau dire, Régine, que ta robe arrive de Paris, s'écria la jeune baronne de Chambray, mais ta figure et ce je ne sais quoi qui émane de toi, ce soir, n'en viennent pas. Je commence à croire que tu conspires contre le repos de ces messieurs et contre le nôtre, par conséquent.

On rit.

— "La femme la plus héroïquement constante veut bien n'être qu'à un seul, dit le vicomte de Chambray, mais elle voudrait que tous les autres en mourussent de chagrin." Alphonse Karr vous connaît bien, mesdames.

Ce triomphe fut le dernier, non pas qu'obtint la comtesse, mais dont elle jouit, et cette joie qu'elle éprouvait fut la dernière.

Une après-dînée, à Chambray, entrant dans un petit salon pour y prendre sa tapisserie, elle y trouva son mari seul. Il lisait.

Au bruit que fit un bracelet qui, du bras de la comtesse, tomba sur le parquet, il leva la tête, mais ne bougea point, et dit simplement, de ce ton railleur qu'il avait adopté:

— Vous êtes donc sans femme de chambre?

La petite Irène, un instant auparavant, s'était amusée avec ce bracelet, et c'était Raoul de Tréjan qui, assez maladroitement, l'avait remis.

A l'air de son mari, madame de Baumé crut que, de la fenêtre, il les avait aperçus, et rougit extrêmement. Le comte s'approcha, et, lui prenant le bijou des mains:

— Je ne vous connaissais pas ce bracelet, dit-il; il est original et de bon goût, avec ce cœur couleur d'espérance.

Et il se mit à ricaner en la regardant fixement.

Madame de Baumé comprit quel soupçon lui traversait l'esprit; atterrée, elle perdit tout à fait contenance, et ne put que balbutier quelques paroles sans suite.

— Allons! reprit le comte, je vois que je me trompais de moitié, ce n'est pas une espérance, c'est un remerciment...

Il la laissa soufflétée par ce mot auquel son accent avait donné une terrible portée, et sortit sans vouloir l'entendre.

Il était au fond très persuadé que la liaison de sa femme avec le vicomte était encore, et pour longtemps, dans les nuages. Cette sérénité relative ne l'empêcha point de poursuivre sa vengeance. Il traita la comtesse comme une femme perdue. A toute heure du jour, elle sentait peser sur elle son regard moqueur et méprisant; elle tressaillait sous la morsure d'épigrammes, de sarcasmes, pleins d'allusions impitoyables pour elle et pour le vicomte.

Les rôles étaient changés; le coupable devenait juge. Cette position était intolérable pour madame de Baumé, forte de son innocence et de ses bonnes intentions. Elle immola sa fierté et alla chez le comte le conjurer de cesser cette persécution voilée, mais incessante, qui la tuait. Elle lui jura qu'elle n'avait pas manqué à ses devoirs, qu'elle n'y manquerait jamais; il fut inflexible, et à toutes ses protestations répondit durement:

Ondulation permanente Nestlé!

Mesdames, essayez notre machine à onduler les cheveux, la meilleure au Canada.
Ce modèle perfectionné vous donnera satisfaction.
Ouvrage garanti.

Téléphonez pour votre appointement.

PUNDE & BOEHM

182, rue Peel — Tél. Up. 3161
MONTREAL
262, S.-Catherine Est — Tél. Est 6320

— Je ne vous crois pas.

Madame de Guny, si occupée qu'elle fût de ses nombreux hôtes, n'était pas sans soupçonner qu'il existait quelques tiraillements entre les deux époux. Elle les attribuait à la jalousie à laquelle elle avait toujours cru le comte enclin, et ne s'en inquiétait pas.

— Un bonheur trop parfait, disait-elle à sa vieille amie, la vicomtesse de Chambray, c'est comme un ciel trop bleu; à la longue, cela ennuie. Quelques nuages dans l'azur de nos tourtereaux ne feront pas mal. Après la pluie, le beau temps. D'ailleurs, ils ne sont malheureux que par excès d'amour. Je connais bien des heureux qui voudraient l'être à ce prix. Te souviens-tu, Henriette, des belles folies de notre jeunesse? Etre aimée ou mourir!

— Oui, répondit la vicomtesse, on est aimée peu ou point, et l'on ne meurt pas.

— La preuve, c'est que nous avons cinquante...

— Tais-toi! Je me donne encore deux ans avant d'entamer cette affreuse dizaine.

— Régine, mon enfant, dit cette même matinée madame de Chambray à la comtesse, passez-moi vos charmants chagrins et vos printemps, et je danse un menuet devant M. de Chambray, qui va incontinent tomber à mes genoux, s'il n'a pas oublié la manière dont on s'y met.

Madame de Baumé essaya de sourire et se hâta de se pencher sur un massif de fleurs dont les frais calices recueillirent deux grosses larmes.

Son courage s'épuisait. Ses souffrances, qu'elle ne pouvait dissimuler à Raoul de Tréjan, irritaient, enflammaient la passion du vicomte, qui oubliait parfois qu'il était *une âme*. Les rares et légères faveurs qu'il arrachait à la faiblesse, à l'abattement de madame de Baumé, causaient à la jeune femme de si cruels remords qu'il était presque tenté de les maudire après les avoir implorées. Il sentait bien qu'un jour ou l'autre la comtesse serait jetée dans ses bras par l'exécrable façon d'être de son mari; mais il sentait aussi qu'elle était femme à mourir de sa chute, et cette pensée suffisait pour empoisonner à l'avance les joies qu'il rêvait. Il fut souvent tenté de partir, de voyager pendant plusieurs années; mais dès qu'il revoyait la comtesse, ces velléités héroïques l'abandonnaient. Alors il se promettait qu'elle lui serait aussi sacrée qu'une sœur; il s'efforçait de croire à tout ce qu'il lui disait pour la rassurer. Mais il est plus facile de faire reculer la mer que les passions. Qui peut se flatter de leur dire, comme le Christ aux flots irrités: "Vous n'irez pas plus loin... Apaisez-vous".

IX

Raoul de Tréjan vit bientôt qu'il avait trop présumé de lui, et la comtesse, perdant une à une ses illusions sur la pureté de son amour, en arriva, dans ce qu'elle nommait "ses moments lucides", à se faire horreur. A diverses reprises elle bannit le vicomte des jours, des semaines, lui laissant le soin d'expliquer ses absences comme il l'entendrait. Puis, sans force contre l'odieuse attitude de son mari vis-à-vis d'elle, sans force aussi, il faut bien l'avouer, contre l'impérieux entraînement de son cœur, elle rappela l'ami trop cher. Ces retours amenaient entre eux des scènes où s'usaient ses dernières résistances, et où le vicomte perdait peu à peu ses derniers scrupules et sa générosité.

Cette lutte désespérée dura tout l'hiver.

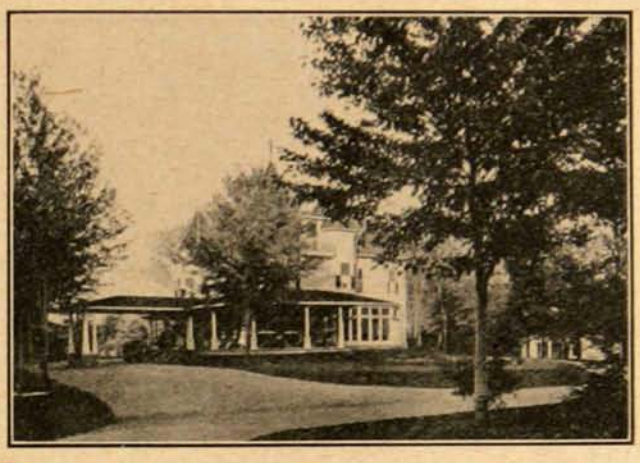
En février, le comte eut un duel avec un Américain. Une discussion politique fut donnée pour cause à cette rencontre. Le vrai motif, beaucoup moins honorable, ne transpira pas en dehors d'une certaine région.

Raoul de Tréjan fut dans le nombre des mieux instruits. Il se dit que, pour cette nouvelle infamie, M. de Baumé méritait bien de mourir de sa blessure, et il l'espéra... Mais la blessure, dont on s'était d'abord exagéré la gravité, guérit parfaitement.

Si tout ce qui devrait arriver en ce monde arrivait, on serait trop heureux; et ce n'est pas pour l'être, paraît-il, que nous sommes jetés sur ce misérable globe, où, depuis six mille ans, on n'a pas trouvé pour désigner la terre une plus réjouissante comparaison que celle-ci: "Vallée des larmes!"

Quand brillèrent les premiers soleils d'avril, madame de Baumé était sans doute bien tombée moralement, mais l'irréparable ne se dressait pas encore devant elle. Comment, dans une heure d'égarement, de vertige, oublia-t-elle et sa fille, et sa tante, et le monde, et Dieu, en promettant au vicomte de Tréjan d'aller le rejoindre le lendemain à la gare de Lyon, d'où ils devaient partir ensemble pour l'Italie?

Ce départ, c'était son châtiment qu'elle-même s'infligeait. Mais elle le préférait aux tortures d'un incessant mensonge, à la honte



Sanatorium PRÉVOST
INCORPORÉ

INSTITUTION UNIQUE SITUÉE À
CARTIERVILLE, P. Q.
À 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

CURE DE REPOS, DE RÉGIME ET
DE DÉSINTOXICATION,
MALADIES DE LA NUTRITION

Dr ALBERT PRÉVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

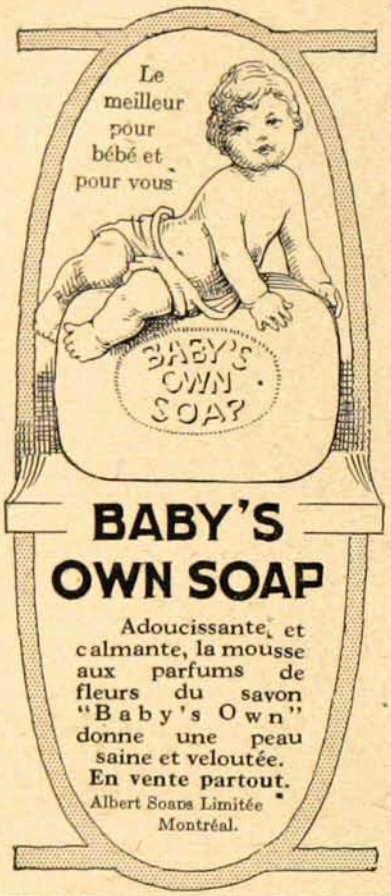
Dr EDGAR LANGLOIS
Assistant à la clinique de neurologie à l'Hôpital Notre-Dame, Spécialiste en maladies nerveuses.

Dr CHS.-A LANGLOIS
Assistant Radiologiste à l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

ADMINISTRATION: - - - ROCKLAND 4052
DÉPARTEMENT DES MALADES " 1888

Ecrivez pour prospectus



de jouer, en restant, cette comédie de vertu qui, pour une âme fière, n'est pas la moindre des expiations. Du jour où elle serait coupable, elle ne voulait plus des baisers innocents de sa fille, des maternelles caresses de sa tante. Elle préférait perdre à jamais ces deux saintes affections que de les voir s'avilir en se prodiguant à un être indigne. Elle ne calculait point les conséquences de sa fuite. Tous ses sentiments étaient confus, égarés. Elle était sous l'empire de cette folie terrible qui s'empare de l'homme qui charge le pistolet avec lequel il va se faire sauter la cervelle.

Depuis quelque temps, la marquise de Guny était sinon triste, au moins vivement préoccupée. Elle sentait dans l'air "quelque chose", quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas, mais qui la troublait. Elle regardait parfois son neveu et sa nièce, comme si le vague soupçon qu'ils jouaient un rôle lui était enfin venu. Elle éprouvait pour son favori, le vicomte de Tréjan, des froideurs subites qu'elle se reprochait sans parvenir à les vaincre. En un mot, elle avait ce qu'on appelle des pressentiments. Merveilleuse intuition que quelques-uns nient, et qui, cependant, trompe rarement. — On a dit du pressentiment: "C'est un écho qui répond d'avance". Rien n'est plus vrai.

Un matin, en rentrant de ses courses de charité, madame de Guny monta chez sa nièce, et n'y trouva que sa femme de chambre.

— Madame la comtesse m'a chargée de prévenir Madame, dit cette fille, qu'elle était partie à Ville-d'Avray pour toute la journée. Madame dormait, quand madame la comtesse est rentrée hier; c'est pourquoi elle n'a pu l'avertir, ni la voir ce matin, à cause de l'heure du train qui la pressait.

— Elle est donc chez madame d'A...?

— Je crois que c'est ce nom qu'a dit Madame. Elle a dit aussi: Si je ne puis revenir ce soir, ma tante aura un mot demain matin.

— C'est bien.

La femme de chambre sortit.

La marquise était fort pâle; elle s'approcha d'une glace placée au-dessus de la cheminée et murmura:

— Je suis à faire peur! Qu'ai-je donc, mon Dieu? En somme, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, par ce magnifique temps, Régine aille chez sa cousine qui est en pleins lilas.

Elle s'assit et, machinalement, porta les yeux sur le feu que la femme de chambre avait laissé s'éteindre à peine allumé; elle aspira en même temps une vague odeur de papier brûlé. Elle prit les pincettes, remua les cendres et ramena sur le marbre du foyer des débris noircis, puis d'autres intacts placés sous la bûche du fond, que le feu n'avait point eu le temps de gagner.

Ces débris, c'étaient les lettres du vicomte, et pendant ses absences, et même pendant qu'il était là. Les amoureux ont beau se voir souvent, tous les jours, il faut qu'ils s'écrivent; c'est un attrait irrésistible et fatal qui les perd tous ou presque tous, et les dures expériences que quelques-uns ont faites n'ont jamais préservé et ne préserveront jamais les autres.

Les yeux voilés, le cœur battant, la marquise essaya de réunir les fragments de papier. A mesure qu'elle lisait, devinait, commentait, elle s'écriait:

— Aveugle! aveugle que j'étais! Comme ils m'ont trompée! Comme il m'a trompée, ce Raoul de Tréjan que j'aimais tant! C'est lui qui l'a perdue! Et moi qui m'occupais de le marier! Régine si pure, si noble, si fière! en être arrivée à ce point que je n'oserai plus même m'en souvenir! Je vais me retirer dans ma terre du Berry. Et Irène, sa fille! La malheureuse! elle a oublié sa fille! Un court sanglot souleva la poitrine de madame de Guny. Si je n'étais si bonne catholique, je croirais qu'un philtre, quë des sortilèges, des enchantements... oh! si je pouvais croire à cela! mon Dieu! l'épreuve est au-dessus de mes forces!

Elle resta un instant suffoquée, puis de nouveau essaya de lire. Sur une lettre presque entière, et que la flamme avait seulement roussie, il était question du comte de Baumé, de façon à la détromper de sa longue erreur.

— Tous infâmes! tous, gémit-elle, ou plutôt deux infâmes et une victime folle, exaspérée, abandonnée de Dieu.

Tout à coup elle poussa un cri.

Sur une moitié de feuille, déchirée du haut en bas, elle lut les lambeaux de phrase suivants:

"Passerez la journée à l'hôtel de...
"Vous croiront à Ville-d'A...
"Gare de Lyon, 7 heures 50.
"Trop de monde par le...
"Retenu un coupé...
"Vous attendrai près de la gare..."

Devant cette certitude d'un malheur encore plus épouvantable qu'elle ne l'avait supposé, la marquise retrouva toute son énergie. Elle essuya ses yeux, remit ses gants, descendit chez elle, et sonna pour qu'on attelât son coupé et qu'on lui amenât la petite Irène.

Quand la bonne anglaise fut partie, elle prit l'enfant sur ses genoux et lui demanda:

— As-tu vu ta maman, ce matin?

— Oui, elle m'a réveillée pour m'embrasser; elle avait très mal à la tête, tant qu'elle pleurait, pauvre maman! Elle m'a dit: "—Adieu, mon ange, je vais à Ville-d'Avray", et elle m'a encore embrassée, fort! fort!

— Kate était là?

— Non, maman l'a envoyé chercher... je ne sais plus. Tiens, vous pleurez aussi?

— C'est que j'ai aussi mal à la tête...

— Ah! Voulez-vous me donner la bergerie et mon petit moulin? je vais m'amuser pendant qu'Agathe va vous coiffer.

— Non, elle va te ramener chez toi avec tes joujoux; moi, je sors.

Madame de Guny allait chez son confesseur, l'abbé C... Cet admirable apôtre, qu'un ami enthousiaste a appelé un homme divin, et qui a été sur cette terre, qu'il a si tôt quittée, une des plus parfaites personnifications du pasteur de la parabole, qui laisait son troupeau pour s'en aller par les chemins chercher la brebis égarée parmi les ronces et les épines, et qui la rapportait sur ses épaules, sanglante et meurtrie, mais vivante encore.

Madame de Guny resta une heure chez l'abbé C..., revint à l'hôtel, déjeuna, reçut des visites jusqu'à cinq heures, — c'était son jour, — se fit rhabiller plus tôt que d'ordinaire, et partit ensuite avec Irène.

Le maître d'hôtel avait été prévenu que personne ne dînerait ce soir-là. Le comte était à Versailles.

Au moment de partir, madame de Guny parut fort pressée tout à coup.

— Justin n'a pas encore attelé? dit-elle. Alors, amenez vite ce fiacre qui passe, je ne puis attendre.

Le valet de pied n'osa point manifester son étonnement.

— A quelle heure et où devra-t-on aller prendre madame? demanda-t-il.

— Je le ferai savoir en renvoyant mademoiselle Irène, répondit la marquise.

. . . . . .

Vers sept heures du soir, une voiture de place dont les stores étaient à demi-baissés se dirigeait vers la gare de Lyon.

A une centaine de pas de la gare, un jeune homme, en tenue de voyage, semblait attendre avec impatience.

Non loin de là, une autre voiture de place stationnait.

En apercevant le jeune homme, la personne qui était dans le premier fiacre fit arrêter.

Au même instant, la portière du second s'ouvrit, et un ecclésiastique en descendit, tenant par la main une petite fille qui regardait autour d'elle d'un air étonné et un peu craintif.

Le prêtre marcha droit vers la voiture aux stores baissés, écarta doucement le jeune homme qui s'avançait avec empressement, ouvrit la portière, souleva l'enfant et dit:

— Madame, voilà votre petite fille.

On entendit un grand cri, puis la voix joyeuse de l'enfant qui disait:

— Oh! c'est maman!

Le prêtre se rapprocha et ajouta sans lever les yeux:

— Madame votre tante vous attend chez moi.

Puis il donna son adresse au cocher qui grommelait:

— Ces gens-là sont fous!

Tout cela fut si rapide que, lorsque l'ecclésiastique se retourna, le jeune homme était encore à la même place, pâle comme quelqu'un qui va mourir.

La belle figure du prêtre prit une expression de pitié douloureuse.

— Mon pauvre enfant! dit-il.

Et il mit avec une tendre autorité son bras sous le sien et l'entraîna vers la voiture qui l'avait amené.

Madame de Guny attendait chez l'abbé C..., avec une inexprimable angoisse, seule dans un grand salon, en face d'un christ d'ivoire qui étendait ses bras miséricordieux sur sa croix d'ébène. En entendant une voiture s'arrêter, la marquise fit un mouvement pour se lever de son fauteuil, mais ses jambes tremblantes lui refusèrent leur soutien. Elle ferma les yeux et murmura:

— Si ce n'est pas elle qui entre, j'en mourrai.

La porte s'ouvrit brusquement, et la com-

tesse, livide, l'œil sec et enflammé, s'élança. Madame de Guny se leva à temps pour l'empêcher de tomber à genoux, disant:

— Ta fille nous regarde.

Puis elle la pressa dans une longue étreinte.

Pas un mot ne fut prononcé. Ce que se dirent ces deux cœurs qui battaient l'un contre l'autre à coups pressés, la parole humaine n'aurait pu le rendre.

Irène, restée au milieu du salon, regardait sa grand'tante et sa mère, ne sachant trop si elle devait rire ou pleurer. La marquise la prit par la main, et la mettant dans les bras de madame de Baumé:

— C'est le *troisième larron*, dit-elle.

— Oui! s'écria la comtesse en embrassant sa fille avec transport, et à lui seul j'appartiens à jamais!

Et une larme, larme unique et brûlante, que dut recueillir le bon ange de la jeune femme, tomba comme une perle sur les blonds cheveux de l'enfant.

Le suprême renoncement était accompli.

. . . . . .

Le comte ne connut jamais les événements de cette soirée. Madame de Guny les avait expliqués à Irène, de façon à dérouter toutes les suppositions qui auraient pu naître dans cette petite tête. Huit jours après, M. de Baumé apprit à son club que le vicomte de Tréjan allait entreprendre un voyage scientifique en Orient, avec un jeune Anglais de ses amis. Il supposa bien qu'il s'était passé quelque chose de décisif et tout à son avantage, du moment où le vicomte partait. Tranquille désormais, il n'eut plus pour sa femme qu'une politesse indifférente qu'elle lui rendit strictement. C'est ainsi que se consomma le divorce définitif de ces deux êtres qui avaient commencé par s'adorer. Triste et trop fréquente fin des affections de ce monde!

Le vicomte de Tréjan passa quatre années en Orient. Il en revint grave et vieilli, et le bruit se répandit qu'il rapportait le spleen du pays du soleil.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite à l'abbé C..., depuis qu'il est de retour, il a toujours, sans affectation, évité la comtesse. Fréquentant la même société, il leur est difficile de ne point se rencontrer; tous deux, lorsque le hasard les met en présence, soutiennent cette épreuve avec un rare courage. Un léger battement des paupières, un frémissement imperceptible du corps, une contraction nerveuse des lèvres au milieu du sourire, révèlent seuls la profonde émotion intérieure. Le public croit le vicomte de Tréjan épris d'une séduisante odalisque rencontrée à Constantinople, et attribue son célibat à cette passion sans espoir. Quant à la comtesse de Baumé, elle passe pour la femme la plus heureuse de Paris.

Que de gens nous voyons ainsi passer, se mouvoir, dans notre existence, sereins, souriants, et qui ont, sans que nul s'en doute, le cœur écrasé sous quelque lourde croix! Dieu seul lit dans ces cœurs qui boivent leurs larmes; seul, il connaît les amertumes de ces tristesses et sonde la profondeur de ces désespoirs qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas pleurer.

. . . . . .

Je me trouvais le printemps dernier chez l'héroïne de cette histoire. Après dîner, on vint à parler d'un scandale tout frais qui faisait grand bruit. Une jeune personne belle et pauvre était mariée depuis deux ans à un vieillard fort riche et portant un grand nom. Or, ce nom, elle venait de le déshonorer. Les uns la condamnaient énergiquement, d'autres l'excusaient, d'autres gardaient un silence charitable ou prudent. La comtesse s'approcha du groupe où j'étais.

— Vous parlez de madame de..., dit-elle; la pauvre femme! Moi, je la plains de toute mon âme! C'est qu'elle n'avait pas d'enfant, voyez-vous! C'est qu'elle n'a pas trouvé, au bord du gouffre, deux petits bras pour la sauver!

— FIN —

Dans le prochain numéro: "JACOTTE ET SON COUSIN" par Alice Decaen. (au complet)

PIERRE ET THÉRÈSE" (suite) par Marcel Prévost, de l'Académie Française.

D'abord le jeune garçon ensuite l'homme.

Votre garçon-ou n'importe quel garçon-a le droit de s'attendre à recevoir de ses parents, tout ce qui peut le plus efficacement l'aider dans la lutte pour la vie, quand il sera devenu un homme.

Préparez son avenir — $10.00 épargnés chaque mois durant son éducation lui donneront $1399.00 en banque dans dix ans.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Le Dépilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.— Effets infaillibles.—$1.00 la boîte —Payable en argent ou en timbres de poste.

Adresser commandes à
MADAME MARIE VAZELO
Casier postal 35, Station N. - Montreal

DERY Graines DE SEMENCE DE CHOIX

GRATIS

Le Catalogue français le plus complet du pays pour Graines de légumes, fleurs, gazon, plantes, Engrais chimique, Insecticides, Incubateurs, Articles pour volailles, outils de jardin, etc., etc.

Demandez une copie de ce catalogue, GRATIS.

HECTOR L DERY
17 Est, Notre-Dame,
MONTRÉAL

Contre le Rhume de Cerveau

En vente dans toutes les Pharmacies

L'Eau Purgative
"RIGA"
SOULAGE LA CONSTIPATION
"Tally's" pour Euchre gratis sur demande.
LES PRODUITS "RIGA" Ltée., 2, Ste-Cécile, Montréal. 25c

LA REVUE MODERNE
est éditée par Mme Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie Moderne, 39, rue Dowd, à Montréal.
Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal.
Téléphone Est 1841

"Marcel Faure"—Critique Littéraire

par ZEPHIRIN ROUSSEAU

NOTRE littérature romanesque a décidément dépouillé ses robes de couvent et relégué au fond de l'armoire aux antiquités cette sagesse un peu discrète d'idée et d'expression qui, jusqu'à récemment, la caractérisait.

Elle ose, à cette heure, des toilettes qui dessinent mieux ses formes; elle converse mieux; elle va même jusqu'à édifier des théories et critiquer les systèmes qu'on lui permettait seuls d'admirer et de subir, hier encore.

Marcel Faure, le roman de M. Jean Charles Harvey, marque de façon particulière cette transition littéraire, et sonne le glas de ces édifiants mais fades récits de nos primitifs et de leur vivace progéniture contemporaine. D'un autre côté, par sa langue claire et hardie, par plus de pénétration dans l'analyse des sentiments, il prépare chez nous les voies à une psychologie plus affinée de même qu'à une urgente rénovation du vocabulaire et du style.

Passé en sous-main comme ces bouquins défendus de notre temps de collège, le livre de M. Harvey avait déjà entrainé, avant de paraître en librairie, des commentaires et des discussions. Il n'en pouvait d'ailleurs pas être autrement, puisque c'est l'exposé, à façade de roman, de quelques-uns des principaux problèmes qui s'imposent à l'attention de tous ceux qui pensent, réfléchissent et veulent le progrès de la race.

Quels sont donc ces problèmes, et comment l'auteur entend-il les solutionner? C'est ce que nous allons d'abord examiner.

* * *

La thèse du roman repose tout entière sur la nécessité de l'affranchissement économique du Canada français.

"Depuis cinquante ans, les Français d'Amérique se sont cristallisés... Ils ont laissé les autres penser pour eux, agir pour eux, s'enrichir pour eux et par eux. En littérature, en peinture, en sculpture, en architecture, nous sommes à de rares exceptions près, des primitifs".

Les sciences appliquées, le commerce et l'industrie sont plutôt l'apanage des étrangers.

Nous nous sommes laissés déposséder de nos richesses naturelles et des défaites continuelles sur presque tous les terrains économiques menacent aujourd'hui "jusqu'à l'intégrité de notre langue, jusqu'à notre avenir".

Or ces défaites tiennent à quelque chose de défectueux dans notre organisme national: elles tiennent à trop d'idéalisme, à ce "faux idéalisme atavique, qui nous a portés au mépris des races commerciales" et qui nous a induits à "vivre en marge des réalités de la matière". Elles tiennent aussi à un manque de prévoyance élémentaire qui nous a fait négliger la préparation aux mortelles batailles de l'industrie, où des muscles robustes, un esprit clairvoyant et parfaitement outillé de connaissances techniques vainquent toujours, tandis que de plus faibles et de moins bien pourvus sont voués à la banqueroute et à la désintégration.

D'autre part, c'était le rôle de notre enseignement de former des chefs et des dirigeants dans toutes les sphères de l'activité nationale. Il lui incombait de produire, non seulement des prêtres, des avocats et des médecins, mais encore des ingénieurs, des industriels, des financiers. Notre éducation devait tenir compte que le technicien et l'homme d'affaires sont à la base de la prospérité matérielle de la nation; par conséquent elle se devait "d'orienter les énergies de ses sujets vers la carrière probable qui attend chacun d'eux" et de "distinguer un poète d'un mathématicien, un commerçant d'un musicien, un prêtre d'un affectif." L'a-t-elle fait? Et si elle ne l'a pas fait, de quoi cela dépend-il?

Nous admettrons avec M. Harvey que notre enseignement a eu des lacunes et des faiblesses, que la formation technique et scientifique a été singulièrement négligée chez nous par le passé: mais ces négligences, ces faiblesses et ces lancunes se comprennent et se pardonnent chez un peuple qui, ruiné d'abord par la conquête, dût, par la suite réunir toutes ses énergies dans une lutte d'un siècle pour l'obtention de ses libertés civiles et politiques.

Toutefois, nous avons droit de juger avec moins d'indulgence la période qui suivit 1867. Car une immédiate attention de nos pères aux questions économiques, eût peut-être, sans doute prévenu le coulage et l'émigration de tant des nôtres, fortifié la race d'autant, et résolu depuis vingt-cinq ans ce problème que l'industrialisation du Canada-français est en train de solutionner.

Il ressort que les conquêtes économiques nous sont avantageuses. L'auteur conclut qu'elles sont nécessaires, puisque les peuples comme les individus doivent "manger avant de penser, marcher avant de parler". C'est dire que les ressources d'un pays doivent être exploitées intensément, ses industries être prospères, son commerce fructueux et ses finances brillantes, pour que les arts et les sciences s'y développent, pour que les aspirations nationales et l'idéal de la race suivent leur cours normal et s'imposent. En un mot, la civilisation est fonction de la prospérité matérielle.

On le voit, M. Harvey pose comme condition primordiale de survivance et d'action, l'organisation pratique de la nation. Il a raison.

Mais cette organisation pratique jusqu'ici négligée, comment la promouvoir? Si les vieilles formules éducatrices qu'il récuse en partie, et si les méthodes anciennes dont il nie l'efficacité ont failli, comment les remplacer, quels préceptes nouveaux leur substituer?

C'est alors que Marcel Faure, que l'auteur développe son programme: "Ce que je veux, moi, c'est la formation d'institutions assez larges, où tous les goûts, toutes les aptitudes, tous les tempéraments se développent, avec ordre et régularité sans doute, mais aussi sans entrave."

C'est dire que l'école ne doit pas être un monde hors duquel point de salut. D'ailleurs, l'éducation n'atteint pas son but si, au lieu de développer, elle comprime les initiatives, établit des bornes et des limites à la pensée originale et se propose la formation des esprits et des individus d'après un prototype unique. Elle doit s'adapter à ses sujets et non "les aplatir au même laminoir".

La solution de cette question de formation suivant les tendances et les goûts, nous est fournie par l'école vocationnelle. Adaptée aux besoins de la race, elle y répond en préparant à l'œuvre féconde de demain.

C'est elle que nous propose M. Harvey, l'expliquant et la commentant dans ses grandes lignes. Mais elle

devra compléter notre système actuel plutôt que s'y substituer absolument. L'idée est excellente, car, il faut bien l'avouer, notre enseignement n'est peut-être pas suffisamment expérimental, les postulats y remplacent souvent l'appel à la raison pure et simple, au détriment de la formation critique.

L'introduction de la personnalité de l'élève serait un heureux contrepoids à l'élément autoritaire.

La France d'ailleurs, et l'Allemagne, ont compris depuis longtemps ces nécessités d'éducation pratique et raisonnée. Et nos voisins d'outre-quarante-cinquième, les Américains, ont emprunté à l'Europe ses méthodes, les poussant à tels résultats qu'il est facile d'apprécier et qu'on ne saurait trop leur envier.

Monsieur Harvey n'est pas, chez nous le premier à réclamer de telles réformes: vingt-cinq ans plus tôt, Edmond de Nevers en indiquait l'urgence et la nécessité. Semblablement, Errol Bouchette formulait les mêmes vœux, vœux que le Gouvernement Provincial et nos Universités ont commencé et continuent de réaliser. C'est qu'on a compris que "la question nationale est devenue une question économique" (Montpetit) et que celle-ci, à son tour, était une question d'éducation.

Sachons gré à l'auteur de Marcel Faure d'avoir exprimé ses idées sur nos méthodes éducationnelles, et d'avoir exposé les remèdes qu'il croit nécessaires d'apporter aux lacunes actuelles.

Il est vrai cependant que sa critique est quelquefois outrancière, que certains jugements, sur les lettres et les sciences canadiennes, par exemple, ne sont pas suffisamment justes ni motivés; mais il est bon, malgré tous les progrès déjà réalisés dans l'organisation de notre vie nationale, de constater qu'il reste encore quelque chose à faire, que nous avons encore des points faibles à protéger et qu'une admiration stérile de l'œuvre du passé équivaut à l'inaction. Or l'inaction, pour les peuples comme pour les individus, est un recul.

* * *

Jusqu'ici, je m'aperçois, le roman est resté un peu en second plan. Redonnons-lui une préséance que les idées et les théories de Marcel Faure lui avaient enlevée au profit de M. Harvey.

Les lettres canadiennes ont cette particularité de n'avoir produit qu'un nombre infime de romans, en regard d'une avalanche de poésies, de chroniques et de contes plus ou moins réussis. Et des romans que nos hommes de lettres ont livrés au public, à peine s'il en est deux ou trois qui soient absolument dignes de ce titre.

Soit qu'ils aient ignoré les règles les plus élémentaires du métier, soit qu'ils aient manqué de la formation intellectuelle ou de l'expérience de la vie qui sont deux des éléments constitutifs de l'Art ou encore, soit qu'ils aient eu peur de l'idée neuve, originale et hardie, nos romanciers en général ont fait la faillite la plus complète, lorsqu'ils se sont attaqués au genre.

Et n'osant piétiner que des sentiers battus, exposés à d'éternelles redites, ils n'ont été que des *posticheurs* qu'une langue savoureuse eut peut-être sauvés de l'accusation de plagiat, mais que malheureusement un vocabulaire sans ressources et sans grâces condamnait à une irrémédiable infériorité.

Monsieur Harvey échappe généralement à ces périls. Il a su penser plus en profondeur que ses collègues du roman, n'a pas reculé devant la déduction ou les inférences audacieuses, développant sans faiblesse une thèse qu'il nous présente sous tous ses aspects et qu'il examine avec nous jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus que des conclusions à tirer.

Sa psychologie, d'autre part, a plus de finesse et plus de pénétration que celle de nos romanciers en général: elle donne un relief à ses personnages, qui en manquent un peu autrement.

Car le dessin des héros du roman n'est pas suffisamment poussé. Marcel Faure, par exemple, ne me convainc pas tout à fait de son génie. Il n'est pas assez "composé" et ne m'impressionne guère malgré cette transcendance intellectuelle dont l'auteur s'est plu à orner son front. Même, à l'heure où Marcel joue son va-tout contre la coalition des intérêts anglo-saxons et lutte contre l'indifférence de ses concitoyens, il ne nous apparaît que diminué dans l'éloignement d'un récit. M. Harvey eût du exploiter cette situation de façon à dégager pleinement le profil de son héros. Elle offrait un champ de bataille d'où Marcel vainqueur aurait pu sortir plus vibrant et plus humain.

L'action du livre, à la fois simple et compliquée comporte un intérêt soutenu: il est regrettable qu'un peu de déclamation l'entrave.

Marcel Faure, né d'une mère anglaise et d'un père canadien-français doit à ses origines anglo-saxonnes l'énergie, la persévérance et le sang-froid. D'autre part c'est un idéaliste, un exubérant. Mais il est avant tout homme d'action. L'entreprise industrielle qu'il fonde à Valmont, les innovations éducationnelles qu'il opère, absorbent et son temps et son cœur. Pourtant, "après dix ans de travaux, il était las; il éprouvait le besoin de vivre et de se contempler dans son œuvre." La vie sentimentale commence chez lui, sous la double influence de Claire qu'il croit être sa sœur et de Germaine Mondore, l'actrice.

Or Germaine, vendue aux intérêts hostiles à l'entreprise de Valmont prépare la ruine de Marcel par la séduction physique, tandis que Claire, retenue entre le douloureux secret de sa naissance et l'absence de preuves contre les intentions de l'actrice qu'elle devine pourtant, comprime ses sentiments et attend de la Providence, l'occasion de sauver Marcel. Cette occasion se présente lorsque lui tombe sous la main, un engagement écrit où le premier-ministre Didier dont elle a été la maîtresse, promet à Germaine cent mille dollars, si elle réussit à distraire Faure de ses affaires et à endormir sa vigilance par la passion.

Les deux amis de Marcel, Jean Boulanger et Félix Brunelle, adversaires de Didier au Parlement, précipitent la chute de l'opportuniste, à l'aide de ce document qui a enfin désillé les yeux du jeune industriel. Valmont est sauvé. Mais Claire est partie laissant sur la table de travail de Marcel la révélation de sa naissance illégitime et son adieu d'amante. Comme il est de mise en littérature, et souvent dans la vie réelle, les amoureux se retrouvent et le livre se clôt sur un poème qui commence.

L'épisode parlementaire et le partage des affections de Marcel rappellent "les Morts qui parlent". On l'a noté ailleurs. Mais cela ne prouve rien, puisque la vie est à tous et que les situations se répètent un peu partout et de la même façon.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Harvey est une heureuse diversion au gavage intense d'"*Ultra-terroirisme*" que nous administre depuis quelques années certaine École littéraire.

Il fait bon se laisser prendre au charme d'une langue personnelle, pleine d'allure et désinvolte, qui met, à se faire imprévue et savoureuse, autant d'ardeur que d'autres ont de patience à nous engourdir de leurs périphrases ou de leurs élucubrations cadencées au trot de la "Grise".

Et quel plaisir que celui de s'abandonner au charme de ses brèves descriptions, — mais ciselées — pour oublier, dans la vision qu'elles évoquent toutes les épluchettes de blé-d'inde des rangs de "par-en-haut",

toutes les petites idylles à cadre de Lac St-Jean qu'a pu inspirer à nos fervents traditionnalistes le livre de Louis Hémon.

Subissez plutôt le charme discret qui s'échappe de cette description: "Marcel et Félix revenaient vers la maison. La tranquillité étoilée de la nuit les enveloppait d'une draperie de méditations. Les érables, qui bruissaient doucement, avaient des soupirs doux qui faisaient songer à la respiration de tous les sommeils peuplant, à cette heure étoilée, les foyers valmontais. Ca et là, une lumière brillait encore, et par une fenêtre à rideaux clairs, on aperçut un profil de femme penché sur un livre. Une autre vint fermer les volets, et son beau corps chaste se pencha légèrement vers cette nuit pleine d'étoiles".

Il faut relire tout entier, à cause de sa poésie, à cause de sa beauté, le passage où, comparant notre peuple à un jeune coursier, l'auteur nous fait assister à l'aventure de notre race, à l'épopée française du Nouveau-Monde.

Par contre, M. Harvey aurait pu s'épargner, et nous épargner certaines négligences de composition. Un exemple:

"L'hymne national ne vibre pas, chez nous, comme "La Marseillaise" en France, et quand nos foules entonnent: "O Canada!" les notes n'éclatent pas, elles ratent comme des fusées sans poudre, elles traînent dans un souffle de tiédeur, au lieu de rugir dans des poitrines embrasées, nous ne sentons pas à l'entendre, le grand frisson surhumain que communiquent les émotions populaires. "Un jour, après une cérémonie patriotique, l'orchestre fit résonner l'hymne national canadien: sur trois mille personnes, dix se levèrent" — Cet "un jour" et la phrase qui se continue, sont d'un plat ineffable.

Également à retrancher la dernière page du livre, avec tout son lyrisme artificiel: elle n'ajoute rien à la valeur de l'ouvrage, elle le dépare même.

Notons aussi un abus de la comparaison et de l'image. Les plus belles eussent gagné à perdre des compagnes: c'est donc la sélection que devrait pratiquer Monsieur Harvey, à l'instar de son Félix Brunelle.

Il reste que Marcel Faure, malgré ses défauts et ses outrances, est un excellent roman, et ses libertés de langue ne l'empêchent pas d'être un bon roman; sans avoir recours au patois at autres formules brevetés, M. Harvey a fait une œuvre bien canadienne. Le vrai terroir, il l'a chanté; et mieux que tous les "terroiristes" parce qu'il en a fait ressortir les beautés avec plus d'art d'abord, mais surtout avec plus de dignité et de respect des traditions et des exigences du verbe français.

C'est ce respect des traditions et des exigences du verbe français qui contribue pour M. Faure son meilleur gage de survie.

ZEPHIRIN ROUSSEAU.

Pro Artibus

Mme la Directrice,

Votre correspondant de Québec formule le souhait que les boursiers retour d'Europe soient tenus de consacrer quelque temps à l'enseignement dans le but de faire bénéficier leurs compatriotes du savoir qu'ils ont acquis. Il faudrait surtout, — ce me semble, — faire en sorte que ces boursiers soient mieux dirigés pour nous revenir munis de la préparation pédagogique désirable. Autre chose est de savoir jouer d'un instrument, et autre chose est de posséder le don et la science du professorat. On n'est pas nécessairement éducateur parce que virtuose, à preuve que des Ecoles Normales ont été fondées pour préparer les professeurs de demain.

Il serait donc utile sinon nécessaire pour l'avenir artistique de notre pays et le bon emploi des faveurs offertes à nos étudiants d'outremer que ceux-ci soient confiés à une Institution supérieurement organisée et offrant — tant par l'enseignement collectif que par l'enseignement individuel — de multiples avantages au point de vue de la formation musicale complète des élèves. C'est du reste ce qui a été établi pour les boursiers canadiens de Londres, aussi pour les prix de Paris, et des autres pays d'Europe. Le gouvernement aurait ainsi tous les renseignements voulus sur la valeur artistique et la qualité du travail de ses protégés,— ceux-ci se trouvant pour ainsi dire sous observation — et cela par les bulletins mensuels et surtout les notes d'examen. D'autre part, les élèves auraient en mains comme couronnement et consécration de leurs efforts, les diplômes et attestations de mérite des autorités de l'Ecole, mieux encore l'appoint d'un bagage de connaissances aussi *substantielles* que *variées*.

Trop souvent, certains étudiants, — je parle de ceux-ci en général et non pas seulement des favorisés du gouvernement, — sont revenus avec une trop mince provision; peu ou point de connaissances musicales; formation pédagogique nulle; pour tout avoir un répertoire de pièces que d'aucuns ont apprises en un nombre restreint de leçons ou même de professeurs très quelconques (il s'en trouve en Europe comme ailleurs, va sans dire!)

Je me rappelle avoir entendu, lors d'un concert inoubliable du Monument National un exaspérant tapotage de piano que certaines snobinettes — (courtiers en valeurs qui en l'espèce, n'étaient pas de tout repos!) avaient eu l'audace de présenter à l'opinion publique comme un échantillon authentique de l'Ecole française du piano. Le plus joli, c'est que le phénomène en cause était parfaitement inconnu de tous les professeurs qui étaient censés avoir eu l'honneur de lui donner des leçons!

Comme suite à ces observations, veuillez, madame la directrice, me permettre d'ajouter les réflexions ci-dessous.

1.—L'Academie de Musique de Québec donne des Séances d'Examen chaque année.

Il se présente à ces examens 99/100 de candidats féminins — élèves pour la plupart de professeurs féminins (religieuses ou laïques). Ce sont donc les femmes qui *supportent* l'Academie.

Ne serait-il pas légitime qu'il y ait une représentation sinon *proportionnelle* au moins *convenable* de l'élément féminin dans le Jury d'Examen, comme cela existe partout ailleurs qu'au Canada ? Jusqu'à ce jour on n'a pu donner aucune raison plausible à un bannissement aussi inintelligent que peu courtois. Pourquoi envoyer les femmes étudier en Europe, si on est décidé de ne pas accorder à mérite égal, confiance et considération égales ?

2.—Il semblerait même qu'il existe une pénurie de juges: à un des derniers concours de l'Academie de Musique de Québec, on a fait examiner les candidates *pianistes* par un quintette de juges ainsi composé: deux professeurs de chant, un de violon, un d'harmonie et un d'orgue.

A un récent concours de *piano* également, le Conservatoire National de Musique (qui soit dit en passant, s'affuble d'un nom injustifié, puisqu'il n'est pas conservatoire d'Etat)a envoyé comme délégué examinateur, devinez qui ? Un marchand de musique s.v.p...(qui donne arrhes à champ beau!)

3.—L'Academie de Musique tient des Séances d'Examen qui doivent être très rémunératrices si l'on en juge par les cachets demandés et la quantité des aspirants aux diplômes. Ne serait-il pas logique et de meilleure finance que la dite Académie fasse fructifier ses fonds en gratifiant chaque année de bourses d'études musicales en France, quelques étudiants doués et méritants ? Ne serait-il pas surtout désirable qu'il ne soit pas soustrait aux boursiers du gouvernement pour frais d'examen, la fabuleuse somme de $700.00 sur les $3,000.00 octroyés, c'est-à-dire 25%!! Quelques économies aidant, l'Administration aurait si bonne grâce de régler le tout à même sa caisse sans tondre de la sorte le pauvre étudiant! L'Academie ne s'en porterait pas plus mal et nous serions ravis d'applaudir un geste très chic, très généreux et très avisé aussi.

4.—Ne serait-il pas à propos de faire remarquer à qui de droit qu'il y a en Canada des musiciens et musiciennes de haute valeur, Directeurs et Directrices d'Ecole, Directeurs de Chorales, etc., qui ont donné des preuves incontestables de savoir faire et de dévouement à la cause de l'art. Ceux-ci et celles-là n'ont pas dépassé l'âge d'apprendre puisqu'on n'a jamais fini d'apprendre — (c'est Emile Faguet, je pense, qui s'intitulait si gentiment élève de quarante-cinquième année!) et ils seraient en mesure d'augmenter considérablement les connaissances qu'ils ont déjà acquises, par un voyage d'Etudes. S'il faut de jeunes recrues pour le bon combat, il ne faut pas oublier le précieux appoint de l'expérience mûrie qui peut toujours se perfectionner au contact d'autres expériences. Et ceux-ci et celles-là seraient — le moment venu — les meilleurs piliers d'assise du Conservatoire projeté. ARGUS.

Les Croisements des Races et la Supériorité

L'UN des principaux arguments de la thèse de M. de Lestres dans "L'Appel à la Race" est que les croisements des races ne produisent que "désordre mental" dédoublemeut phsychologique. Je suis de l'opinion de M. Maurice X et j'aimerais à faire aux lecteurs de *La Revue Moderne* quelques citations et leur donner quelques preuves à l'appui, qui valent bien l'opinion de MM. Gustave Le Bon et Alonie De Lestres. Du Dr Le Bon je n'ai lu que l'"Evolution de la Matière" dont certaines théories ont été refutées par Félix le Dantre, le grand biologiste.

"Broca insiste sur ce fait que la population a augmenté en France depuis que la Révolution a mélangé les classes. Et lorsque pour une raison quelconque certaines aristocraties refusent de se mêler avec les autres classes sociales, elles s'étiolent et périssent.

"Ce qui se produit en petit parmi les classes aristocratiques de l'Europe, nous le voyons en grand sous le régime des castes dans l'Inde. Là un pays immense, de plusieurs centaines de millions d'hommes, tombe si bas qu'il devient la proie de quelques milliers d'aventuriers. Et pourtant, c'est là surtout que fleurissait et fleurit encore le culte, si pieusement conservé de la pureté du sang. Lorsqu'on étudie le même problème dans un sens inverse, c'est-à-dire en examinant les origines des individus supérieurs dans chaque pays, on constate avec étonnement que presque tous sont des produits de mariages croisés".

Havelock Ellis affirme, par exemple que les meilleurs parmi les écrivains et penseurs américains descendent de familles mixtes, comme Edgar Poë, Whitman, Lowell, Bret Harte, Mark Twain, Longfellow et tant d'autres. Le plus connu parmi les inventeurs américains, Edison, se trouve dans le même cas.

"On observe le même phénomène en Angleterre dit Jean Finot. Là aussi les types représentatifs de son génie insulaire sont loin d'être des Anglais purs. Rappelons dans cet ordre d'idées: Tennyson, Swindburne, Rossetti, Browning, Quida, Corelli, Lewis, Millais, Disraéli etc. Vouloir relever ce que la civilisation et le progrès européens doivent précisément aux types mixtes, nécessiterait plusieurs volumes. Bornons-nous à signaler, au hasard de la plume, en France des hommes comme Sainte-Beuve, Dumas, père et fils, Taine, de Maistre, Montalembert, Mérimée et même Victor Hugo. L'illustre Kant, qui passe pour être une incarnation du génie allemand, était loin d'être un Allemand pur. Les poètes les plus typiques du peuple russe, Truckines, Lermontof et le créateur du drame russe, von Vizine étaient issus de sang mixte. Dans les veines d'Ibsen coule un mélange de sang écossais avec le sang norvégien."

"Ces flots incessants de peuples qui déversent leur surplus aux Etats-Unis depuis tant d'années, finissent par y former une race spéciale d'Américains du Nord en qui les vieux peuples d'Europe se plaisent à reconnaître un type supérieur".

"L'exemple des peuples français et américain, ces deux produits sublimes de tant de mélanges de peuples et de races, est là pour attester les bienfaits de leurs croisements illimités."

Toutes ces citations sont tirées du "Préjugé des Races" ouvrage magistral qui a été traduit dans toutes les langues.

Voici quelques appréciations de ce livre, parmi un grand nombre qu'il serait trop long de citer.

"Maître livre, un des plus importants de ces dernières années". Jules Claretie.

"Livre remarquable où l'auteur combat la diversité des races humaines". Professeur Chs. Richet — Revue Générale des Sciences 1er novembre, 1905.

"Puisse ce livre beau et bienfaisant être lu par tout le monde". Professeur Georges Brandis, dans Politiken, publié à Copenhagen.

"Rarement on a vu un livre arriver dans un moment aussi opportun, un livre aussi utile, aussi nécessaire que celui de Jean Finot". Dr Max Nordan — Nerre Frère Press — Vienne.

"L'apparition de ce livre est un événement très important. L'ensemble de cet ouvrage brillant mérite d'être lu et médité surtout aux Etats-Unis". Evening Post, New York.

"Ouvrage de grand mérite, sobre dans ses conclusions, clair et moderne dans son argumentation, il apporte beaucoup de lumière sur des questions bien obscures". Contemporary Review — Londres.

"Mes compatriotes devraient lire cet ouvrage et méditer sur ces données". Th. Roosevelt, Président des Etats-Unis.

"J'ai à cœur de saluer ici un livre qui fit grand bruit et qui est certainement l'une des œuvres les plus originales et les plus fortes de ce temps". Figaro, 20 septembre 1905.

"On lira avec beaucoup de profit ce livre très substantiel. L'auteur très laborieux, très curieux, très informé, a voulu se faire une idée de la science ethnographique et après un long travail s'étant aperçu que cette science n'existe pas, a accumulé avec une sorte de cruauté, avec ce que Renan aurait appelé "une haute taquinerie scientifique" toutes les preuves, les considérables et les petites, établissant que cette science n'existe pas". Emile Faguet, Revue latine, 25 septembre, 1906.

Toutes ces appréciations, venant de si haut, se passent de commentaires.

HENRIETTE TASSÉ.

PIERRE et THÉRÈSE

(suite)

Par MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Le grand industriel Dautremont a deux filles, Thérèse et Suzanne. Thérèse, l'aînée, a atteint l'âge de vingt-quatre ans sans qu'aucun appel de l'amour soit encore venu la troubler. Mais une excursion dans le Midi l'a mise en face du châtelain de Roquefon, Pierre Hountacque, et, pour elle comme pour lui, ç'a été le "coup de foudre". Pierre est, à trente-six ans, le chef d'une énorme entreprise de travaux publics. Il demande la main de la jeune fille. On la lui accorde.*

— Le poète-compositeur? demanda Mlle Bricart.

Et comme Suze répondait oui, de la tête, l'institutrice ajouta:

— Une de ses valses chantées a un grand succès à Londres en ce moment.

Cependant, Thérèse, ayant ouvert le paquet, en tirait un "déjeuner" en Saxe moderne.

— Le quatrième! s'écria Suze en riant.

— Non, dit Thérèse, le cinquième. Il paraît que ton futur m'en a envoyé un en vermeil. Je n'ai même pas eu le temps de le regarder.

— Je te défends d'appeler le baron "mon futur" fit Suze piquée.

— Ton flirt, alors.

Toutes trois allèrent disposer le nouveau présent parmi les autres. Mlle Bricart admira l'exposition de ces merveilles

— Cela donnerait envie de se marier, fit-elle.

— Oui, dit Suze, mais il y a le mari.

— Toujours rebelle, jolie Suze?

Suze fit une petite moue:

— Oh! j'y passerai comme les autres. Mais, pour l'instant, je n'ai pas la fièvre...

Elles s'en revinrent vers les fenêtres, attirées par la joie du jour. Suze demanda à sa sœur:

— As-tu enfin ton costume?

— On finit de corriger la jupe.

— Et cela va?

— Suffisamment pour que le maire du XVIe consente à nous marier. Mais toi-même... te voilà encore habillée en tennis à cette heure-ci?

— Oh! j'ai le temps. Je viens seulement de laisser papa à son cigare et à ses journaux. Papa, lui, est déjà en tenue de consentement: redingote noire et pantalon gris perle.

— Toujours précise, correcte et chic, Suzanne, fit Mlle Bricart

— Oui, je sais, je sais, répondit Suze... "De l'ordre dans la frivolité." comme vous me disiez quand j'étais votre élève. Je n'ai pas changé, miss.

— Et elle a bien raison, dit Thérèse. Telle qu'elle est, tout le monde en raffole. D'abord papa, de qui elle fut toujours la préférée... Puis, tous les hommes, en général.

— Pas ton fiancé, toujours!

— Mais si!... lui comme les autres! Vous passez votre temps à vous taquiner tous les deux, mais vous vous aimez bien, au fond! Et le baron Moulier, et Archères, et le grave Lespaul, et même M. Hémery que tu mènes par le bout de son nez de financier!

— Sa femme est si sotte, interrompit Mlle Bricart; je comprends qu'il se divertisse.

— Enfin, c'est pire que de votre temps, ma chère Léonie, conclut Thérèse. Suze tournerait la tête à un ermite.

— N'en croyez rien, miss; je suis toujours aussi sérieuse.

— Oh! pour le sérieux, s'écria l'institutrice, je n'ai pas d'inquiétude. Vous êtes, au fond, la jeune personne la plus pondérée, la plus pratique, la plus maîtresse de soi.

— Ne m'accablez pas, je vous en prie, fit Suze en riant. Allons, à tout à l'heure! je vais revêtir de riches atours pour marier ma sœur. Ah! Thérèse, j'étais chargée de t'annoncer la visite de papa, qui te demande une audience par mon entremise.

— Maintenant?

— Maintenant... ou un peu plus tard, à ton choix... Enfin, avant la mairie.

— M. Dautremont se fait annoncer chez vous, à présent? fit Mlle Bricart étonnée.

Thérèse sourit:

— Papa est assez formaliste avec moi depuis l'intrusion de Pierre dans notre vie. Nous sommes bien ensemble, mais chacun de nous se tient un peu sur son quant-à-soi.... Fais dire à papa qu'il vienne me voir d'ici un petit quart d'heure; pas plus tard, parce qu'après je serai dans mon cabinet de toilette.... Mais conduis d'abord Mlle Bricart à sa chambre et veille à ce qu'il ne lui manque rien. N'est-ce pas, ma Suze?

— Entendu .. Miss, votre main, fit Suze?

Toutes deux envoyèrent un sourire à Thérèse, qui, depuis l'annonce de la visite paternelle, semblait un peu préoccupée...

Elle se retourna vers le cher atelier. Tant de blancheurs printanières le paraient mieux que jamais, aujourd'hui, de fraîche sérénité, de gaîté studieuse.

"Comme j'ai été heureuse ici!" pensa-t-elle.

Elle a sonné pour Thérèse Dautremont, l'heure fatidique. Un homme, qu'elle ignorait quatre mois au-paravant, l'a conquise, cœur et corps. Si insensible, si fière, si studieuse, elle ne conçoit plus d'autre bonheur possible que de lui appartenir. Elle en a eu la révélation soudaine, — encore indécise au lendemain de la rencontre de Roquefon, — peu à peu éclaircie pendant le voyage de retour, — complète dès qu'elle s'est retrouvée chez elle. Sitôt recluse dans l'amical atelier, face à face avec elle-même, elle n'a plus douté. Avant même de savoir si elle reverrait jamais l'hôte d'un jour de qui l'image demeurait en elle, elle a voulu libérer son cœur; elle a déclaré à un prétendant accueilli avec bienveillance, et pour qui elle garde de la sympathie, qu'il ne devait plus compter sur son consentement... Ensuite, contre l'obstination paternelle, contre les dénonciations anonymes, contre une obscure angoisse de menaces inconnues dont elle n'est pas encore affranchie, elle a affirmé un vouloir inébranlable, si ferme que peu à peu tous les obstacles ont dû s'abaisser. Maintenant, c'est fait: l'événement qu'elle a voulu, de tout son être et malgré tout, va s'accomplir....

Voilà pourquoi elle affronte du regard le décor de sa jeunesse heureuse, pourquoi sa piété ne cède pas devant le fantôme de cet innocent et laborieux passé qui se plaint, qui murmure: "C'est donc fini?..."

Oui, c'est fini. La douceur du souvenir, la reconnaissance pour les gens et les lieux qui ont abrité, choyé sa jeunesse, la pudeur virginale jalouse qui enveloppait son corps comme un voile d'idole, serré plus étroitement à mesure que l'intelligence avertie pénétrait le mystère des choses, — tout cela, elle l'arrache d'elle-même, elle le repousse, elle le voue à la mort, heureuse de ce qu'il lui en coûte, fière des souffrances que lui causent, en se brisant, tant de fibres de son cœur, joyeuse de son ardente immolation.

"C'est pour lui, pense-t-elle, pour lui!..." comme une Iphigénie qui serait consciente du sacrifice, et qui, d'elle-même, se vouerait à la déesse...

— Mademoiselle... c'est Monsieur qui demande s'il peut parler à Mademoiselle. Il viendra dans cinq minutes, exactement.

Gertrude était entrée sans que Thérèse

s'en aperçut et debout près de la porte, attendait.

— Qu'il vienne, répondit Thérèse. Mais emportez d'abord le plateau et mettez un peu d'ordre ici.

Tandis que Gertrude, adroite et leste, obéissait, Thérèse arracha d'un vase une branche de lilas et se mit à la respirer. Elle pensait:

"Que me veut mon père, une heure à peine avant mon mariage?... Encore des objections!... Il va me demander si j'ai bien réflechi... si je prends toute la responsabilité.... Quel tourment!"

Aux luttes soutenues depuis tant de semaines, et terminées par une victoire, elle avait usé, lui semblait-il, toute sa force de combat. Un nouvel assaut l'excédait Et puis, si elle donnait assurément à son père une affection solide, tissée d'estime et de reconnaissance plus que de tendresse, elle le savait tellement différent d'elle-même, tellement inaccessible aux émotions impérieuses qui la régissaient à l'heure présente! Pour tout dire, il la glaçait.

II

Le père de Thérèse et de Suze, Paul Louis Dautremont, atteignait alors sa cinquantième année. Il paraissait plus âgé au premier regard; mais, quand on observait à loisir son allure et son visage, on constatait l'abondance des cheveux tout gris, coupés en brosse au-dessus d'un front étroit et net, la fraîcheur du teint, la vivacité des yeux, l'absence presque absolue de rides, le dessin ferme des lèvres, la santé des dents, la vigueur des gestes.

On devait convenir d'ailleurs que l'attitude de précoce maturité lui avait complètement réussi. La vieille famille normande des Dautremont, qui depuis trois siècles comptait des armateurs, des magistrats, des officiers généraux, un évêque, un membre de l'Institut, n'avait jamais été pauvre. Mais Paul-Louis Dautremont l'avait installée dans la grande fortune, d'abord par son mariage, à vingt-trois ans avec une Saint-Edme, descendante du fermier général Saint-Edme de Picardie, héritière de la fortune terrienne des Saint-Edme; puis par le relèvement rapide d'une vaste entreprise de meunerie que les Saint-Edme possédaient dans l'Orne, près de Prévannes, et qui, mal conduite, périclitait. Huit années lui avaient suffi pour faire des Moulins de Prévannes les plus considérables du marché, et cela en gagnant une réputation de solide honorabilité, de prudence commerciale n'excluant pas la hardiesse. Entre temps, Dautremont avait fait une carrière politique; là encore il avait éprouvé quelle aide énergique apporte un esprit précocement mûri à l'activité de la jeunesse. Quinze ans il avait représenté à la Chambre l'arrondissement de Domfront.

Depuis quatre ans il siégeait au Sénat. Dans l'une et l'autre assemblée il avait soutenu la politique traditionnelle des grands Normands modernes, libéraux de doctrine, conservateurs de fait. On raillait un peu à Paris, son allure 1840, ses guêtres, ses favoris, sa parole exprès solennelle; mais on respectait unanimement sa vie publique et privée. Veuf de bonne heure d'une femme qui l'avait passionnément aimé et à qui il avait rendu de la fidélité et de l'estime, il s'était consacré à l'éducation de ses deux filles, à l'accroissement de leur fortune. Se remarier ne l'avait point tenté. Le flirt, la passion, il les jugeait futiles ou criminels. Comme beaucoup d'hommes épris de considération, de fonctions, d'honneurs, il avait perdu avec l'adolescence le goût et même le besoin de l'amour. Enfin, Dautremont avait pris au grave le devoir d'élever ses filles. Les choix minutieusement contrôlés de Mme Chrétien pour la conduite du ménage, de Mlle Bricart pour l'enseignement, furent son œuvre. Il avait surveillé leur besogne aussi soigneusement que les bilans de son usine et de ses entrepôts, que les objets de ses commissions d'enquête parlementaire. Mme Chrétien, comme Mlle Bricart, lui rendaient leurs comptes quotidiennement. Dominateur d'instinct, ayant été le tyran juste et chéri de sa femme, il estimait, sans y avoir même réfléchi, que ses deux filles lui obéiraient toujours, seraient dans la maison une nouvelle et délicate matière à gouverner. Ainsi en fut-il tant que dura leur enfance, et Paul Dautremont administra à sa volonté quatre êtres humains, les deux fillettes et les deux salariées. Puis, insensiblement, sans heurt, sans que le père lui-même pût en prendre ombrage ni trouver un motif ou un moyen de resistance, il dut constater que le royaume domestique s'émancipait: la vraie autorité passait aux jeunes filles.

Toutefois, l'indépendance de Suze, indépendance purement de fait, qui consistait à sortir à son gré, à choisir ses amis, à combiner ses divertissements sans contrôle, lui était plus sympathique que l'indépendance purement morale de l'aînée. L'aînée, il la sentait inflexible dans ses idées, tandis qu'elle eût volontiers accepté la direction matérielle de son père. Il devinait Suze, sous son apparente frivolité, mieux ensemencée de principes, plus disciplinée aux conventions nécessaires. Jamais Suze, il en était bien sûr, ne s'éprendrait soudain d'un homme, ne justifierait par la seule raison de l'attrait un projet d'épousailles. Elle choisirait méthodiquement, de parfait sang-froid, après renseignements positifs et épreuves du caractère, entre le baron Moulier, jeune mondain de qui l'oisiveté s'enrichirait, par la suite, de vagues conseils d'administration, François de Lespaul, industriel mûr et riche, un riche conseiller référendaire et tous les autres prétendants cossus dont elle composait sa cour... Thérèse, au contraire, une fois conquise, avait tout fait plier à son attrait. Elle avait rompu un projet ébauché avec Jean Pontmagne, substitut à la Seine, désigné comme futur avocat général ou conseiller à la Cour de Cassation. Elle avait discuté pied à pied les objections de son père, qui se refusait à reconnaître les qualités d'un gendre souhaité dans ce Pierre Hountacque, intelligent et prospère, c'était sûr, mais dont la fortune trop brusque, la jeunesse accidentée, juraient avec les idées et les mœurs de la famille Dautremont. Il avait dû céder; une certaine irritation lui restait de la défaite. Voilà pourquoi M. Dautremont, pénétrant dans l'atelier de sa fille juste cinq minutes après s'être fait annoncer, dissimulait un malaise intime sous une apparence de décision plus ferme, plus brusque encore qu'à l'ordinaire.

— Eh bien! mademoiselle ma fille... On est encore en robe de chambre, à deux heures après-midi? A quoi songe-t-on?

Selon l'annonce de Suzanne, il était en "tenue de consentement", redingote noire, plastron gris fixé par une grosse perle, pantalon gris, tombant droit sur des souliers vernis, à bouts carrés, guêtrés de blanc.

Thérèse offrit son front, sur lequel M. Dautremont imprima un baiser autoritaire.

— Ne craignez rien, papa, répondit-elle. Vous savez bien que je suis toujours prête à temps. C'est une maladresse de couturière qui m'a retardée. Mais je ne vous ferai pas attendre.

Il prit du champ pour la regarder. Sa fille aînée lui donnait de la fierté, bien qu'il eût un faible pour la cadette:

— Et tu seras belle?

— Dame! papa, fit Thérèse en souriant, c'est le jour ou jamais!

M. Dautremont s'assombrit.

— Je ne dis pas non, répliqua-t-il. Quoique...

Il n'acheva pas sa phrase. Thérèse aussi était redevenue sérieuse. Il devina qu'elle s'armait intérieurement, qu'elle tendait son énergie contre l'assaut prévu.

Il demanda:

— Tu as un instant à me donner?

— Tous les instants que vous voudrez, papa. Asseyez-vous.

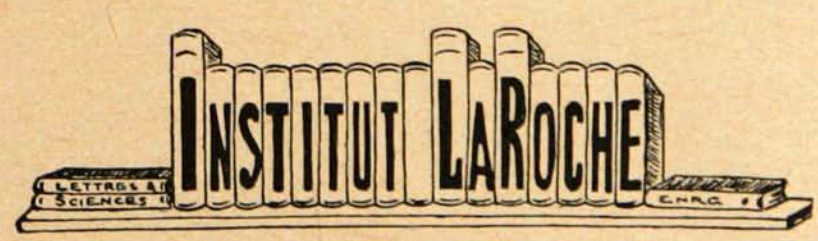
— Nous sommes bien seuls?

Maison d'éducation

Ecole Préparatoire

Attention spéciale aux élèves retardés dans leurs classes commerciales ou classiques. Cours strictement privés, jour et soir.

COURS CLASSIQUE, ET COMMERCIAL



BREVETS, EXAMENS

Cours spéciaux d'anglais

TEL. EST 7496

195 EST, STE-CATHERINE

— Mais naturellement!

— On ne nous dérangera pas?...

— Je ne le pense pas. Et puis, tenez, je vais fermer la porte qui donne sur mon appartement. C'est la seule par où l'on entre sans frapper.

Tandis que son père s'installait dans un fauteuil, elle alla tourner la clé, et, un peu pâle bien qu'elle voulût se contraindre, revint s'asseoir en face de lui.

— Que se passe-t-il donc?

— Quelque chose d'ennuyeux, répliqua M. Dautremont. J'ai hésité à te le dire, depuis ce matin... D'abord parce que... (il chercha ses mots, et tout de suite vira à ce que ses filles appelaient ses "phrases de conseil d'administration") parce que... la source du renseignement était suspecte... Et puis, parce que... l'événement décisif étant si proche... ton mariage, je veux dire... Enfin, je me suis résolu pour l'affirmative, et...

Thérèse l'interrompit:

— Il s'agit de Pierre?

— Oui. Tu devines, je pense, que depuis l'annonce de tes fiançailles j'ai reçu beaucoup de lettres anonymes?

— Je le devine d'autant mieux que j'en ai reçu aussi. Il paraît que c'est la coutume quand on se marie.

— Celles qu'on m'a adressées, reprit M. Dautremont, étaient injurieuses pour Pierre Hountacque, mais vagues...

— Comme celles qu'on m'envoyait, dit Thérèse.

— Je ne dis pas non. Et, comme toi, j'ai dédaigné tout cela.

— Non, papa, reprit Thérèse qui, malgré elle, s'anima. Vous ne l'avez pas absolument dédaigné. Vous avez passé un mois à vous renseigner sur Pierre avec les moyens puissants dont vous disposez.

— Je n'ai usé d'aucun moyen... administratif, Thérèse. C'eût été mon droit, d'ailleurs, car l'avenir de ma fille et mon nom sont en jeu. Mais les circonstances mettaient à ma portée deux personnes en qui j'ai confiance, Mme Chrétien et mon ami Hémery, qui, tous deux, ont connu Pierre de près, précisément à Bizerte. J'avoue que je les ai interrogés à fond.

— Et tous deux vous ont certifié l'honorabilité de Pierre.

M. Dautremont eut un instant de réflexion.

— Oui. Mme Chrétien, que ton futur a aidée de son argent et de son influence après la mort de son mari, ne pouvait guère dire autre chose que ce qu'elle a dit. Quant à Hémery... il m'a paru affirmatif, quoique prudent dans ses affirmations.

— Hémery est prudent par état. Et puis... lui-même crève de jalousie, c'est visible! Retrouver riche et puissant un homme qu'il a connu, douze ans plus tôt, modeste secrétaire d'un entrepreneur!

— Ne dissertons plus là-dessus, interrompit M. Dautremont. Je t'accorde que rien de positif ne peut être allégué contre la probité, la netteté commerciale de Pierre, présente ou passée.

— Alors?

— Eh bien! j'ai été avisé, ce matin même, de quelque chose de nouveau, mêlé, bien entendu, aux vieilles et vagues imputations. Voyons... (Il se rapprocha de Thérèse et lui parla bas.) Que t'a confié Pierre au sujet de sa mère?

Thérèse eut un instant de méditation, puis répliqua:

— Qu'elle avait dû se séparer de son mari, qui la maltraitait, qui la trompait avec des servantes... Qu'elle a vécu à l'étranger, gardant son enfant auprès d'elle (ce qui prouverait, entre parenthèses, que les torts conjugaux étaient bien du mari)... Que lui-même, Pierre, s'est évadé de la tutelle maternelle à seize ans... car il avoue avoir été un enfant indomptable... Que sa mère est morte au Caire, où elle passait les hivers, pendant que lui-même était encore en Argentine.

— Et c'est tout?

— Oui, c'est tout.

— En somme, — et M. Dautremont articula ses mots avec une précision voulue, — il t'a donné à entendre que Mme Hountacque a vécu séparée de son mari, mais en femme correcte, honnête?

— Il me l'a même dit expressément.

— Tu lui as posé la question?

— Oui.

— Eh bien! déclara M. Dautremont en se levant, il t'a trompée. Lis cela.

Il tira de la poche de sa redingote une lettre et la lui tendit. Thérèse lut à demi-voix:

"Monsieur,

"Vous allez, m'assure-t-on, marier votre fille à M. Pierre Hountacque. Je l'apprends seulement aujourd'hui; il n'est peut-être pas trop tard pour que je vous avertisse. Je suppose que vous savez ce qu'a été, personnellement, M. Hountacque, quelle fut sa jeunesse, comment il a édifié sa fortune. Ce qu'on ne vous a peut-être pas dit (car c'est une vieille histoire qui n'intéresse plus que moi, et personne ne s'intéresse à moi), c'est qu'il a été élevé jusqu'à seize ans par mon mari, le comte de Luzeray, lequel me fut enlevé (il n'y a pas d'autre mot) par Mme Hountacque mère. Bafouée, ruinée par cette femme, j'ai le droit, je crois, d'intervenir auprès de vous. Telle mère, tel fils. Votre fille souffrira par le fils comme j'ai souffert par la mère, j'en ai l'intuition. En tout cas, mon devoir était de vous mettre en garde contre ce nom, cette famille, ce personnage.

"Comtesse de Luzeray,
"à la Grange-Tuilière (Gers)."

La pâleur de Thérèse, à mesure qu'elle lisait, s'était colorée d'un flux de sang. La dernière ligne lue, elle demeura immobile quelques instants, sans quitter des yeux le papier que tenait sa main.

— Que dis-tu de cela? fit M. Dautremont.

Elle lui rendit la lettre.

— Je dis que cela ne prouve pas chez la signataire une âme très généreuse, mais que cela sent la vérité.

— C'est aussi mon sentiment. Et maintenant que vas-tu faire?

Thérèse mordit, d'un geste qui lui était familier, sa lèvre inférieure. Les yeux fixés sur une rosace du tapis, elle murmura comme pour elle-même:

— Que Mme Hountacque mère ait été ou non une épouse modèle, cela ne m'importe guère. Mais Pierre n'aurait pas dû me mentir... Ah! cela me blesse...

Son beau visage s'assombrit, et l'expression de la douleur, sur ses traits fiers, apparut si intense et en même temps si noble que la froideur de M. Dautremont en fut touchée.

Il lui posa la main sur le bras:

— Tu ne m'en veux pas?

— Non, papa.

— Si! tu as l'air fâchée contre moi.

— Mais non, père... je suis un peu nerveuse, voilà tout.

Et, se reprenant, arrêtant des larmes près de jaillir:

— Tenez, c'est fini, dit-elle; me voilà d'aplomb.

M. Dautremont, après une pause, répéta:

— Que vas-tu faire?

— Oh! répliqua Thérèse, — de ce ton de ferme décision qui imposait toujours à son père, — vous pensez bien que je ne vais pas rompre avec Pierre, que j'aime, pour un mensonge de cette nature... qui m'est pénible mais dont je devine la cause.

— La piété filiale? suggéra M. Dautremont.

Sans paraître remarquer l'ironie du ton, la jeune fille poursuivit:

— Oui... certain malaise à avouer une chose qui entacherait la mémoire d'une morte envers laquelle lui-même se reconnaît des torts; une chose qui d'ailleurs n'avait pas d'importance pour moi. Cela n'en exige pas moins une explication, et je l'aurai.

— Avant la mairie?

— Certes; le fait en lui-même n'est rien et ne change rien à nos projets... Mais la façon dont Pierre me l'expliquera pourrait changer quelque chose.

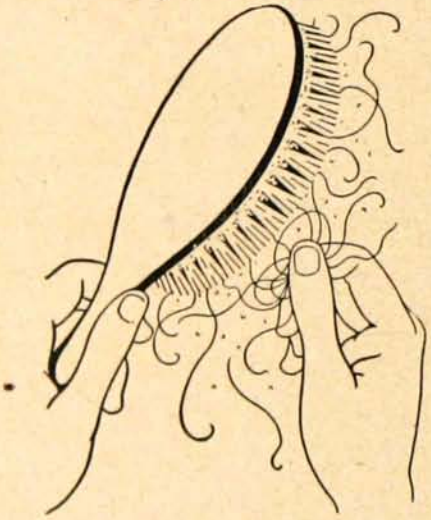
— Oh! quel ennui! fit M. Dautremont. Rompre si tard!

— Mais il ne s'agit pas de rompre, papa! fit Thérèse qui ne put déguiser l'impatience de sa voix. — Attendez! — cria-t-elle vers la porte fermée, qu'une main essayait d'ouvrir... — Tout cela entre nous, père, n'est-ce pas? Je vais voir qui veut entrer; mais ne vous sauvez pas, que nous n'ayons pas l'air d'avoir comploté!... Restez un moment, et ne prenez pas cette figure de catastrophe.

Elle courut ouvrir la porte

Danderine

Une bouteille de 35 sous arrête la chute des cheveux, Enlève les pellicules. Tonique agréable.



Ne perdez pas un autre cheveu! Ne laissez pas les pellicules continuer leur oeuvre destructive. Un peu de Danderine employé maintenant sauvera votre chevelure, l'épaissira, lui donnera plus de force et doublera sa beauté.

La chute des cheveux ne s'arrête jamais d'elle-même! Les pellicules se multiplient jusqu'à former une croute écailleuse, détruisent la racine des cheveux et produisent la calvitie!

Votre pharmacien vous dira que la "Danderine" est le tonique pour les cheveux qui se vend le plus dans le monde, et qu'elle améliore et tonifie toujours les cheveux malades et faibles, chez les hommes et les femmes. Employez une bouteille de Danderine et si après vous perdez un seul cheveu, ou si vous trouvez une seule pellicule, vous pourrez vous faire rembourser votre argent.

— Ah! c'est vous, madame Chrétien? fit-elle sans s'embarrasser d'expliquer le tour de clé... Ma jupe est prête?... Tiens!... vous êtes là aussi, Maxence?... Entrez tous les deux: papa est avec moi.

Mme Chrétien s'avança dans l'atelier, suivie d'un très jeune homme blond à la chevelure fougueuse, de qui le visage aux traits communs rayonnait d'intelligence, — surtout les yeux, pareils à ceux de sa mère.

— Bonjour, Maxence, lui dit Thérèse en lui tendant la main.

Le jeune homme prit cette main et murmura:

— Bonjour, mademoiselle.

— C'est gentil à vous de venir me voir... Allez saluer mon père.

Tandis qu'il s'éxécutait, Mme Chrétien dit à Thérèse d'une voix de confidence:

— Il a voulu vous apporter lui-même son petit présent de mariage.

— Cela me touche beaucoup, répondit Thérèse.

Les deux femmes se rapprochèrent de M. Dautremont et de Maxence. M. Dautremont, d'un air amical, mais un peu trop chargé de protection, disait à Maxence:

— Eh bien! jeune homme, comment vont les travaux?

— Comme d'habitude, monsieur, répliquait Maxence avec raideur.

— On m'a dit que Labrique est fort satisfait de vous... D'ailleurs, vous avez été récompensé au dernier Salon?

— Oh! une mention! fit avec dédain Maxence, qui commença à rougir.

— Mais c'est superbe, une mention à votre âge! Quel âge avez-vous, au fait?

Ce fut Mme Chrétien qui répondit:

— Il aura vingt et un ans le 19 juillet prochain.

— C'est un enfant encore, dit M. Dautremont haussant les épaules. Ne vous pressez pas trop, mon ami... On arrive plus loin quand on ne force pas sa vitesse.

Maxence baissa les yeux et devint couleur cerise. Thérèse secourut sa timidité:

— Votre mère me dit que vous avez pensé à m'apporter un souvenir... C'est charmant de votre part, Maxence!

Le jeune homme releva le front et, pour la première fois depuis qu'il était entré dans l'atelier, sourit. Il tendit le paquet à Thérèse, sans grâce, mais avec un telle expression de joie que sa figure banale en fut tout illuminée.

Le paquet contenait un écrin, et l'écrin, ouvert par Thérèse, laissa voir un manche d'ombrelle en or ciselé, niellé d'émail, dans un style moderne.

— Ah! voilà vraiment une belle chose, dit M. Dautremont.

— Cette branche de chardons enroulée... que c'est original... que c'est joli! Et c'est vous qui avez fait cela, Maxence? dit Thérèse.

— Il y a travaillé tous les soirs depuis un mois, répliqua Mme Chrétien. Dame! le jour, il n'a pas le temps.

— Maxence, dit Thérèse, je suis confuse. Vous me gâtez trop. Mais enfin je suis contente de posséder cette œuvre d'art, et fière que ce soit vous, mon ami, qui l'ayez faite; merci!

Elle lui tendit encore la main; cette fois il lui donna franchement la sienne, en osant la regarder, rayonnant d'orgueilleux triomphe.

M. Dautremont parut un peu impatienté par cette scène:

— Allons! Thérèse, je te quitte; il te reste tout juste le temps de t'habiller, tu sais? Bonjour, madame Chrétien; bonjour, mon ami...

Il quitta la pièce en saluant de la tête la mère et le fils. Maxence avait repris son air rebroussé.

— Vous venez à la mairie, Maxence? lui demanda Thérèse.

Le jeune homme secoua sa tignasse blonde:

— Excusez-moi, je ne suis pas libre.

— Ah! je croyais que votre patron vous en aurait laissé le loisir. Au moins, je compte sur vous pour demain, à Saint-Pierre de Chaillot?

— Je ne sais pas si je pourrai, fit-il tête basse.

— Allons! tâchez de venir. Cela me fera plaisir de vous savoir là.

Il ne répondit rien. Puis, brusquement résolu:

— Adieu, mademoiselle.

— Au revoir, Maxence; merci et bravo!

Ils se serrèrent la main une troisième fois, mais sans la chaleur de la poignée de mains de tout à l'heure. Maxence sortit vivement, comme s'il s'échappait. Mme Chrétien, qui demeura auprès de Thérèse, crut devoir excuser son fils:

— Il est si timide, vous savez... je ne puis pas obtenir de lui qu'il se corrige. Et puis... vous vous en doutez... cela lui fait gros cœur... Vous avez toujours été si bonne pour lui... comme une amie d'enfance, vraiment.

— Je l'aime beaucoup, dit Therèse.

— Alors... vous comprenez... de vous voir mariée... il est, comme nous tous ici, un peu triste... un peu jaloux.

Thérèse, émue, attira vers elle, par les épaules, le maigre corps de la gouvernante.

— Alors, dit-elle en la regardant dans les yeux, c'est parce que vous êtes un peu jalouse que je vous vois si sombre, vous aussi, depuis mes fiançailles?

Les yeux de Mme Chrétien et tout son visage s'immobilisèrent, devinrent impénétrables:

— Mais, naturellement, mademoiselle.

Thérèse l'embrassa:

— Moi aussi, dit-elle, cela me contriste de vous quitter. Ce n'est pas ma faute si vous ne me restez pas!

— Il faut que Mademoiselle soit maîtresse dans son intérieur, dit Mme Chrétien échappant doucement à Thérèse. Moi, j'ai fini ma tâche. Et puis... ce grand garçon a besoin de moi... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit pour le moment, mademoiselle... Votre costume est prêt. Il est temps de vous habiller.

— Allons! dit Thérèse songeuse.

Au moment de quitter l'atelier, elle fit une courte pause. Puis:

— M. Hountacque doit passer ici avant de se rendre à la mairie. Faites dire au valet de chambre qu'il l'introduise directement dans mon atelier. Je ne reçois personne autre.

Quand Thérèse, enfin revêtue du fameux costume, regarda sa triple image reflétée dans les pans du miroir, un murmure d'admiration fut proféré par le quatuor des assistants: les deux ouvrières, la femme de chambre, Mme Chrétien. Thérèse elle-même sourit. La jupe, d'un bleu pastellisé, moulait la taille, les hanches, les jambes, selon la mode du moment, qui accusait les formes féminines, en attendant qu'une mode ultérieure les dissimulât... Une sorte d'habit à la française, à revers, enveloppait le buste et les reins avec une grâce cavalière. Les chapeaux de cette saison se portaient immenses, en attendant que la fantaisie des modistes les fît minuscules. A toutes ces contingences de la mode, la stature de Thérèse gagnait. Sa royale beauté enthousiasma celles qui la contemplaient. La "première" résuma son admiration en s'écriant:

— Mademoiselle, comme cela, est une déesse!

Thérèse sourit à l'idée d'une déesse en jupe de drap, en redingote soutachée, et coiffée par Lespiaut. Mais elle pensa: "Je vais *lui* plaire..." Merveilleuse influence de la parure sur l'Eve moderne: Thérèse oublia pour la minute présente le grave souci qui, tout à l'heure, avait endolori son visage en présence de M. Dautremont.

"Je vais *lui* plaire... Quelle victoire!..."

A ce même instant le téléphone privé sonna dans le cabinet de toilette. Gertrude y courut et revint en disant.

Donnez le "Sirop de Figues de Californie" Laxatif inoffensif pour l'enfant.

Hâtez-vous mère! Une cuillerée à thé de Sirop de Figues de Californie - California Fig Syrup - donnée aujourd'hui, peut empêcher que votre enfant soit malade demain. Si votre enfant est languissant, déprimé, souvenez-vous qu'il a besoin d'un bon laxatif.

Demandez à votre pharmacien le véritable Sirop de Figues de Californie — California Fig Syrup. — Jamais il ne cause de contractions intestinales douloureuses, ni ne cause de diarrhée. Les indications complètes pour les doses à donner aux bébés et aux enfants de tout âge sont imprimées sur chaque bouteille. Vous devez demander le "California."

— M. Pierre Hountacque est à l'atelier de Mademoiselle.

— Otez-moi mon chapeau, dit Thérèse. Il faut rabattre un peu la plume du côté gauche... Faites faire cela vivement, madame Chrétien, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle.

Elle donna encore un coup d'œil à sa jupe, à son visage; rectifia ses cheveux que le chapeau avait dérangés, et, redevenue soucieuse, se dirigea vers l'atelier.

III

Pierre Hountacque attendait sa fiancée depuis quelques minutes.

Les traits du visage respiraient la noblesse, quoiqu'un peu lourds, une distinction calme, remarquable surtout aux lèvres charnues, au menton puissant, à la coupe carrée du front, au dessin ferme du nez. Les yeux brun clair étaient de toute beauté; mais, la plupart du temps, les paupières presque baissées en dissimulaient l'éclat: la comparaison avec le demi-sommeil habituel aux grands fauves s'évoquait d'elle-même. Les cheveux, un peu rares déjà aux angles du front, étaient d'une brillante substance châtain foncé, sans un fil gris. Une moustache légère, plus légère qu'on ne l'eût prévue d'un homme de trente-six ans, rajeunissait le bas du visage.

Sa main gauche, tandis que, debout près de la fenêtre, il attendait Thérèse, s'appuyait gantée, sur une console; sa main droite nue, puissante, mais blanche et glabre comme une main de femme, pendait le long de la redingote. Il demeurait ainsi, dans une immobilité presque absolue, lorsque Thérèse entra. Alors, sans qu'aucun sursaut trahît l'émotion, il s'anima; il marcha vers sa fiancée. Leurs regards, du premier coup, s'étaient comme engagés l'un dans l'autre; ils étaient déjà liés par les yeux quand ils s'abordèrent. Thérèse, un peu pâle, lui tendit silencieusement sa main, qu'il baisa. Mais, dans le regard qui les avait unis, Pierre avait deviné un souci chez Thérèse. Et, comme tous deux en étaient à cette époque de l'amour où chacun tend vers la fusion des corps et des pensées, il lui dit aussitôt, d'une voix où elle seule eût pu percevoir de l'anxiété:

— Thérèse... Vous avez un souci? Vous avez pleuré?

Elle fit: "Oui," de la tête, avec l'ombre d'un sourire pour le rassurer quand même, car l'inquiétude était apparue sur le visage de son fiancé.

— Venez dans ce coin, Pierre, dit-elle. Nous avons à causer.

Elle le mena dans l'étroit jardin d'hiver qui ouvrait, au fond de l'atelier, comme un vert asile envahi par les gerbes blanches. Elle s'assit sur un canapé d'angle et lui indiqua un siège bas en face d'elle, en pleine lumière. Il s'appliquait maintenant à brider ses gestes, à immobiliser les muscles de son visage, à paraître calme; mais Thérèse, pour qui chaque trait, chaque frémissement de ce visage étaient devenus les plus proches réalités de la vie, mesurait son anxiété. Tout de suite, elle dédaigna les précautions préparatoires, les habiletés féminines. Elle tira de son corsage la lettre que son père lui avait laissée et la tendit à Pierre:

— Mon père a reçu cela... Et nous sommes d'accord, lui et moi, pour vous demander ce qu'il en faut penser.

Pierre lut la lettre.

A mesure qu'il lisait, son visage se rasséréna. Thérèse comprit qu'il reconquérait l'équilibre, l'assurance. Cette fois,, ce calme, cette maîtrise de soi, irritèrent un peu Thérèse. Elle demanda:

— Vous connaissez cette Mme de Luzeray?

— Je connais son nom... et, sans doute, je l'ai vue elle-même quand j'étais enfant. Mais il y a de cela tant d'années! J'ignorais même qu'elle vécût encore.

— Et... ce qu'elle dit dans cette lettre?...

— Injures à part, dit Pierre d'un ton égal, elle dit la vérité.

A peine eut-il prononcé cela que Thérèse ressentit une gêne extrême, car, malgré l'expression sereine de cet aveu, elle devinait combien il lui coûtait.

Elle murmura:

— J'ai eu beaucoup de chagrin quand mon père m'a montré cette lettre. Pas pour ce qu'elle raconte, mon Dieu!... Oh! cela ne me trouble guère. Mais...

Pierre finit la phrase interrompue:

— Vous me reprochez de ne pas vous avoir appris cela moi-même?

Elle répliqua:

— Vous avez manqué de confiance envers moi, Pierre.

Pierre ne put contenir, à ce mot, une crispation de son visage. Il répliqua, très bas:

— Vous êtes sévère.

Elle tamponnait ses yeux, d'où l'émotion exprimait des larmes. Il reprit:

— Vous êtes sévère. Il serait peut-être équitable d'admettre que, sur un point aussi délicat, on peut... douter de ce qui est son devoir... se demander si, pour être franc à tout prix, on a le droit de livrer une chose cachée, une chose disparue, une chose qu'il ne sert à rien de publier et qui, pour celui qui la publie, meurtrit une pudeur secrète, un souvenir poignant...

— Ce que je vous reproche, dit-elle, c'est justement qu'ayant une souffrance vous me l'ayez cachée, et cachée au prix d'un mensonge. Voilà ce qui m'humilie et me chagrine. Cela me prouve que vous vous défiez ou de ma tendresse ou de ma force. Vous avez pensé: "Quand elle sera ma femme, si elle apprend que je lui ai menti, cela n'aura plus d'importance..."

— Non, protesta Pierre. Je n'ai douté ni de votre force ni de votre cœur. J'ai pensé: Quand nous serons mariés, il y aura entre nous une communion plus étroite. Lui avouer cela me sera moins douloureux... Et elle-même, quand elle sera ma femme, aura plus d'indulgence pour la mémoire d'une autre femme, — qui a beaucoup pâti dans la vie et qui est tout de même restée, jusqu'au bout, dans le vrai sens du mot, une honnête femme.

Il se leva sur ces mots et se détourna un peu, comme par pudeur de laisser voir son émotion. Thérèse, bouleversée jusqu'aux entrailles, se leva à son tour, appuya une main contre l'épaule de son fiancé et sa tête sur cette main.

— Pierre! murmura-t-elle.

Lentement, il se dégagea d'elle, les yeux non pas baissés vers le sol, mais immobiles en face de lui. Et, sans regarder sa fiancée, il parla, sobre de gestes, faisant un pas ou deux de temps en temps, s'étayant parfois sur le coin d'un meuble ou le dossier d'un siège. Thérèse, accotée à la muraille, le suivait du regard, sans l'interrompre:

— Oui, reprit-il... une honnête femme... peut-être pas dans le sens que votre père donne à ce mot, mais dans le sens profond qui signifie la fidélité absolue à celui qu'on aime... Si vous saviez quelle vie lui avait infligée mon père!... Ici, à Paris, dans le monde, les mauvais maris sauvent au moins les apparences, ils respectent une sorte de convention mondaine; — Mais là-bas!... et à cette époque lointaine! Notre coin de landes était alors en retard d'un demi-siècle sur les provinces civilisées... vous ne pouvez pas vous imaginer quelles étaient les mœurs de nos hobereaux quand ils se dérangeaient. J'ai vu cela, moi; j'était tout petit, mais je l'ai compris. Et tout le mépris que j'en ai conçu pour mon père, j'en ai fait de la pitié, de l'adoration pour ma mère.

Thérèse murmura:

— Je vous comprends, Pierre.

Elle eût souhaité, maintenant, qu'il ne parlât plus, qu'il gardât pour lui le secret qu'elle avait voulu connaître. Mais il continua:

— Alors, quand un jour ma mère m'a pris sur ses genoux, et, en me caressant, toute haletante, m'a dit: "Veux-tu que nous fassions un voyage avec M. de Luzeray?" j'ai sauté de joie; j'ai embrassé son joli visage douloureux; j'ai dit: "Tout de suite... partons tout de suite, et ne revenons plus jamais ici, plus jamais ici, plus jamais..." M. de Luzeray était un voisin jeune, élégant, un Bordelais qui, depuis deux ans, venait souvent dans le pays où il n'avait d'abord paru qu'au temps de la chasse.

Pierre Hountacque fit une pause, puis,

VOUS AVEZ DE BEAUX TRAITS

Mais Votre Nez ?

AVANT APRÈS

DE NOS JOURS et à NOTRE ÉPOQUE, il est absolument nécessaire de faire attention à votre apparence si vous espérez profiter de ce qu'il y a de mieux dans la vie. Non seulement, vous devriez désirer avoir une apparence aussi séduisante que possible pour votre satisfaction personnelle, chose qui vaut seule tous vos efforts, mais vous constaterez que le monde en général, vous juge beaucoup sinon complètement, par votre "apparence", et en conséquence cela est heureux pour vous d'avoir en tout temps "la plus belle apparence". *Ne permettez à personne de vous voir autrement*, cela sera préjudiciable à votre bonheur! Votre succès ou votre échec dans la vie dépend de l'impression que vous produisez constamment. Quelle sera votre destinée finale? Mon nouveau redresseur de nez "Trados" (modèle 25 U. S Patent) rectifie maintenant d'une façon rapide sûre et permanente, sans opération, les nez mal formés. Il est commode et n'empêche pas de vaquer à ses occupations quotidiennes, étant porté la nuit.

Ecrivez aujourd'hui pour avoir la brochurette gratuite qui vous dit comment rectifier les nez mal formés sans qu'il en coûte un sou si l'on n'a pas satisfaction.

M. TRILETY, spécialiste pour le visage, 1847 Ackerman Bldg, Binghamton,. N.Y

relevant le front et regardant cette fois Thérèse en face, il continua:

— Voilà!... Nous sommes partis... J'ai appris depuis, que mon père a considéré notre départ comme une délivrance. Pour la crapule où il se vautrait, la présence de sa femme et de son fils était une gêne. Nous sommes partis. J'avais huit ans. Pendant huit autres années, je fus un petit garçon cosmopolite, le gamin bien mis qui accompagne ses parents dans les Palace-hôtels, en Algérie, en Suisse, en Egypte, à Péra... Nous étions inscrits sous les noms de: "M. et Mme de Luzeray et leur fils." On ne me donna aucune instruction sérieuse: des misses jusqu'à treize ans, et après, rien.. le tennis, l'escrime, le cheval. M. de Luzeray se montrait pour moi indifférent et généreux. Ma mère asservie n'avait qu'un souci, qu'un rêve: être épousée.

— Pourquoi ne se sont-ils pas mariés?

— Parce que M. de Luzeray était un homme à principes, qui voulait bien voler la femme d'un autre, mais non divorcer... Ah! l'égoïste, celui-là aussi! Comme ma mère l'a aimé!... Surtout lorsqu'elle a vu s'altérer la santé de cet amant chéri! Il est mort d'un cancer au pylore... A mesure que le mal accusait son ravage, le caractère du malade s'aigrissait. Moi, cependant, je grandissais, je comprenais. Oh! je ne jugeais pas les choses en moraliste: je n'avais pas de morale, personne ne m'en avait donnée. Mais j'adorais ma mère, et comme, de plus en plus, je me rendais compte que tout sa pensée, tout son cœur s'absorbaient dans M. de Luzeray, je m'étais mis à détester ce Luzeray. Il n'eut plus devant lui un enfant insoucieux, dont on se débarrassait avec un joujou ou avec un plaisir. Il vit un homme jaloux de lui, physiquement jaloux. Et lui-même, la jalousie l'énerva. Tout ce que ma mère donnait de tendresse à l'un de nous deux, l'autre en souffrait.

Pierre se tut quelques instants. Thérèse eût désiré, à ce moment, aller à lui, l'enlacer de ses bras, lui fermer la bouche avec des baisers. Elle n'osa pas. Il continua:

— Plus tard, j'ai lu l'histoire de George Sand et de Chopin, et la jalousie de Maurice Sand, entre eux deux. J'ai reconnu mon histoire. La scène émouvante que Sand raconte, — quand elle fut mise en demeure de choisir entre son amant et Maurice, — je crois qu'elle s'est jouée dans presque tous les faux ménages mûrs où la mère a installé son fils. Entre M. de Luzeray et moi il se passa ceci: qu'au cours d'une discussion, en présence de ma mère, il me frappa. J'avais seize ans, mais ma taille était presque celle d'aujourd'hui et j'étais extraordinairement vigoureux. J'aurais assommé Luzeray, sans ma mère qui s'interposa. Il quitta la place. Seul avec ma mère, je lui dis: — "Je ne resterai pas une heure de plus avec toi s'il reste. Renvoie-le, je t'en conjure. Je serai ton défenseur et je gagnerai notre vie à tous les deux." Elle me fit mille objections, tâcha de me calmer, et, tandis qu'elle parlait, je compris qu'elle ne céderait pas, parce qu'elle préférait M. de Luzeray à moi. Alors je ne dis plus rien; mais, le soir même, je m'embarquais sur un paquebot qui partait pour Buenos-Aires, en laissant ces mots à ma mère: "Puisque tu ne m'aimes plus, je m'en vais..." Le reste, vous le savez. On ne s'est pas fait faute de vous le raconter. J'ai été maître d'armes à Rosario; puis commis d'entrepreneur; puis, moi-même, entrepreneur. J'ai fait fortune... De tout cela je ne vous ai rien caché... Si je ne vous ai pas raconté l'histoire de ma mère et de M. de Luzeray, ne m'en accusez pas trop. Thérèse. C'est un passé qui ne pèse point sur nous, puisque M. de Luzeray est mort depuis des années, et que, depuis des années, ma mère, elle aussi, est morte.

Thérèse fut touchée par ces dernières paroles. Elle se rapprocha de son fiancé:

— Pierre, lui dit-elle, j'ai du chagrin de vous avoir fait souffrir. Mais ne sommes-nous pas unis, comme disent les Anglais, pour le meilleur et pour le pire?

— Oui, murmura Pierre gravement: *for better and worse.*

— Il vaut donc mieux, pour nous deux, que la lettre de Mme de Luzeray ait provoqué cette explication. Et, afin qu'il ne reste entre nous rien d'obscur, je veux vous poser encore une question et vous confier aussi quelque chose en échange.

Il fit signe qu'il écoutait.

— Vous savez, n'est-ce pas, reprit Thérèse, combien, de tous côtés, depuis que nous avons commencé à nous connaître, on a tenté de m'induire en défiance, de m'armer contre vous? Tout a été mis en œuvre.

— Oui, je sais... des lettres anonymes, des dénonciations, des insinuations.

— J'ai méprisé tout cela, j'ai compris que votre rapide fortune a suscité l'envie. Mais...

— Mais quoi?

— Eh bien! ce qui m'a le plus troublée, c'est un certain air de réticence chez des gens qui vous connaissent bien et qui ne vous veulent pas de mal.

— Qui cela?

— Hémery d'abord.

— Hémery ne me pardonne pas d'être devenu plus riche, plus important que lui.

— Soit... je me suis donné à moi-même cette raison; elle me suffit. Mais il y a une personne dont l'attitude m'effraie depuis que notre mariage est décidé, ou même depuis le jour où elle apprit notre première rencontre.

— Mme Chrétien?

— Oui, Pierre... Car Mme Chrétien n'a jamais prononcé une parole contre vous. Elle proclame, au contraire, qu'après la mort de son mari vous avez été le bienfaiteur de son fils et d'elle-même. Pourtant, je sens que mon mariage la bouleverse. Elle s'est laissée aller à dire un jour: "Oh! pourquoi vous ai-je parlé du château de Roquefon!" J'ai repoussé tout de suite l'hypothèse qu'au temps où vous vous êtes connus en Tunisie elle eût été pour vous plus qu'une connaissance. Je vous dis que je ne l'ai pas admis un instant, poursuivit-elle sur un geste de Pierre. D'abord, je la sais très honnête femme... la façon dont elle parle de son mari, dont elle couve son fils.. Et puis, moi qui vous aime, s'il y avait eu de l'amour entre cette femme et vous, je le sentirais, d'instinct.

Thérèse fit une pause. Pierre méditait. Il suggéra:

— Mme Chrétien va vous quitter. Son rôle dans votre maison est fini, à cause de moi.

— Elle me quitte volontairement. Elle m'aurait quittée de même si j'avais épousé M. Pontmagne, ce qui serait certainement advenu sans notre rencontre. Non! cela encore n'expliquerait pas sa tristesse, cette espèce d'état morbide où je la vois depuis trois mois, et qu'elle essaye de me cacher. Il y a une autre explication... je voudrais vous la soumettre.

— Parlez.

— Eh bien! durant les sept dernières années, Mme Chrétien a tenu un rôle de gouvernante supérieure, nullement de domestique; son fils était pensionnaire dans une institution voisine: il passait ici ses heures de sortie, conversant avec nous deux. Suze est de son âge; moi à peine son aînée. Dans notre campagne de Prévannes, durant les mois d'été, il venait rejoindre sa mère; bien des fois il accompagna mes promenades dans le parc, un fusil à l'épaule. Plus tard, il me donna des leçons de dessin et de modelage; vous savez qu'il est un artiste de talent. Jamais, certes, il ne se départit à mon égard de la plus discrète attitude... néanmoins, je crois que, m'ayant vue souvent, et si familièrement, il a fini par éprouver pour moi quelque chose de vaguement tendre, une espèce de culte puéril, très intense, car il a le cœur ardent. Il est venu tout à l'heure m'apporter un charmant bijou qu'il a ciselé lui-même. Sous ses compliments j'ai démêlé sa mauvaise humeur; il ne veut même pas assister à notre mariage. Sa mère m'a presque avoué qu'il est jaloux de vous, qu'il en devient neurasthénique. Alors, nous ne devons peut-être pas nous étonner que, malgré vos bienfaits, elle ressente contre vous un peu de rancune. Qu'en pensez-vous?

Pierre resta silencieux, quelques instants puis, hochant la tête:

— Maxence Chrétien, fit-il, n'ignorait pas que vous étiez destinée au mariage. Si vous ne m'aviez pas épousé, vous auriez épousé M. Pontmagne.

Thérèse hésita, puis, rougissant:

— Maxence, comme tous ceux qui m'entourent, savait que mon mariage avec M. Pontmagne était un mariage de raison, arrangé par mon père. Maxence n'était pas jaloux de M. Pontmagne, que je n'aimais pas. Il l'est de vous, parce qu'il sait que...

Elle n'acheva pas.

Silencieusement, Pierre lui prit les poignets et l'attira contre lui. Leurs lèvres se joignirent jusqu'à ce qu'elle demandât trêve, s'abattant sur ce bras fort qui la soutenait... Incapables de parler ni l'un ni l'autre, ils traversèrent lentement l'atelier et vinrent s'asseoir côte à côte sur deux sièges voisins du bureau Louis XV. Là, ils restèrent quelque temps, les yeux dans les yeux.

Puis Thérèse, comme pour échapper à la domination de ce regard, fouilla dans les papiers épars sur le bureau, y prit l'humble feuille quadrillée qu'elle avait relue tout à l'heure, la parcourut de nouveau, et demanda:

—Connaissez-vous un M. Couderc?

Pierre sourit:

— Assez pour ne pas douter qu'il vous demande de l'argent, s'il vous écrit. Vraiment, il aurait pu s'adresser à moi-même! C'est un pauvre diable qui était bien parti dans la vie, un collègue de Chrétien, justement que j'ai connu en Tunisie. C'est le parrain et le subrogé-tuteur de votre Maxence.

— Oui, il m'écrit tout cela. Je n'ai pas osé

en parler à Mme Chrétien... car, en effet, le parrain a tout l'air de mendier.

— Vers trente ans, il a épousé, à Tunis, une chanteuse de café-concert, qui l'a ridiculisé; il est tombé dans l'ivrognerie et vit vous voyez de quoi. D'ailleurs, c'est un mendiant honnête, ce qui est rare. Donnez-moi sa lettre, je lui enverrai ce qu'il demande.

— Voici la lettre. Mais je ne vous permets pas de substituer votre aumône à la mienne... Je vous en prie... Laissez-moi cette joie.

— Soit, dit Pierre. Vous me remettrez ce que vous lui destinez et je le lui enverrai en votre nom.

Il glissa la lettre dans son portefeuille et resta songeur, quelques instants. Thérèse comprit que sa pensée se désorientait, retournait vers leur conversation de tout à l'heure. Il finit par dire:

— La véritable raison du malaise de Mme Chrétien, depuis nos fiançailles, n'est pas celle que vous croyez.

— Ah! fit Thérèse étonnée. Et vous la connaissez, vous, cette vraie raison?

— Oui.. Cela encore, c'est une de ces choses qui me semblaient ne pas appartenir à moi seul... de celles, du moins, que j'aurais préféré ne vous apprendre qu'après notre mariage. Enfin, voici... Henri Chrétien a été en Tunisie... non pas mon ami... mais une relation fréquente. Notre pauvreté commune nous avait rapprochés; d'ailleurs, il était très orgueilleux, et si sa femme restait toujours vis-à-vis de moi dans l'attitude, à peu près, où vous la voyez aujourd'hui, lui me traitait d'égal à égal. Il est advenu ce qui advient souvent entre jeunes gens, surtout aux colonies: nous nous sommes querellés...

Involontairement, Thérèse interrompit:

— Vous vous êtes battu avec lui?

— Oui... battu à l'épée. Oh! je ne l'ai pas tué, rassurez-vous; il est mort, treize mois après le duel, d'une pneumonie double. D'ailleurs, nous étions réconciliés, et — vous le savez puisque sa femme vous l'a dit — j'ai aidé de mon mieux le ménage pendant ces moments difficiles.

Thérèse ne put s'empêcher de dire:

— Mais vous l'avez blessé... et vous étiez presque un professionnel!

— C'est à cela qu'il a dû de n'être pas tué, car il s'est blessé lui-même, en se jetant sur mon arme. On ne fait pas tout ce qu'on veut, sur le terrain, avec un coléreux comme lui!... Mais voyez! vous voilà sombre! vous allez pleurer! Comme j'avais raison de vous cacher cela! Si vous l'aviez appris dans un an, loin de Mme Chrétien, vous n'en auriez ressenti qu'un peu d'émotion.

Elle pencha sa tête vers l'épaule de Pierre et s'y appuya.

— Non, fit-elle; j'aime mieux que vous m'ayez dit... Pauvre femme! Je comprends combien nos fiançailles lui auront été douloureuses! Il faudra ne jamais les perdre de vue, ni elle ni son fils, et leur faire beaucoup de bien... Ah! — s'écria-t-elle en se redressant, — comme je t'aime! Sais-tu à quoi je pense, malgré moi, à quoi j'ai pensé quand tu m'as parlé de ce duel?... J'ai pensé que tu avais couru un péril, et j'ai détesté cet homme qui t'avait querellé.

— Thérèse!

Leurs yeux se caressaient, et tout le trouble, tout le malaise que leur avait causé l'entretien aboutissait à un violent désir de s'étreindre, de se fondre l'un dans l'autre, de se donner l'un à l'autre cette confiance physique des amants, plus forte que tout. Un baiser les unit encore, si ardent que Thérèse dut se dégager, éperdue:

— Pierre, Pierre, je t'en supplie...

Elle le fuyait, il la rejoignit:

— N'es-tu pas ma femme?

Elle tendit ses mains en avant, et l'arrêta doucement, aux épaules.

— Oui... je suis toute à toi. Fais-moi grâce, pourtant... Qu'est-ce que quelques heures?...

Il laissa retomber ses bras qui tremblaient sous la pression des mains de Thérèse.

— Tu as raison, dit-il.

Ils étaient debout l'un devant l'autre, frémissants; leurs yeux ne pouvaient se quitter. Une ombre passa dans ceux de Thérèse, et ses belles mains descendirent doucement le long des bras de son fiancé.

— Ecoute, lui dit-elle. Nous allons être unis tout à l'heure... Tu veux que cette union s'accomplisse pour moi dans la paix de mon cœur?

— Oui.

— Eh bien! n'est-ce-pas, tu m'as tout dit?

— Certainement, fit Pierre.

L'immobilité de son visage, après l'intense émoi de leur étreinte, était si absolue que Thérèse en conçut une angoisse. Elle insista:

— Tu ne me caches plus rien?

Pierre répondit:

— Rien!

DEUXIÈME PARTIE

I

Aaberg, 19 août.

Votre lettre, ma chère Léonie, a refait à ma suite les étapes de notre voyage de noces. L'enveloppe mériterait qu'on l'exposât dans un musée postal: elle prouve, par les copieux renvois qui la décorent, la sollicitude internationale de l'administration. Hollande, Devonshire, Pays de Galles, Ecosse, et enfin cette Norvège incomparable que nous quitterons seulement pour rentrer en France, à l'automne: tel fut l'itinéraire suivi, après nous, par les huit pages qui m'apportent jusqu'ici votre tendre cœur et votre charmant esprit.

"Dieu! que vous écrivez joliment, mon amie! Que n'avez-vous infusé naguère un peu de ce talent à votre élève Thérèse? Je m'appliquais bien, pourtant, et vous ne ménagiez pas votre peine, quand j'élaborais des *styles* sous votre patronage! Mais le don n'y était pas. J'écrivais "trop précis"; je ne savais pas remplir des pages avec de l'inutile aimable et pimpant, comme cette paresseuse de Suze.

"Ah! le bon temps où l'atelier était encore salle d'études, où miss nous gouvernait! J'y pense souvent, à ce temps-là...

"Pour l'aimer; pas pour le regretter.

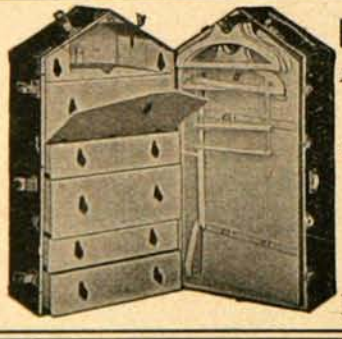
"Car je suis toujours heureuse. Mais oui! chère Léonie, plus heureuse qu'à la veille de mon mariage. Vous doutiez alors qu'un tel bonheur fût durable, je le voyais bien; vous me mettiez en garde contre les désillusions du lendemain. Tant de fois — disiez-vous — vous aviez vu cette éclatante flambée des fiançailles retomber et s'éteindre après le "oui" réciproque, — s'éteindre dans l'ennui, simplement, tristement!... Ma chère miss, c'est que vos fiancées ne se doutaient pas de ce qu'est l'amour, pas plus que vous d'ailleurs qui n'y comprenez pas grand'chose. Mon bonheur d'aujourd'hui n'est ni moins intense, ni moins exalté qu'avant le "oui". Il est seulement... comment dire? moins nerveux, plus conscient, plus stable. Plus profond aussi, justement parce que je le comprends mieux.

"A la veille de mon mariage, c'était une sorte de divination qui m'enchantait, d'impatience qui me grisait; je courais éperdument vers ce que je pressentais être le bonheur. Aujourd'hui, si je n'écoutais que mon désir et mon égoïsme, je voudrais arrêter le temps. D'accord avec Pierre, nous avons suspendu notre voyage; notre séjour est l'endroit le plus solitaire, le plus dénué de tout divertissement: le bord d'un de ces lacs qui couronnent la crête montagneuse, entre les deux pays scandinaves. Un hameau de pêcheurs et de forestiers, cinq cents habitants au plus, dont les trois quarts sont des femmes, des enfants ou des vieillards, car bon nombre d'hommes adultes naviguent au loin; — dans ce hameau, une très simple villa habitée naguère par un pasteur; comme serviteurs, Gertrude et deux filles du pays. Voilà où a abouti notre périple: au plus de silence, au plus d'isolement, au plus possible de vie en face l'un de l'autre, loin de tout.

"Et j'entends bien, mon amie, que vous me questionnez, de votre parole nette et de vos yeux pénétrants. Vous me demandez, comme à la veille de mon mariage: "Mais qu'est-ce donc que ce bonheur?" Et je devine encore que vous me dédaignez un peu, vous qui ne croyez qu'aux joies de l'esprit, aux ferveurs de l'amitié; vous à qui l'amour apparaît comme une sorte d'asservissement de la volonté, causé par une fièvre physique. Je fus comme vous. Aux derniers jours de mes fiançailles, j'avais par moments un peu de honte de ma fièvre! Eh bien, aujourd'hui (voilà la grande révolution accomplie en moi par le mariage), cette honte est abolie. Je suis fière de n'être pas une froide intelligence, une forme insensible, mais totalement *une femme*, qui reçoit et donne la joie absolue, qui prononce dans son sens complet, fervent et sain, le beau mot d'amour! Maintenant, chère amie, je comprends la pensée de Pascal, sur laquelle nous buttions toutes les deux, et qui nous irritait: "Ni ange ni bête!" C'est par l'accord physique que nous tendons, Pierre et moi, vers l'union morale absolue. Elle n'est pas encore réalisée: nous sommes partis de trop loin. Mais chaque jour nous en approche, et cela aussi est enivrant.

"Souriez-vous encore dédaigneusement, chère amazone aux bonnes joues rouges? Murmurez-vous encore: "On m'a changé ma Thérèse?"

"Je vais regagner un peu de votre estime en ajoutant: notre bonheur, qui est absolu, je le sens critiquable sur un point: il est égoïste. Faites-moi l'honneur de croire que je reste assez lucide pour condamner cet égoïsme. Si



MALLE GARDE-ROBE A PIGNON

Les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyages, sont éliminés.

Vendues dans les grands magasins

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

Samontagne Limitée.

Seuls manufacturiers au Canada

No 338, Notre-Dame Ouest, - Montréal.

heureuse que je sois ici, je n'accepterais pas toute une vie de ce bonheur. Pierre, lui, l'accepterait, ou du moins il le croit présentement, et me le dit. Mais je me reprocherais de confisquer à mon seul profit la force intellectuelle, sociale, qu'il incarne; et moi-même, je suis trop votre élève, j'ai trop fait mienne votre discipline morale, si généreuse; à la longue, le remords d'une vie exclusivement orientée vers ma joie finirait par la troubler, par l'aigrir. Je ne veux pas attendre cette minute-là; nous quitterons Aaberg en plein bonheur. Je veux que l'abandon de cette solitude soit un arrachement. Je sais bien que je pleurerai en passant le seuil de notre petite maison, mais il le faut!...

"Nous avons fixé notre rentrée en France au 15 septembre. Pour ne pas risquer d'être lâche et de me raviser à la dernière heure, j'ai d'avance engagé beaucoup d'amis, outre mon père et Suzanne, à nous rejoindre à Roquefon, durant la saison des vendanges.

"Je veux que Pierre rentre franchement dans la vie sociale. Je ne veux pas en faire cette chose romanesque et inutile: un amant. Moi-même, j'entends redevenir une femme comme les autres femmes. Notre solitude d'époux est belle, saine, légitime; je l'adore; mais elle ne peut pas, elle ne doit pas durer.

"En arrêtant ici ma lettre, chère miss, je manquerais à notre pacte de sincérité. Il tient toujours, et vous me le trouvez, vous, en me grondant pour ce que vous appelez ma "submersion dans l'amour conjugal". Je serai loyale, à votre exemple. N'attribuez pas au seul dégoût de l'égoïsme ma résolution de retour. Il y a aussi une raison de raison, moins héroïque. Je suis heureuse: mais je ne suis pas guérie de cette vague anxiété dont je vous faisais part avant mon mariage. Le présent m'angoisse pour l'avenir. Le souvenir des embûches qu'on me tendit pendant nos fiançailles me travaille. Pourquoi tant d'hostilités confuses auraient-elles désarmé depuis que Pierre est absent? La lutte est si âpre, me dit-on, dans les entreprises modernes où de gros intérêts sont en jeu, que des concurrents évincés ou seulement menacés ne reculent pas devant les pires calomnies pour ruiner le crédit de l'adversaire. Que trame-t-on loin de nous aujourd'hui? Je n'ose interroger mon mari là-dessus, ce qui vous montre bien que cette union, cette fusion des âmes, vers laquelle nous tendons, n'est pas encore accomplie. Pierre est tellement plus haut que moi par l'esprit, par la force, par la hardiesse, que j'hésite à lui découvrir ma pusillanimité; je me tais. Je me plonge dans le présent délicieux. Pierre près de moi, je ne redoute rien. Mais les rares minutes où je me trouve seule sont assaillies par cette anxiété. "Que nous réserve l'avenir?" Angoisse bizarre, que rien ne justifie: rançon, peut-être, d'un bonheur trop intense. On redoute instinctivement la révolte de la destinée. D'autre part, Pierre est si calme! si sûr de lui! si robuste!... Quelles cabales prévaudront jamais contre cette énergie, qui, jusqu'à présent, a triomphé de tout? N'importe; quand j'aurai repris, avec lui, la vie de tout le monde, il sera mieux en mesure de déjouer les pièges. Je ne veux pas que des ennemis lilliputiens, mais peut-être redoutables par leur nombre, ligotent ce géant, pendant qu'il dort contre mon cœur...

"Voilà, ma chère Léonie. Vous connaissez à présent le fort et le faible de votre Thérèse. Ni ange ni bête, hélas! Comme nous toutes, sauf comme vous, qui êtes décidément beaucoup plus ange que moi. Mais je sais que vous m'aimez assez pour aimer mon bonheur, même en ne le comprenant pas. Soyez certaine qu'il ne me fait pas oublier notre amitié. Après mon mari, il n'y a, dans ma plus proche famille, personne que je chérisse autant que vous ni à qui je pense aussi souvent. Si je ne gardais pas votre affection, quelque chose manquerait à ma joie. Ecrivez-moi encore, au moins une fois avant que nous quittions Aaberg. C'est promis, n'est-ce-pas?

"Pierre se met à vos pieds et je vous embrasse.

"THÉRÈSE.

"*P.-S.* — Oui, chère miss, un postscriptum, contrairement à toutes les règles de correspondance que vous m'avez enseignées. C'est que je m'aperçois, en relisant ma lettre, que je vous ai donné aucune nouvelle des êtres sur qui vous m'en demandez; aucun d'eux, pourtant, ne m'est indifférent. Donc, voici: mon père et Suzanne sont à Trouville, où le baron Moulier (qui me semble gagner du terrain auprès de ma jolie sœur) déploie son élégance. Mme Chrétien et Maxence habitent Roquefon. Maxence a été très souffrant après mon mariage. Vous allez me taquiner et prétendre que ce fut par désespoir de cœur; non, ma bonne Léonie, ce fut simplement par excès de travail, neurasthénie, etc. Les médecins lui ont imposé de quitter Paris, et Pierre a gentiment offert à la mère et au fils une ancienne habitation de régisseur, dans le parc de Roquefon. Il paraît que six semaines de Gascogne ont déjà rétabli le malade.

"Les Hémery, après quelques façons que j'attribue à la discrétion, m'ont promis de venir nous rejoindre à Roquefon, aux vendanges. Archères, Pontmagne, sont invités aussi. Vous ne manquerez donc ni de bridgeurs ni de courtisans.

"Encore un baiser.

"T."

II

Roquefon, le château et le village du même nom auquel s'adosse le château couronnent une des plus hautes collines de l'Albret. Debout depuis le XIe siècle, le donjon domine toute la contrée, les dictons du lieu publient qu'on peut, de son faîte, compter cent clochers alentour. De la terrasse principale, beaucoup moins élevée, et qui date seulement du XVIe, le paysage, masqué vers le nord par les futaies du parc, s'ouvre, immense encore, vers le midi. D'abord, il ondule en coteaux souriants, chargés de maïs, de vergers et de vignes, entrecoupés de métairies et de boqueteaux; puis il s'abaisse avec douceur vers le sombre océan des pinèdes. Soulevées de pittoresques vagues (car ces landes de Gascogne sont accidentées), les pinèdes semblent encercler tout le fond. Au-dessus de leur ligne la plus lointaine, au lever ou à la tombée du jour, quand le temps est instable, on voit surgir une formidable crête de pics neigeux ou noirs, de cimes dentelées, d'éclatants glaciers, — tantôt confus comme un lavis de sépia sur le ciel de turquoise, tantôt en net relief, comme si la distance était subitement abolie... Un jeu de lumière a tout à coup relevé et rapproché magiquement la barrière méridionale de la France: les Pyrénées.

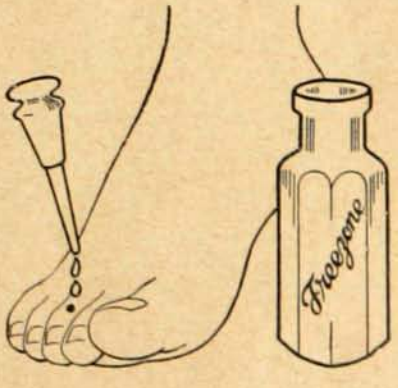
Jadis, quand Pierre Hountacque, petit garçon mal surveillé et d'ailleurs âpre à contraindre, polissonnait librement autour du domaine paternel, que de fois il avait déniché des merles sur les arbres du parc de Roquefon, alors friche et forêt vierge, arraché l'écorce de suriers, croqué des fruits caillouteux aux pommiers affranchis! Intrépide et le cœur pourtant en alarmes, que de fois il avait escaladé le donjon désert, pénétré, au risque de se rompre le cou, dans les salles où les solives de chêne tenaient encore après tant de siècles, mais où, çà et là, par une fenêtre éventrée, faisaient irruption les branches d'un arbuste poussé entre deux corbeaux!... Au pied d'une des tours basses qui regardaient le nord, un gouffre s'ouvrait, dont la rumeur populaire faisait les oubliettes du château: l'indompté gamin avait un jour volé la longue échelle du charpentier de Roquefon pour y descendre... Les métayers du voisinage le connaissaient bien, le petit Hountacque, le petit monsieur de la Bordeneuve. Ils le craignaient un peu, tout en admirant sa gentillesse et sa hardiesse. Familier avec eux, sans jamais oublier qu'il était un petit seigneur, il lui arrivait, les matins d'été, de manger à leur table la soupe de fèves et de pois carrés, avant d'aller les aider au dépiquage du froment. Alors il leur disait: "Quand je serai grand, j'acheterai le château et je le ferai rebâtir. Puis je ferai replanter le parc. Et ce sera plus beau que du temps de La Hire. Les métayers riaient... "Refaire le parc, moussu Pierre! rebâtir le château. Tout l'argent des banquiers d'Agen y contiendrait!..."

Et voilà que le petit Hountacque, après avoir, plus de vingt années durant, disparu de la contrée, y était revenu. Il avait acheté le château et les terres, restauré la ruine, retracé et repeuplé l'immense parc. La vie avait de nouveau palpité derrière les pierres mémorables, la vie moderne, avec l'électricité, l'eau à profusion, les automobiles, le téléphone. Et le village agonisant de Roquefon, accroché aux contreforts du vieux château régénéré, était, lui aussi, ressuscité. L'argent gagné pendant la reconstruction y avait répandu l'aisance, qu'entretenaient les touristes depuis que Baedeker et Joanne conseillaient la visite de Roquefon, "l'un des specimens les plus complets de l'architecture locale entre le XIe et le XVIIe siècle".

Dans cette région heureuse de l'Albret, où toutes les saisons de l'année sont clémentes, la saison par excellence est la jeunesse de l'automne, le temps béni des vendanges. Alors se modère l'excessive ardeur du soleil; sa lumière, moins aveuglante, dispense plus de valeur aux détails des sites. Les vignes jaunissent, rougissent, bleuissent, selon les cépages, déroulent aux versants des coteaux

CORS

Enlevés avec les doigts



Ne fait aucun mal! Versez une goutte de "Freezone" sur le cor qui vous fait souffrir, et instantanément la douleur cessera, puis, bientôt après, vous l'enlevez complètement avec les doigts.

Votre pharmacien vend, pour quelques sous, une petite bouteille de "Freezone," suffisante pour enlever n'importe quel cor dur, cor mou, ou cor entre les orteils, et les parties calleuses, sans douleur et sans causer d'irritation.

les merveilleuses couleurs d'un tapis de prière. L'horizon vert foncé des landes, un peu confus quand vibrait au-dessus la splendeur de juillet, précise ses plans successifs sous une clarté dorée, singulière, vraiment spéciale à ce coin du monde. Et, presque chaque jour, la chaîne pyrénéenne se dessine au fond du paysage, achevant un ensemble pittoresque qui ne ressemble à aucun autre, — participant de la douceur toscane aux horizons prochains et, vers les lointains, de la majesté des montagnes.

C'est par un tel milieu de septembre que Pierre avait ramené sa jeune femme dans ce Roquefon où, pour la première fois, ils s'étaient rencontrés, où le destin les avait voués l'un à l'autre. Suzanne les y avait rejoints, bientôt suivie par le baron Moulier, dont elle semblait de plus en plus agréer les attentions. Puis étaient venus Hémery et sa femme. Mlle Bricart, pourvue d'un congé de plusieurs semaines, avait débarqué au château ainsi que Pontmagne, vers la fin de septembre. Enfin, au début d'octobre, comme les chars attelés de bœufs conjugués amenaient aux pressoirs les derniers chargements de comportes pleines, arriva Ludovic Archères, le poète compositeur, ami des Dautremont, qui, tout l'hiver et tout le printemps, avait triomphé sur les scènes mondaines de Paris. Et l'on attendait M. Dautremont, venant de Prévannes.

La dernière journée de vendanges fut de celles où la qualité de la lumière, en Gascogne, atteint à une sorte de splendeur calme, d'éclatante sérénité.

— ... La sérénité, voilà le caractère de ce pays en cette saison. Dès l'heure méridienne où nous sommes, le calme doré du soir commence son enchantement.

Ainsi parlait Archères au baron Moulier. Ils fumaient, assis sur des sièges rustiques, au pied de la terrasse Louis XIII. Un orme gigantesque, planté, disait la légende, par Marguerite de Valois, ombrageait cet angle sud du château. En face, d'autres ormes en quinconces rafraîchissaient les pelouses, et tant d'ombrage recommandait ce coin aux hôtes de Roquefon, après le repas de midi. On y servait le café pour ceux que le bridge ne retenait pas dans les salons. Aujourd'hui, Pierre Hountacque, M. Hémery, Pontmagne et Mlle Bricart avaient engagé une partie. En bas de la terrasse, sur la table en tresses de châtaignier d'où les tasses étaient enlevées déjà, les verres à liqueur demeuraient encore, avec les flacons. Des journaux trainaient, dépliés. Thérèse, en "tailleur" beige, brodait au bord de la table, son beau visage penché sur le carré de toile cirée. Suze, blonde et fine, l'air toujours parisien et paré, malgré sa simple robe de lingerie, feuilletait un magazine, côte à côte avec Mme Hémery, petite personne potelée, appétissante, à visage puéril encadré de bandeaux bruns, vêtue, elle aussi, de blanche lingerie. Les deux hommes contrastaient entre eux autant qu'il est possible, malgré leurs vêtements presque identiques de léger drap gris, largement coupés à la mode américaine: Archères, haut et musclé, les cheveux abondants, un peu roux comme sa barbe carrée, quelque chose d'Henri IV dans le profil accentué et sensuel; le baron beaucoup plus petit, mais de proportions justes dans sa taille médiocre, la figure charmante, déjà un peu fanée, bien qu'il n'eût pas trente ans. La délicatesse presque féminine de son front, de ses yeux clairs, de tous ses traits, sous des cheveux d'un blond délicat, était à peine virilisée par une moustache coupée au ras de la lèvre.

Suzanne laissa le magazine aux mains de Mme Hémery.

— Tu sais, Thérèse? dit-elle. M. Archères est de mon avis. Il est indispensable que vous donniez une fête somptueuse pour votre installation avenue du Bois.

Sans lever les yeux de sa broderie, Thérèse répliqua:

— Tu te charges avec lui du programme artistique?

— Naturellement, répliqua Suze. Il n'y a que ça d'amusant. Nous jouerons la *Petite Fée*. M. Archères nous en a chanté quelques passages ce matin, au piano, à Mme Hémery et à moi; c'est exquis... Des costumes régence, des pavanes, une musique spirituelle...

— Et un peu de poésie, j'espère, interrompit Archères.

— Naturellement. Vos vers sont même très jolis, Archères, et on les aimerait sans musique, si la musique n'était pas de vous.

— M. Archères est le plus grand poète moderne, déclara intrépidement Mme Hémery.

Elle était célèbre, parmi ses relations, pour la gentille niaiserie de ses propos, toujours bienveillants d'intention, mais parfois imprudents.

Suze reprit:

— Monsieur Archères, redites-nous donc la fin de l'acte, vous savez? les stances sur les baisers?

— Oh! la jolie idée, s'exclama Mme Hémery. Des stances sur les baisers! Comme il sait inventer des choses, ce monsieur Archères!

Archères déclama les stances qui finissaient sa pièce. La dernière exprimait "que rien dans l'effort humain ne vaut cette furtive chose: un baiser".

On applaudit beaucoup. Mme Hémery déclara:

— Cela donnerait vraiment envie d'embrasser.

— Pas au baron Moulier, fit Suzanne, qui ne cessait de taquiner son prétendant. Regardez-le! Il fait la mine. — Les vers de M. Archères ne sont pas de votre goût, mon ami?

Le baron Moulier répliqua:

— Je ne fais pas de fausse pudeur, mais j'aimerais mieux que ces vers-là fussent déclamés en public par une autre interprète que Mlle Suzanne Dautremont.

— Eh bien! fit gaiment Suzanne, on fera un béquet. Ce sera vous qui direz le couplet.

Le baron protesta:

— Oh! non, par exemple!

— Pourquoi non? C'est contre vos convictions, l'idée des stances? Il n'est pas vrai que le tendre rapprochement qu'elles célèbrent vaut mieux que tout l'effort humain?

Le baron hésitait à répondre.

— Suze, ne le taquine pas, voyons! dit Thérèse.

— Ne vous défendez pas, cher ami, poursuivit Suze. Je suis de votre avis par avance. Tout ce que les poètes racontent de l'amour me semble très surfait, comme à vous.

— Mais je ne dis pas cela! exclama Moulier.

— Thérèse, qu'en penses-tu? dit Suze.

— Je pense, fit Thérèse déposant son ouvrage, que les poètes et les romanciers disent sur l'amour des choses qui ne sont ni au-dessus ni au-dessous de la réalité. Ils disent des choses *à côté*, n'ayant qu'une réalité littéraire. L'amour vrai ne peut pas se raconter. Il n'y a donc ni convenance ni inconvenance à chanter les baisers, comme le fait si bien M. Archères: car ce qu'il chante n'est pas du réel. C'est comme de chanter les Muses et les Nymphes antiques ou les Iris du XVIIe siècle. Ce sont d'aimables variations sur du rêve.

— Alors, fit Suze mordillant une minuscule branche d'ormeau tombée sur la table, il existe un amour qui n'est pas seulement de la littérature?

— Certes, fit le baron Moulier. L'amour vrai existe. Il faut le respecter, ne pas le galvauder à tort et à travers.

Il y eut un silence. Du haut de la terrasse, on entendit la voix de Pontmagne qui, dans le salon, prononçait:

— Sans atout!

Suze éclata d'un rire bref, et, jetant la brindille d'ormeau marquée de ses morsures, se renversa sur le dossier de sa chaise.

— Pourquoi riez-vous, mademoiselle? demanda le baron, piqué.

— Pour rien, fit Suze. Parce que Pontmagne a dit: "Sans atout!" comme s'il répondait, de là-haut, à votre belle phrase.

Un temps assez long, personne ne parla. Moulier boudait. Thérèse ne travaillait plus. Archères méditait, essayant de noter, par quelques vers pittoresques, la tonalité particulière qu'ont les pelouses sous l'ombre des arbres, et la couleur des morceaux de ciel qu'on entrevoyait à travers la puissante armature d'un groupe de chênes. Dans les veines de tous s'insinuait la douceur voluptueuse de l'automne; elle arrêtait les paroles, et faisait, pour ainsi dire, flotter les idées. Même l'âme de Mme Hémery, cette âme légère, dont Archères disait, avec son habituelle afféterie, "qu'elle devait être mauve", s'emplissait d'une étrange félicité, devenait l'âme d'une personne.

Une voix fortement timbrée parla au-dessus d'eux, du haut de la terrasse:

— Qui de vous, dormeurs, veut aller excursionner, cette après-midi, au château de Biron?

Tous levèrent la tête. Pierre, debout, sans chapeau, les mains appuyées sur la balustrade, leur souriait. Son voyage l'avait un peu maigri, un peu bruni, et, dans l'ensemble, rajeuni.

— C'est étonnant comme mon beau-frère est en forme en ce moment, murmura Suzanne à Archères.

Puis, tout haut:

— Moi, je veux bien, fit-elle. Mais il n'y a qu'une auto?

— Non; la grande est réparée; ce n'était rien; une fuite d'un tuyau de graissage.

Nous vous invitons cordialement à venir visiter notre stock de

Nouvelles Modes du Printemps

provenant des meilleures manufactures Canadiennes.

Haute qualité pour des prix modérés.

Thomas Dussault Limitée,

281, Ste-Catherine Est, *près St-Denis.* **Montréal.**

— Eh bien!... Mais... moi aussi, dit Archères.

— Et le baron aussi, naturellement? reprit Pierre.

— Volontiers.

— Pas moi, Pierre, fit doucement Thérèse.

Depuis qu'il était apparu à l'angle de la terrasse, elle ne le quittait pas du regard. C'était comme une attraction d'aimant, qui forçait ses yeux à chercher son mari, partout où il était, et à ne s'en plus détacher.

— Pourquoi? fit Pierre.

— Mais, mon ami... Vous oubliez que papa arrive par le train de six heures!

— C'est juste, fit Pierre. Etes-vous indispensable?

— Oui... Pour la première fois qu'il vient ici.

— Vous avez donc fini votre partie, là-haut? questionna Archères en se levant.

— Non: je suis mort... Et, tenez! voilà qu'on m'appelle: je revis.

Avec un regard à Thérèse et un signe de tête amical au groupe, il disparut.

— Je comprends, dit Suze, pourquoi Thérèse est si mélancolique aujourd'hui. C'est qu'elle va, pour une après-midi, se séparer de Pierre.

Thérèse haussa les épaules en souriant. A ce moment, vers l'extrémité de l'avenue qui, longeant le bas de la terrasse, allait ensuite s'enfonçant vers le parc, deux silhouettes d'hommes passèrent. La distance était trop grande pour qu'on les distinguât nettement. Pourtant Archères les reconnut et demanda à Thérèse:

— Qu'est-ce donc, madame, que ces deux citoyens, l'un jeune et l'autre chenu, que j'ai déjà rencontrés ce matin, vers neuf heures, dans votre parc, et qui viennent de traverser, là-bas?

— Le jeune, dit Suze avant que Thérèse eût le temps de répondre, c'est l'amoureux de ma sœur.

Thérèse protesta.

— Cette petite est folle. Le jeune homme est le fils de notre gouvernante; il habite avec elle, en ce moment, un ancien logement de régisseur au bout du parc. L'autre est un ami de sa famille en visite chez lui, son parrain, qui a été aussi son subrogé tuteur après la mort de son père.

— Eh bien, chère madame, dit Archères, permettez-moi de vous déclarer que le tuteur a l'air d'un ivrogne, et le pupille d'un anarchiste.

— Pourquoi dites-vous cela? fit Thérèse vivement. Le tuteur, je ne le connais pas, et peu m'importe qu'il se grise. Mais je connais Maxence Chrétien depuis l'enfance, et je le garantis.

Suze s'écria:

— Voyez comme elle le défend!... Quand je vous dis qu'elle a un penchant pour lui. D'ailleurs, c'est elle qui l'a voulu ici, à sa portée, elle ne peut pas le nier.

Thérèse haussa les épaules.

— Ce pauvre garçon était souffrant et avait besoin de grand air. Pierre et moi, nous avons simplement offert un abri à une femme qui m'a servie huit ans.

— Oh! vous êtes si bonne! fit Mme Hémery. Comme c'est touchant, cette histoire! n'est-ce pas, monsieur?

— Chère madame Hémery, insista Suzanne, c'est encore bien plus touchant que vous ne le pensez. Laissez-moi vous apprendre la complète vérité, que ma sœur ne vous dit pas. Après le mariage de Thérèse, l'amoureux Maxence était tombé malade de chagrin.

— Suze! fit Thérèse, mécontente.

— Quoi? Tu ne le contestes pas, je suppose? Maxence était devenu neurasthénique; il avait des migraines; il maigrissait; les médecins n'y comprenaient goutte. Alors Thérèse, qui est pitoyable, l'a installé là, pas trop loin d'elle, avec sa maman, pour qu'il puisse l'apercevoir et lui parler de temps en temps.

Thérèse, désespérant d'arrêter sa sœur, avait repris sa broderie et s'appliquait à compter des points.

Archères demanda:

— Cette potion sentimentale a guéri le malade?

— Il paraît, fit Suze. Chaque fois que je le rencontre, il me semble mal peigné, mais bien portant.

Thérèse répliqua:

— Ce n'est pas généreux, Suze, de railler Maxence parce que le sort l'a fait moins riche et moins élégant que toi. Il a du talent et de l'honnêteté.

— Du talent, c'est possible, fit Moulier. Mais pour de l'honnêteté...

— Que voulez-vous dire? demanda vivement Thérèse. Maxence est le plus honnête garçon du monde!

— Je l'ai vu, de ma chambre, ce "plus honnête garçon du monde", commettre un acte au moins répréhensible... Vous aviez travaillé toute la matinée, madame, à peindre ce sous-bois, cette allée qu'il vient précisément de traverser. Votre chevalet était resté là, avec tout votre attirail. J'ai vu votre jeune ami s'approcher de la toile, la contempler longtemps... puis, après avoir soigneusement observé si on ne le voyait pas, s'emparer d'un de vos pinceaux et l'emporter.

— Mon pinceau que j'ai tant cherché! s'écria Thérèse. Diable de Maxence! Il a pris le plus petit, et je n'en avais qu'un de cette taille.

Mme Hémery se récria:

— Oh! ce jeune homme serait un voleur?

— Mais non! dit Suze. Vous ne comprenez

GAY PAREE

La Préférée des Femmes Élégantes

La jeune fille qui désire donner à son teint ce merveilleux charme qui fait l'orgueil de la Parisienne élégante se sert de la poudre compacte "Gay Paree". C'est la plus récente des poudres compactes et de beaucoup la meilleure. Elle est on ne peut plus délicate et adhère beaucoup plus longtemps. Elle ne fait qu'un avec la peau et est saturée du délicieux parfum "Gay Paree".

La poudre compacte "Gay Paree" se vend dans de jolies boîtes dorées—de deux grandeurs—elles sont de si bonne qualité que vous pouvez y faire graver votre monogramme. Elles peuvent être remplies et dureront plusieurs mois. Demandez à votre pharmacien de remplir votre boîte de poudre compacte "Gay Paree". Cette poudre, ainsi que la houpe en laine d'agneau, se vendent à une fraction de leurs prix primitifs. Six nuances parfaites de poudre et de rouge.

Aussi: Extrait—Eau de toilette—Poudre—pour la figure—Rouges—Sachet—Talc—Crème invisible—Cold Cream—Nourriture pour la peau—Brillantine—Lotion,—etc.

Palmers Limited, Montreal, Sole Distributors

donc pas que c'est de l'amour? Il a voulu posséder quelque chose que les doigts de Thérèse avaient touché. A l'heure qu'il est, il doit porter ce pinceau contre son cœur, et voilà sans doute pourquoi il a choisi le plus petit.

— Mais alors c'est délicieux! dit Mme Hémery réconciliée...

— Pauvre Maxence! murmura Thérèse.

— Moi, fit Moulier, je ne le trouve nullement excusable...

Il fut interrompu par l'irruption des bridgeurs, qui débouchaient sur la terrasse, puis descendaient, se partageant en couples, la double volée de l'escalier.

Hémery accompagnait Mlle Bricart, qui, roulée dans une toilette blanche, rappelait les bonshommes de neige que fabriquent les enfants avec trois boules superposées. Le directeur du Crédit colonial était un petit homme sec et fripé, qui de loin avait l'air extrêmement jeune, mais de près portait ses cinquante-trois ans, inscrits sur son visage finement ridé et ses cheveux teints. Cette peste de Suze disait de lui: "Il est bien conservé dans toute la force du terme, comme une conserve de marque."

Pierre venait après eux, accompagnant Pontmagne, le substitut, grand garçon un peu voûté, dont la figure sérieuse, sympathique, abondamment coiffée de cheveux bruns, rappelait les types de la Fronde, grâce au port de la moustache et de la royale.

Hémery morigénait l'institutrice:

— Il ne fallait pas revenir à l'atout, lui disait-il. Vous saviez que Pontmagne avait la tierce à la dame d'atout, et un petit atout. Il fallait le faire couper à pique. Vous affranchissiez votre neuf d'atout.

Il s'était arrêté au pied de l'escalier, et Mlle Bricart avec lui. Il gesticulait fiévreusement; les veines de son front étroit se gonflaient.

Mlle Bricart répondit placidement:

— C'est vrai, j'ai joué comme une sotte. Mais en acceptant d'être votre partenaire je ne vous avais pas promis des merveilles.

— Ma foi, répliqua Hémery, c'est bien vrai qu'on ne pouvait jouer plus sottement.

Les deux groupes se fondirent.

— Pourquoi s'écria Thérèse, les gens les plus polis perdent-ils leur politesse au bridge? Voilà M. Hémery, l'homme le mieux élevé du monde. Il vient de manquer gravement de respect à Mlle Bricart en la traitant presque de sotte.

— Mademoiselle, je vous fais cent excuses, dit Hémery.

L'institutrice s'inclina en souriant. Archères suggéra:

— Le jeu révèle les véritables caractères, dissimulés sous la politesse ordinaire.

— Merci pour moi, fit Hémery.

— Et encore, reprit Pontmagne, le bridge n'est pas, à proprement parler, un jeu d'argent... Mais les gros jeux d'argent! le baccara! le trente et quarante! la roulette! c'est là que se démasquent les natures! Surtout les natures féminines. Je me souviens de m'être trouvé à Monte-Carlo, une saison, avec un de mes amis et sa femme, laquelle était un être fin, tendre, irrésistible. Un soir, je la vois à la roulette: c'était une autre personne. On eût dit qu'elle avait ôté son masque: une volonté effrénée, une férocité implacable se lisaient dans ses yeux fixes, dans la tension de ses traits. Deux ans plus tard, la petite dame essayait d'empoisonner son mari, avec l'aide d'un complice.

— Vous voyez où mène le jeu, dit Suze en riant. Veillez, madame Hémery!

— Oh! fit naïvement Mme Hémery, mon mari ne m'empoisonnera jamais. Il est bien trop indifférent!

Cette réplique fut saluée par la gaîté de tous. Pierre dit:

— Je demande un instant de silence. Chacun, ici, sauf Thérèse, fait l'excursion de Biron?

Les voix répondirent:

— Oui.

— Alors, rendez-vous, à trois heures précises, au perron de l'ouest, où les deux autos nous attendront.

Tout le monde, maintenant, était debout. Archères, Pontmagne et le baron entouraient Suzanne; Mme Hémery se faisait expliquer par Mlle Bricart l'histoire du château de Biron. Pierre prit le bras de sa femme. Ils s'isolèrent à petits pas dans l'allée au bout de laquelle, tout à l'heure, Maxence et son tuteur avaient fait une brève apparition.

— Cela me chagrine, fit Pierre, de rester loin de toi toute l'après-midi.

Leurs deux regards se prirent, se gardèrent un long moment avec tant de force et de joie qu'eux-mêmes s'arrêtèrent, demeurèrent immobiles, jusqu'à ce que leurs yeux eussent pu se déprendre. Ils firent silencieusement quelques pas, atteignirent le bout de l'allée, rebroussèrent chemin. Les invités, au pied de la terrasse, se séparaient, les uns gagnant le parc, les autres remontant l'escalier vers le château. Pierre dit à Thérèse:

— Je vais te charger d'une corvée.

— Quel bonheur! je peux t'en délivrer?

— Oui, tu le peux. Il s'agit de ce Couderc, qui est aujourd'hui chez les Chrétien. Laisse-moi te dire, d'abord, que je ne comprends pas les Chrétien de recevoir une pareille loque.

— C'est le parrain et l'ancien tuteur de Maxence! N'est-ce pas touchant de voir les Chrétien, qui sont pauvres, essayer de faire pour ce malheureux ce que nous faisons pour eux? Mme Chrétien m'a dit qu'il n'est guère solide et qu'ils lui ont payé le voyage pour qu'il puisse se réconforter un peu, dans ce pays qui est le sien.

— Maxence sait-il, au moins, quel impudent mendiant il héberge?

— Peut-être ne leur tend-il pas la main.

— Cela m'étonnerait. En tout cas, moi, il me comble. Depuis notre mariage, je lui ai fait tenir plus de mille francs. L'argent n'est rien, tu sais mes idées là-dessus. Mais voilà qu'il m'a envoyé ce matin une lettre me demandant de le recevoir. Or, cela, je ne le veux pas.

— Dois-je le voir, moi?

Pierre eut un instant d'hésitation qui n'échappa point à sa femme.

— Peut-être cela vaudrait-il mieux. Fais-lui comprendre qu'il peut m'écrire, mais que je ne le recevrai à aucun prix. Tu avertiras aussi ton ami Maxence que de tels hôtes me déplaisent chez moi.

Pierre, toujours si maître de lui, s'animait. L'angoisse qui tant de fois, au cours du voyage de noces, avait tourmenté Thérèse lui pinça les entrailles. Elle pensa: "Mais qu'est-ce que je crains?... c'est absurde." Elle eut hâte de clore l'entretien.

— Sois tranquille, fit-elle, je me charge de tout cela.

Ils étaient revenus auprès de l'orme géant, auprès des chaises maintenant vides, de la table abandonnée. Ils n'aperçurent pas, masqués par un bosquet de lauriers d'Espagne et de troènes, Suze qui conversait avec le

2-23

Pour suivre les changements de la mode, adoptez le nouveau corset D & A

VOTRE corsetière peut vous procurer, à un prix modéré, un nouveau corset D & A, du dernier modèle et d'un confort parfait. Cette saison, les corsets D & A comportent comme d'ordinaire, des modèles extrêmement pratiques, et dont la coupe scientifique assure le maximum de soutien et de confort.

Les corsetières de bonne réputation **recommandent** le D & A.

Le modèle No 349, illustré ci-contre, est le modèle courant à buste court; il soutient la taille et donne la ligne exigée par la mode.

Style 349

Corsets NE SE ROUILLENT PAS D & A

DOMINION CORSET CO., Quebec, Montréal, Toronto.
Créateurs des corsets La Diva et Goddess.

baron, d'une voix discrète de marivaudage. Eux, la solitude les fit frémir, comme toujours, d'impatient désir: leurs lèvres se lièrent... Quand ils se désunirent, Pierre vit Suzanne et en éprouva quelque ennui. Il entraîna sa femme vers l'escalier de la terrasse. Pendant qu'il montait les premières marches, Thérèse le suivit. Elle avait pris son bras et, le cœur anxieux, ne pouvait se résoudre à se séparer de lui, comme s'il l'eût laissée en péril.

Cependant Suze et le Baron Moulier demeuraient toujours debout derrière le bosquet vert. Maintenant Suze ne distinguait plus sa sœur et son beau-frère. Silencieuse, elle égratignait machinalement le gravier avec la pointe de son ombrelle.

Le baron lui disait:

— Promettez-moi de vous asseoir auprès de moi pendant le trajet en auto... Et quand nous serons arrivés à Biron, vous ne me lâcherez pas pour Archères... Si Archères doit vous courtiser comme il le fait, j'aime mieux m'en retourner à Paris.

— Tiens! vous êtes jaloux? demanda Suze.

— Je suis jaloux, tout au moins, de votre réputation.

Suze fit la moue.

— Jaloux de ma réputation... C'est une phrase de mon père, ça... Est-ce que vous avez l'intention, cher ami, de remplacer papa auprès de moi?

— Vous êtes exaspérante, répondit Moulier. Vous savez fort bien que je suis jaloux de toutes les façons.

Suze affecta la surprise:

— Alors... vous m'aimez... avec passion?

Interloqué, le baron répliqua:

— Mais oui... avec passion... naturellement.

Et le ton de sa voix signifiait tellement la surprise, le malaise, au lieu de la passion, que Suzanne éclata d'un rire joyeux. A ce moment, Thérèse, ayant quitté Pierre, redescendait l'escalier et revenait vers eux.

— Mademoiselle, fit le baron piqué, j'ai bon caractère, mais je ne peux tout de même pas me laisser berner. Au revoir!

Il s'éloigna, croisa Thérèse et remonta vers la terrasse.

Suzanne lui cria, riant toujours:

— A tout à l'heure!... dans la petite auto!

Il ne répondit pas et disparut sans s'être retourné.

— Que lui as-tu fait encore? demanda Thérèse à sa sœur, qu'elle rejoignait.

— Je me suis permis de rire parce qu'il m'a dit: "Je vous aime!" d'un ton dont il aurait dit: "Vous avez un joli chapeau."

— Tu le taquines trop, dit l'aînée avec une nuance de reproche. Tu finiras par le lasser.

— Voilà quelque chose qui m'est égal! répondit la jeune fille. Et puis, rien à craindre, va! Il est pris... autant qu'un homme correct et froid comme lui peut être pris. Ah! ce n'est pas un Pierre Hountacque, mon futur fiancé... Si tu l'avais entendu tout à l'heure. (Elle l'imita:) "Mais!... avec passion... naturellement!" Ah! non... ce n'est pas un Pierre Hountacque. Il est vrai, ajouta-t-elle après un silence d'un instant, que moi, je ne suis pas une Thérèse.

— Que veux-tu dire?

Suze entraîna son aînée dans une allée étroite, sinueuse, ombragée par une voûte de charmes, qui s'éloignait d'abord du château, puis coupait la pelouse en écharpe et regagnait finalement l'autre côté de la façade.

— Ecoute, Thérèse, lui dit-elle. Je ris comme cela, mais au fond je ne suis guère contente. Quand je vous observe, Pierre et toi, je devine un bonheur que je ne ressentirai jamais. Je suis un peu envieuse de vous deux. Tout à l'heure... contre l'ormeau, je vous ai vus... oui... ce n'est pas la peine de rougir, Thérèse, tu as bien le droit d'embrasser ton mari! Je vous ai vus. Je t'ai enviée. Comment suis-je donc faite, moi? Le flirt m'amuse excessivement; mais ce que vous appelez l'amour... cela me laisse tellement froide que je ne sais même pas si cela ne me répugne pas un peu.

— Que tu es enfant! fit Thérèse. Tout cela, ce sont des idées de petite fille. Marie-toi, et tu comprendras l'amour.

— Avec Moulier?

— Avec lui, si tu l'aimes.

— C'est celui qui me déplaît le moins, dit-elle d'un ton piteux, assez comique.

— Alors, épouse-le.

Elles continuèrent quelque temps de marcher sous la charmille. L'allée se courbait, atteignait une région découverte, entre deux pelouses. Le grand soleil les effraya. Elles revinrent lentement vers le château.

— Toi, reprit Suze sans chercher de transition, tu étais amoureuse de Pierre avant de l'épouser. Cela se voyait: tu ne rêvais que d'être seule avec lui. Et le mariage n'a rien changé... Vous venez de passer trois mois en tête à tête, et vous n'êtes pas rassasiés, n'est-ce pas?

— Nous ne serons jamais rassasiés, fit Thérèse.

— Comme tu l'aimes!

— Oui, reprit l'aînée pensivement, ralentissant encore son pas. A me demander si ma vie n'a pas commencé du jour où je l'ai connu. Les choses autour de moi, les gens, toi-même, Suze, je vois tout autrement qu'avant. La force, l'intelligence, la vie de Pierre, tout cela, peu à peu, devient moi, fait partie intégrante de moi. Et quand il m'enlace... comme tu nous as vus tout à l'heure, petite indiscrète, — eh bien! ce n'est pas seulement un attrait de nos sens, c'est... comment dire? le besoin tendre de hâter cette union absolue, cette pénétration réciproque de nos pensées, de nos volontés... Me comprends-tu?

— A peu près. Mais hélas! je suis bien sûre d'une chose: c'est que le baron et la baronne Moulier ignoreront toujours ces grands sentiments et cette fusion totale. Surtout, si c'est moi la baronne.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une vague tristesse; subitement, elle fit une pirouette de pavane et éclata de rire:

— Bah! s'écria-t-elle: la vie est amusante tout de même, avec les sports, les chiffons et le flirt.

Puis, s'arrêtant:

— Regarde, fit-elle.

Thérèse releva le front. Elles étaient revenues à l'orée de l'allée, tout près de l'ormeau. Contre la table en tresses de châtaignier, Maxence Chrétien attendait, debout. Il était vêtu d'un complet brun clair étriqué, et coiffé d'un chapeau de paille à ruban bleu. D'une main, il s'appuyait sur une canne de cormier à bec recourbé. De l'autre, par un geste qui lui était familier, il tiraillait les bouts de sa maigre moustache. En apercevant les deux sœurs, il eut un soubresaut, et aussitôt son attitude, de vague et abandonnée qu'elle était, se fit gauchement apprêtée. Il ôta son chapeau, détourna les yeux, n'osa pas s'avancer. Suze dit à voix basse à sa sœur:

— Je rentre faire un bout de toilette: je n'ai rien à dire à ton amoureux. A ce soir!

Thérèse, la devançant, alla tendre la main au jeune homme.

— Est-ce moi que vous cherchez, Maxence?

— Oui... madame... ou plutôt... en passant, je me suis arrêté un instant ici. Mais je ne veux pas vous retenir.

— J'ai tout mon temps: je ne sors qu'à cinq heures.

Suzanne évita de s'approcher. Elle traversa à distance, gagnant l'escalier, et répondit par une légère inclination de tête au salut et au "bonjour, mademoiselle!" de Maxence.

— Asseyez-vous, Maxence, dit Thérèse.

DEUXIÈME PARTIE

III

Le jeune homme obéit. Il voulut déposer son chapeau sur la table, puis craignit soudain que ce ne fût incorrect et le plaça par terre.

ROMANS - ROMANS - ROMANS

OCCASION EXCEPTIONNELLE POUR LES FÊTES DE PAQUES

Sur réception de la somme de $1.00, nous vous enverrons, par poste, 10 volumes à choisir parmi les titres ci-dessous. Ces volumes contiennent de 75 à 100 pages avec de nombreuses gravures et illustrations. Ecrits par nos romanciers les plus populaires, ils ne manqueront pas de vous intéresser.

L'ENFANT AUX DEUX MÈRES, Gme Livet.
MARIAGE DORÉ, Jules Hoche.
DEMI-FEMME, Jacques Yvel.
VAGUE D'AMOUR, René d'Anjou.
QUI? Fernand Lafargue.
MANNEQUIN DE CIRE, Jules Hoche.
MANDOLINA, Auguste Lescalier.
COEUR BLESSÉ, Henri de Chazel.
LE COEUR INCERTAIN, Paul de Garros.
FINE, Georges Beaume.
L'HEURE D'AIMER, Paul Bru.
LES YEUX ÉTEINTS, Jean de Kerlecq.
LA VIE L'EMPORTE, Jean Petithuguenin.
FERODA, Jules Hoche.
LA PIERRE D'AMOUR, Maurice Landay.
CHANSON D'AMOUR, Paul d'Arcy.
L'AMOUR SE MEURT, Paul d'Arcy.
FAIBLES COEURS, Henri Frichet.
UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT, Cl. Lorraine.
DOUCE FIANCÉE, Edouard Pinon.

La Librairie PONY, 374, Ste-Catherine Est, MONTRÉAL
Téléphone: Est 2855

Thérèse sentit qu'elle aggraverait son embarras en l'invitant à se couvrir. Elle dit simplement:

— Voilà quelques jours que je ne vous avais vu, Maxence. Mais j'ai eu de vos nouvelles par votre mère, et je sais que votre santé continue d'être bonne. Avez-vous pu recommencer à travailler?

— Oui, je bricole quelques petites choses. D'ailleurs, je ne vais plus m'attarder ici. Il faut que je rentre à Paris.

Il s'efforçait de parler délibérément, et ne réunissait qu'à parler sec, en bredouillant un peu.

— Pourquoi cela? fit Thérèse. Profitez de ce beau temps pour rester à Roquefon. Rétablissez-vous tout à fait.

Maxence, les yeux à terre, murmura:

— Merci, vous êtes trop bonne.

Puis, comme s'il prenait un élan, il releva les yeux, regarda Thérèse d'un air presque menaçant, et dit:

— J'ai une requête à vous présenter... de la part de quelqu'un...

— Je crois que je suis au courant, interrompit Thérèse. Ce monsieur qui est chez vous, n'est-ce-pas? Monsieur...

— Couderc.

— M. Couderc voudrait parler à mon mari?

— Oui, fit Maxence, assurant sa voix, qui prit aussitôt un ton d'hostilité, de dispute. Il a écrit hier à M. Pierre Hountacque, et il est étonné de n'avoir reçu aucune réponse.

— Votre ami est bien formaliste, dit Thérèse en souriant, — et ce sourire involontaire fit rougir Maxence. — Je suis chargée par mon mari de lui donner verbalement la réponse qu'il sollicite.

Maxence pensa tout haut:

— M. Hountacque juge indigne de lui, sans doute, de parler à notre ami Couderc, parce que Couderc est un trop pauvre sire.

— Vous êtes absurde, Maxence, répliqua vivement Thérèse. Vous oubliez que Pierre me charge de recevoir votre ami.

— C'est juste, fit Maxence. J'ai dit une sottise. Pardonnez-moi.

Il regarda Thérèse; sa timidité avait disparu, et maintenant il redevenait lui-même, à la fois tendre et violent, mais esclave de cette belle jeune femme qui le traitait avec une indulgente autorité.

— Vous savez d'ailleurs, reprit Thérèse, qu'on ne peut reprocher à Pierre d'être distant. Pierre s'est fait lui-même; il n'oublie pas qu'il a jadis travaillé de ses mains. S'il a une fierté, c'est celle-là.

— Oh! je ne me plains pas de M. Hountacque. J'aurais mauvaise grâce, — étant donné ce qu'il a fait pour nous.

— Alors de qui vous plaignez-vous? De moi?

Maxence eut un geste, tout de suite réprimé, comme pour saisir les mains de Thérèse.

— Oh! vous... vous êtes unique!

Puis, rembruni:

— Avez-vous remarqué comme votre sœur me traite? A peine si elle a répondu à mon salut tout à l'heure! Et elle a passé à l'écart comme si j'étais pestiféré!

— Suze a ces façons avec tous les hommes. Elle traite le baron Moulier comme vous ne vous laisseriez pas traiter. Et puis, Maxence, voyons! qu'est-ce que cela vous fait? Pourquoi guetter toujours ainsi des prétextes à souffrir dans votre sensibilité, ou plutôt dans votre amour-propre? Vivez donc pour vous, pour votre mère, pour vos amis, et ne vous occupez pas constamment de ce que les autres, qui ne vous sont rien, pensent ou ne pensent pas de vous!

Maxence baissait la tête, comme un enfant grondé, qui boude. Thérèse regardait avec une pitié affectueuse ce visage plébéien, intelligent, inquiet, ce masque ingrat, intéressant tout de même, piqué de taches de son, ces cheveux couleur de paille mûre, ce corps maigre crispé par une rancune combattue. Elle devinait la secrète blessure de cet être, une blessure qui enfiévrait à la fois le cœur et l'esprit. Elle aurait voulu la panser, car son bonheur présent la rendait pitoyable aux misères des autres. Mais que faire? Comment effleurer, sans le rebrousser, ce nerveux, ce malade?

Maxence murmura, sans la regarder:

— Si vous saviez comme c'est douloureux, parfois!

— Qu'est-ce qui est douloureux, Maxence?

Il ne parla pas tout de suite, et ses paroles ne répondirent pas à la question de Thérèse.

— Votre mari est généreux pour nous, dit-il. Votre père et votre sœur Suzanne, qui sont moins affables, ne nous ont, en somme, jamais désobligés ni humiliés. Mais tout de même, à la Hitte, dans cette maison que votre générosité nous prête, nous sommes des inférieurs, et vous nous considérez comme tels, et vous avez raison. Nous-mêmes, nous nous rendons bien compte que nous ne sommes pas autre chose.

— Quelle sottise! s'écria Thérèse. Vous n'êtes inférieur à personne!

Maxence sourit tristement.

— Me recevriez-vous chez vous? j'entends chez vous, quand vous recevez, quand il y a du monde?

— Chaque fois que je vous ai invité, vous avez refusé. Vous êtes un sauvage. Vous n'avez même pas assisté à mon mariage: c'est décourageant! Eh bien! je vous invite, là! pour la fête que nous donnerons à Paris en inaugurant notre hôtel; je vous enverrai un carton.

— Si j'ai la faiblesse d'accepter votre invitation, vous recevrez un inférieur, voilà tout. Ah! cette sensation d'infériorité! Quand nous étions, vous et moi, presque des enfants, je ne l'éprouvais pas. Elle m'est venue avec l'âge. Elle s'est accrue depuis que vous êtes mariée. Jamais je ne serai l'égal de Pierre Hountacque. Pierre Hountacque a pu être pauvre naguère; il n'en était pas moins un monsieur, ce que je ne suis pas. C'est un fils de famille qui a eu une jeunesse accidentée, voilà tout. Entre lui et moi, il y aura toujours cette différence; je ne la comblerai jamais. Je serai peut-être connu un jour; peut-être gagnerai-je de l'argent; je n'en garderai pas moins mon origine, et ma gaucherie d'ouvrier d'art ne se corrigera pas.

— Mais c'est fou, ce que vous dites là! protesta Thérèse. Si, comme vous le prétendez, vous avez de la gaucherie aujourd'hui, c'est justement votre jeunesse et votre pauvreté actuelles qui en sont les causes. L'âge et le succès changeront tout cela. Le monde est plein de gens partis, comme vous, d'une situation modeste, et qui sont aujourd'hui les égaux des plus grands.

Maxence hocha la tête:

— C'est possible, après tout, fit-il.

— Eh bien! alors?

— Il sera trop tard.

Thérèse ne répondit pas, devinant que l'entretien risquait de devenir dangereux et qu'il valait mieux le détourner. Mais Maxence se leva, et, tantôt debout sur place, tantôt allant et venant devant Thérèse, il poursuivit, agitant sa canne, s'excitant de sa propre voix.

— Qu'est-ce que cela me fait d'être célèbre ou d'être riche à cinquante ans?... Je n'en suis pas moins, aujourd'hui, Maxence, l'ouvrier de Labrique. Je suis cela pour vos invités, pour vos bridgeurs, pour cet empaillé, de Pontmagne et cet imbécile de baron Moulier. Je suis cela pour votre sœur, qui se brûlerait la main plutôt que de me la tendre. Je suis cela pour votre mari, qui m'adresse de temps en temps trois mots protecteurs, mais qui n'aurait pas l'idée que j'ai des pensées dans la tête et qu'on peut causer avec moi. Et je suis cela pour vous... oui, pour vous, la simplicité et l'indulgence mêmes! Ne protestez pas: vous ne pouvez pas faire que ce ne soit ainsi, et j'aurais beau avoir l'avenir le plus reluisant, aujourd'hui je suis pour vous, comme pour tout le monde, un artisan, fils d'une domestique supérieure, pupille de l'ivrogne mendiant Georges Couderc. Eh bien! c'est cela qui me ravage, qui me mine! Car il n'y a qu'une personne au monde qui compte pour moi, vous le savez bien... et c'est vous. Je me sens l'égal par l'intelligence, par le cœur, de l'homme que vous aimez, qui a conquis ce trésor, cette merveille! Oui, madame, oui! je me sens son égal par l'intelligence, par le cœur: mais je suis son inférieur par la naissance, par l'éducation. Alors, que m'importe de devenir riche, connu, officier de la Légion d'honneur, et même d'acquérir des façons de gentleman (ce dont je doute, d'ailleurs), quand j'aurai cinquante ans?

Il retomba sur le fauteuil rustique qu'il avait quitté, et, ressaisi de honte, se cacha la figure dans ses mains. Quand il les détacha de son visage, il n'osa pas encore regarder Thérèse. Il demeura les yeux fixés en face de lui, le cœur anxieux, attendant la réprimande. Il régna ainsi, entre eux, un assez long silence. Thérèse le rompit en disant d'une voix volontairement affermie et calme:

— Vous m'avez annoncé la visite de votre subrogé tuteur, Maxence. A quelle heure doit-il venir? Je sors à cinq heures.

Maxence releva les yeux.

— C'est juste, fit-il. Je me laisse aller à parler, à parler. Et j'oublie ce pauvre Couderc... Il m'attend depuis une demi-heure à cent pas d'ici, au "banc de la Source". Vous me permettez d'aller le chercher?

— Certes! Amenez-le-moi.

Maxence ramassa son chapeau et partit. Seule, Thérèse médita. La violente sortie du jeune homme l'avait angoissée. Non pas qu'elle fût choquée ou inquiétée par ses sentiments: avertie de son influence, elle savait qu'il ne dépasserait jamais les limites qu'elle lui fixait. Mais elle constatait l'antagonisme que ces paroles décelaient contre son mari. L'épouse aimante s'en alarma un instant.

"Bah! c'est un enfant, pensa-t-elle... Le premier grand succès, la première amourette, lui feront oublier... "

Du fond de l'allée, Maxence revenait, accompagné d'un maigre personnage habillé de noir, dont le vêtement de "cérémonie" et le chapeau de soie contrastaient le plus étrangement avec ce décor agreste, cette joyeuse lumière. Maxence le précédait un peu, de la démarche raide, provocante, que lui commandait son orgueilleuse timidité dès qu'il se sentait observé. Assise, Thérèse Hountacque les regardait s'avancer. Et voici que soudain l'angoisse de tout à l'heure, l'angoisse légère, subie quand Maxence laissait percer sa rancune contre Pierre, — cette angoisse revint, décuplée d'intensité, poignante, étreignant tout l'être et comprimant le cœur, com-

Madame A. Trestler-Mongenais

a l'honneur de vous faire part que son Salon de Modes du Printemps s'ouvrira

LE JEUDI 15 MARS,

à son établissement de

L'AVENUE LAURIER

CHAPEAUX, LINGERIE

DE CHOIX, FANTAISIES.

194, avenue Laurier Ouest,

Angle Avenue du Parc

me si une affreuse menace, un péril mortel eût cheminé vers elle, entre ces deux hommes qui venaient...

"Mais qu'est-ce que j'ai? pensa-t-elle, tendant, pour se ressaisir, tout l'effort de son énergie. Je ne saurais rien craindre de Maxence, qui m'est dévoué. Et que peut ce Couderc?"

Elle avait pâli un instant; maintenant le sang lui remontait aux joues.

"C'est l'attitude de Pierre vis-à-vis de Couderc qui m'a troublée. Pourquoi ne l'a-t-il pas reçu lui-même ou ne lui a-t-il pas écrit son refus de le voir?"

Une sorte d'instinct, une divination si puissante qu'elle ne la discutait même pas, reliait pour elle cette attitude de Pierre au mystérieux tréfonds d'inconnu qu'elle avait pressenti naguère, avant de se marier, que les joies du voyage nuptial ne lui avaient pas fait oublier, et qu'elle redoutait davantage, contrairement à ses prévisions, depuis le retour en France.

Mais déjà les deux hommes étaient devant elle. Elle voulut fermement se faire, pour eux, en même temps habile et aimable, comme si tout le sort de son ménage reposait momentanément sur elle. De près, ils n'avaient d'ailleurs pas l'air bien redoutables, aussi intimidés l'un que l'autre, le jeune homme raidi dans son effort de paraître à l'aise, le bonhomme en noir efflanqué, sans âge, son hauteforme usé à la main, ganté de rouge, s'efforçant de rendre encore plus humble sa pauvre figure ravagée, à la fois résignée, intelligente et un peu servile, mais nullement inquiétante. De maigres cheveux couronnaient son crâne, mal arrangés, ni blonds ni blancs. Ce que Thérèse remarqua surtout, ce furent les yeux, des yeux bleuâtres où l'alcool avait mis sa marque, ces yeux qui semblent excités, fiévreux, mais tout cela derrière un voile, derrière une buée d'humeur trouble et une résille de veinules sanglantes.

— Madame, dit Maxence presque avec arrogance, j'ai l'honneur de vous présenter M. Couderc, ancien chef de comptabilité au Crédit colonial, qui a connu M. Hountacque en Tunisie.

Le bonhomme s'inclina, fort gêné. Thérèse lui dit aimablement:

— Asseyez-vous, monsieur. Et vous aussi, Maxence.

Ils obéirent, mais ni l'un ni l'autre ne purent trouver une parole. Alors la jeune femme reprit:

— Je sais, monsieur, que vous désiriez avoir un entretien avec mon mari. M. Hountacque est forcé de s'absenter aujourd'hui. Il m'a chargé de vous recevoir à sa place. Avez-vous à lui dire quelque chose qui ne puisse être confié à une lettre?

Le bonhomme en noir, les yeux baissés, et brossant son chapeau avec la paume de sa main, eut quelques tics dans son visage ruiné, avant de réussir à répondre:

— Oh! non, madame. Je peux écrire à M. Pierre Mais je lui ai déjà écrit bien des fois!...

Et, relevant ses yeux, il poursuivit d'un ton modeste qui rassura Thérèse:

— C'est même... parce que je lui ai écrit si souvent, peut-être trop souvent... que je voulais, me trouvant de passage chez Mme Chrétien... m'excuser auprès de lui, le remercier, lui présenter mes devoirs. Mais je comprends qu'il ait autre chose à faire. Si Madame veut bien lui dire que je venais simplement présenter mes devoirs... Rien de plus... rien de plus!

Tandis que Couderc balbutiait ainsi, Thérèse observa Maxence: et elle fut frappée de l'altération de ses traits. Evidemment, l'humilité, l'effondrement de son ami, le vexaient. Elle se hâta de dire:

— Mon mari sera fort touché de votre attention; soyez certain qu'il vous en saura gré.

Reprise du désir obscur d'assurer l'avenir, de conjurer, autant qu'il était en elle, de vagues périls, elle ajouta:

— Et d'ailleurs... si jamais vous avez besoin de le voir... adressez-vous à moi d'abord. Moi, j'ai plus de loisirs que lui.

Le visage de Couderc s'éclaira:

— Oh! madame, vrai? Vous me permettez de vous écrire? J'avais eu cette audace la veille de votre mariage et... c'est M. Hountacque qui m'a répondu. Alors, depuis, je n'ai plus osé.

— Certainement, vous pouvez m'écrire. Et je vous répondrai. Lors de votre première lettre, j'étais une jeune fille...

— Ah! je m'en suis avisé après, madame. Excusez-moi. Nous n'avons pas d'usage, nous autres, vous comprenez.

— Il n'y avait là aucune incorrection, monsieur, je vous l'assure, répliqua Thérèse, voyant se crisper de nouveau les traits de Maxence. Alors, c'est convenu? Toutes les fois que vous en aurez le désir, adressez-vous à moi.

— Vous êtes trop bonne, madame.

Tous trois se levèrent. Un moment, Thérèse pensa offrir sur-le-champ à Couderc ce qu'elle devinait bien qu'il était venu chercher: un secours d'argent. La présence de Maxence l'en empêcha. Voulant à tout prix se montrer gracieuse, elle dit:

— Je suis obligée de vous quitter, messieurs, Mais, je vous en prie, restez ici un moment C'est un des endroits les plus agréables de la propriété. Disposez-en. Accepterez-vous un verre d'armagnac, monsieur?

— Ah! madame, cela ne se refuse pas! fit Couderc.

C'est en effet l'usage du pays.

— Pas moi, madame, dit sèchement Maxence.

Thérèse remplit un petit verre et l'offrit à Couderc, qui n'osa y goûter devant elle et le reposa d'un geste gauche. Elle tendit la main aux deux hommes:

— Au revoir, monsieur! Au revoir, Maxence.

Ils la saluèrent, puis, sans rien dire, la regardèrent se diriger vers l'escalier, monter les degrés de pierre. En haut, elle se retourna à demi et fit à Maxence un signe amical. Puis elle disparut sur la terrasse.

Ils entendirent la porte du château se refermer sur elle.

Ce bruit de porte refermée délivra Couderc, lui rendit l'aisance de ses mouvements. Il remit aussitôt sur sa tête son chapeau de soie, lampa d'un trait l'armagnac, fit des lèvres une moue admirative et, se rasseyant, se versa un second verre.

— Qu'est-ce que tu fais là, parrain? dit sérieusement Maxence, qui restait debout.

— Je ne fais de mal à personne, répliqua Couderc goûtant à loisir son second petit verre. Mme Hountacque m'a invité à me rafraîchir. J'accepte et j'en profite. Je t'avoue que mes moyens ne me permettent pas de goûter souvent à une pareille liqueur.

— Parrain, je t'en prie! insista Maxence. Allons-nous-en!

— Quel être bizarre tu fais, petit! soupira Couderc. Ah! tu as bien l'orgueil de ton papa, toi! Mais il faut toujours en passer par où tu veux. Soit! je te suis.

N'expérimentez pas sur L'Alimentation de Bébé.

Le Lait Eagle de Borden est l'aliment infantile par excellence. En usage depuis plusieurs générations, les mères reconnaissent qu'il fait des enfants vigoureux, robustes et sains. Les médecins le recommandent dans les cas obstinés de digestion laborieuse, attendu qu'il est facile à digérer et qu'il constitue un aliment complet.

Le Lait Eagle n'est pas une nourriture "préparée". Il se compose uniquement de lait pur de la campagne et de sucre.

SE VEND PARTOUT

Demandez nos Livrets sur les Bébés. Envoyés gratis.

The Borden Co. Limited

Borden's

AU PREMIER RANG

DEPUIS 1857

EAGLE BRAND

Les parfums les plus distingués
du pays, par leurs aromes délicats
sont

" Faites-Moi-Rêver "

ET

" Boule - de - Neige "

de J. JUTRAS

En vente partout aux prix de *$3.00 l'once pour " BOULE-DE-NEIGE "*
$2.50 " " "FAITES-MOI-RÊVER"

mis dans un coffret aux lignes élégantes.

J. JUTRAS, *le parfumeur de la Canadienne* 1739, Ave Papineau

Nous avons aussi la Poudre F-M-R. MONTREAL

Maxence le précéda, pensif. Voyant qu'il n'était pas suivi, il se retourna: Couderc avalait un troisième petit verre.

— Je viens, je viens!... cria le pauvre diable.

Et, tout courant, il le rejoignit. Maxence mécontent, ne prononçait pas une parole. Le bonhomme trottinait à côté de lui à demi courbé, comme un chien qui craint une bourrade. Au tournant de l'allée il osa dire:

— Tu es en colère contre ton vieux parrain, petit?

Et il s'arrêta.

Maxence lui prit le bras. Il sentit que ce bras était agité de tremblements. Les trois verres absorbés coup sur coup tout à l'heure avaient suffi pour rompre le fragile équilibre nerveux de l'alcoolique, et déjà Couderc n'était plus tout à fait le même que lorsqu'il s'était présenté devant Thérèse, vide d'alcool, grâce à Maxence qui l'avait surveillé toute la matinée. Maxence lut dans les yeux de cet homme, — qu'il plaignait et qu'il aimait, — cette hallucination, cette exaltation de la personne qui lui faisaient peur et horreur, à lui sobre ouvrier d'art, n'effleurant jamais un verre d'eau-de-vie.

Le vieux répéta:

— Tu es en colère contre ton parrain. Ce n'est pas bien. Je n'ai que toi au monde. Tu vois que Pierre Hountacque me lâche, et toi aussi, tu me fais des misères... Car il me lâche, le patron. J'ai compris; je ne suis pas un sot. Il ne veut plus rien savoir. Il a tort... Heureusement que sa femme est moins dure. Elle est gentille, sa femme.

Et, après quelques pas en silence, il ajouta:

— Les femmes, vois-tu, c'est tout bon ou tout mauvais. Moi, la mienne, c'est tout mauvais. Et voilà pourquoi je suis ce que je suis. Ne sois pas méchant pour moi!

Maxence, touché, répliqua seulement:

— Viens, parrain! Rentrons à la maison!

A jeun, ou quand il cuvait son alcool, Couderc était plutôt silencieux. Il ne devenait bavard que tout de suite après avoir bu, quand la fumée du poison récemment absorbé lui travaillait la tête et l'estomac. Alors il s'excitait à parler, d'ailleurs sans divaguer, montrant même une curieuse lucidité d'analyse personnelle qu'il n'avait pas à l'ordinaire.

Les deux hommes suivirent l'allée; elle aboutissait à ce qu'on appelle dans le pays une surède, c'est-à-dire un bois de chênes-lièges. Avec leurs troncs dépouillés, rougeâtres, leur forte structure qui rappelle, en plus trapu, celle du chêne ordinaire, leur feuillage couleur de l'olivier, les belles surèdes offrent au passant qu'elles accueillent une sensation de mystère et de sérénité. La surède de Roquefon, parfaitement soignée, évoquait les bois sacrés antiques. Au bout de ses vastes quinconces, le terrain du parc se ravinait vers une étroite vallée, dessinée par un filet d'eau. La source d'où jaillissait cette eau avait été, durant les dernières années, dégagée, améliorée, sa vasque élargie. On l'avait décorée d'un banc de pierre, et ce banc était déjà envahi par de jeunes mousses. C'était le "banc de la Source" où Couderc avait attendu Maxence avant de se présenter à Thérèse.

— Allons nous reposer un moment au banc de la Source, fit Couderc dont le pas se traînait. La marche me donne un peu chaud à la tête; je me sens tout étourdi.

Maxence acquiesça. Tous deux descendirent le sentier sinueux, mais bien tracé, qui conduisait au banc. Quand ils furent assis côte à côte, le jeune ciseleur observa quelque temps son compagnon, qui, de ses mains comme grelottantes, roulait avec difficulté une cigarette. C'étaient des mains maigres et longues, mal soignées, mais fines, où un chirographe eût deviné l'esprit aiguisé, l'adresse à comprendre, la curiosité ingénieuse.

— Parrain! fit Maxence.

— Quoi, petit?

— Veux-tu me faire un grand plaisir?

— Bien sûr.

— N'écris pas à Mme Hountacque pour lui demander de l'argent. Ne leur demande rien, ni à elle ni à son mari, je t'en prie: cela me peine. Est-ce que je ne suis pas là si tu as besoin de quelque chose? Nous ne roulons pas sur l'or, maman et moi, mais pourtant... Quelques louis par-ci par-là...

Couderc suça un moment sa cigarette, puis dit:

— Jamais je ne te demanderai rien, à toi, mon petit Maxence. Tu as le bonheur de ne pas avoir de femme dans ta vie; ce serait trop répugant si l'argent de ton travail allait à la mienne.

Sa cigarette s'éventrait. Il la répara, tout en continuant de parler, d'une voix tranquille, sans changer de ton:

— Vois-tu, petit, méfie-toi des femmes. Reste comme te voilà, seul dans ta maison,

avec ta vieille. Tu vois où j'en suis; je suis un ivrogne et un mendiant, je te dégoûte... Si, si, je te dégoute, et pas tant que je me dégoûte moi-même. Pourtant, ta mère peut te le dire: vers ton âge, j'ai été un joyaux garçon, bien tenu, pas bête: j'avais de l'avenir, puisque c'est moi qui ai remplacé ton pauvre papa, au Crédit colonial de Tunis, pour le service des chèques... Je n'avais qu'à marcher droit devant moi; je serais peut-être aujourd'hui directeur d'agence avec sept ou huit mille d'appointements. Une femme a suffi pour chambarder tout cela... une de ces coloniales, comme il en pousse là-bas... tu n'as pas idée de ce qu'elles sont rusées pour vous prendre. Celle-là disait qu'elle voulait être artiste, aller à Paris... J'ai eu la sottise de l'épouser, de lâcher mon métier pour la suivre. Elle s'en est payé, de la vie de Paris! De quoi détraquer les plus solides! Moi, je suis vieux, fini, crevé: elle, les années passent dessus comme sans la toucher... la sorcière! Et il lui faut de l'argent, toujours de l'argent! L'argent, moi, je m'en moque. Dix sous de tabac par jour et vingt sous de fine, c'est tout ce qu'il me faut. Tandis qu'elle... des chapeaux, des toilettes, des voitures! Et moi, qu'elle bafoue, je reste avec elle, et je me déshonore à mendier de l'argent, pour qu'elle ne me quitte pas tout à fait, pour qu'elle soit vénale avec moi, au moins, comme avec les autres!

Ce n'était pas la première fois que Couderc avouait sa déchéance devant Maxence; mais, jamais, peut-être, il ne l'avait fait avec cette âpreté et cet accent de désespoir. Le jeune homme en fut touché jusqu'au cœur Il prit la main maigre de son compagnon, sans trouver aucun mot pour le consoler ou le gronder. A quoi bon des mots! Rien ne donnait tant l'impression du définitif" que ce bonhomme écroulé sur un banc, les mains sur les genoux, la figure tiraillée de tics, continuant de remuer, après avoir cessé de parler, le bout de cigarette collé à sa lèvre inférieure.

Brusquement, Couderc se retourna vers Maxence, et, le regardant de ses yeux à la fois enflammés et troubles, enflammés derrière un voile:

— Je t'ai dit que je me dégoûte, petit. Mais tout de même il faut que tu sois convaincu, et ta mère aussi, que le père Couderc n'a jamais fait une vilaine action pour avoir de l'argent. J'ai tapé, j'ai mendigoté, c'est vrai! Mais je suis resté propre. Il en sait quelque chose, ton ami le maître de Roquefon.

Il prit un temps, comme s'il fixait sa pensée sur un problème. Puis il reprit:

— Ou peut être, après tout, qu'il n'en sait rien. Sans cela, il ne m'aurait pas remisé si cavalièrement tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu veux dire, parrain?

— Rien. Je m'entends.

Il se parla de nouveau à lui-même, puis, se dressant debout, comique et inquiétant dans sa redingote de drap noir, le chapeau haut-de-forme penché en avant:

— Rentrons, dit-il. J'ai un peu soif. Tu me donneras bien de quoi me rafraîchir à la maison, petit. J'ai comme un poids sur l'estomac. L'armagnac de Roquefon ne passe pas.

Ils montèrent l'autre pente du ravin et, côte à côte, obliquèrent vers un toit de tuiles qui se dressait à cinq cents mètres environ, au bout d'une prairie enclose de barrières blanches. Quelques poulinières, dans cet enclos, pacageaient avec leurs poulains. Au passage des deux compagnons, ceux-ci détalèrent en galopades, pétaradant des pieds de derrière... Puis une petite pouliche aux jambes de biche, ayant reconnu Maxence qui lui donnait souvent du sucre, vint, rassurée, quêteuse, le suivre quelque temps le long de la barrière... La maisonnette au toit de tuiles montait au-dessus du pli de terrain, se précisait: une bâtisse sans étage, rez-de-chaussée et grenier, ce qu'on appelle dans le pays "une chartreuse", entourée d'un potager un peu en désordre, mais orné çà et là de touffes de rosiers en fleur. C'était une ancienne métairie, nommée la Hitte; elle avait servi d'habitation à un régisseur, du temps que s'exécutaient les travaux du parc. Maxence et sa mère y étaient installés depuis le commencement des vacances.

Les deux hommes marchaient sans parler. Couderc ruminait des phrases qui ne produisaient aucun son, mais qui devaient exprimer des pensées violentes, car, de temps en temps, elles s'accompagnaient de gestes, Maxence, sans trop s'expliquer pourquoi, se sentait irrité, offensé. De son entrevue récente avec Thérèse, il ne lui restait que de l'amertume. La déchéance de Couderc, l'humiliant refus de Pierre Hountacque, pesaient sur lui. Il en voulait à Couderc, à Pierre, à Thérèse.

Ils atteignirent la clôture de grillage et le portillon de la Hite. Le portillon était entr' ouvert. Une gamine d'environ quinze ans— brune comme une gitane, sa jupe retroussée laissant voir le lourd jupon écarlate et les mollets nus, couleur de terre cuite — arrosait un rang de petit pois.

— Maman est à la maison, Irma? demanda Maxence

— Mme Chrétien est allée jusqu'au village acheter le souper de ces messieurs, fit la petite, montrant son joli visage malpropre, embroussaillé de mèches noires.

Maxence précéda son parrain dans la maison. Dès le vestibule, une fraîcheur agréable les accueillit, entretenue par les contrevents ramenés presque jusqu'à joindre, selon la coutume gasconne. Ils entrèrent dans la pièce de gauche, assez vaste, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Maxence entr'ouvrit les volets, donna du jour. Carrelée de rouge, blanchie au lait de chaux, d'une netteté méticuleuse avec ses bassines de cuivre, ses casseroles étamées, ses pichets de terre brune allignés par ordre de taille sur le haut manteau de l'âtre, ses chaises de bois clair, sa grande table couverte de toile cirée à ramages, la pièce était gaie, familière

Maxence pensa: "Ce n'est pas grand'chose, cet ordre, cette gaité... et cependant ce peu n'est pas à moi. C'est encore une charité, une charité de lui. Il me fait la charité, comme à Couderc."

— Eh bien! petit... tu ne veux pas me donner de quoi m'humecter? dit humblement le bonhomme, qui s'était assis près de la table et avait posé dessus son chapeau.

Maxence fut sur le point de refuser brutalement.

Il se ravisa pourtant, alla ouvrir le vieux bahut en cerisier qui occupait le fond de la cuisine, en tira un verre et une bouteille rouge.

— Je t'offre un verre de cassis, rien de plus, dit-il.

VENTE DE FILETS

Grand assortiment de **filets** en largeurs variant de ½ pouce à 18 pouces à être vendu à prix très réduits.

½ pouce, prix régulier 25cts pour 15cts
¾ " " " 40 " " 25 "
1 " " " 50 " " 35 "

1¼ pouce, patron rose, plus belle qualité, prix régulier 65cts pour 45cts.

647 Ouest, Rue Ste-Catherine

M. F. Cahill & COMPANY

Téléphone: Uptown 1360

On fait le point d'ourlet. **Nous vendons les parfums français.**

Ce teint rose, tendre et velouté

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.

Pearl LaSage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années, ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux: Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amies, quels que soient votre âge et votre santé. **Toutes les méthodes connues sont abandonnées.** Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jours suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos noms et adresse et vous recevrez tous les détails—**Gratis.**

Pearl LaSage Reg'd, - Dept 112, TORONTO

— Oui, oui, un verre de cassis, fit Couderc. Maxence versa lui-même, assez chichement.

— Ne le bois pas tout d'un coup, parrain!

Le vieux obéit, et trempa seulement ses lèvres dans la vermeille liqueur. Maxence, pensif, adossé au chambranle de pierre de la cheminée, le regardait.

— Parrain, fit-il tout à coup?

— Quoi, petit?

— Pourquoi disais-tu, tout à l'heure, que Pierre Hountacque t'aurait reçu s'il avait connu certaines choses?

Couderc fit semblant de ne pas avoir entendu. Il considéra son verre à moitié vide et se mit à rire.

— Tu ne vas pas mesurer le cassis à ton parrain, fit-il. Regarde-moi ce que tu m'as donné! c'est le dé à coudre de ta mère. Allons! sois généreux. Le cassis de Maria Chrétien, ça ne peut pas faire de mal.

Maxence, impatienté, alla prendre la bouteille dans le bahut et la posa sur la table, devant Couderc. Celui-ci n'osa se servir tout de suite; avec une ruse d'ivrogne, il flatta la curiosité de Maxence.

— Le patron de Roquefon, reprit-il, si je voulais, petit, il me recevrait avant ce soir, et dans son salon. Et il me ferait asseoir dans son plus beau fauteuil de velours, et il me reconduirait après jusqu'à la porte, et c'est lui qui me dirait: "Monsieur Couderc! Acceptez donc ces petits billets bleus!... et quand vous serez au bout il y en aura d'autres ici pour vous!"

Subrepticement, il emplit son verre et le lampa. Maxence n'y fit même pas attention. Couderc reprit:

— Seulement, le père Couderc ne mange pas de ce pain-là. L'argent que m'a donné le patron de Roquefon, je le lui ai demandé comme à un compagnon du temps où, tous les deux, on était pauvres, et qui a réussi tandis que je chavirais. Il ne saura jamais que je pourrais parler plus haut, et dire: "Donne!..." je suis bien aise de t'apprendre çà, Maxence. Tu croiras peut-être, maintenant, que ton parrain n'est pas aussi dégoûtant qu'il en à l'air.

Excité par ses propres paroles, le vieux se versa encore un verre de cassis. Inoffensive pour un organisme sain, la liqueur ménagère achevait de l'intoxiquer. Mais son filleul ne le surveillait plus.

— Je te raconte ça, reprit Couderc, parce que je sais que tu es discret. Et d'ailleurs Pierre Hountacque est un atout dans ton jeu... ou plutôt sa femme, qui te choie, ça se voit. Alors, s'il est riche, s'il est prospère, tant mieux pour lui, tant mieux pour toi, mais, au début de sa fortune, il y a du louche.

— Tout le monde le dit, fit Maxence toujours adossé à la cheminée.

Son cœur lui secouait la poitrine. Il pensait:

"Pourvu que maman ne rentre pas! le vieux s'arrêterait de parler!

— Tout le monde le dit, répéta Couderc. Mais personne ne peut le prouver. Moi, je le peux. Moi, et un autre.

— Quel autre?

— Hémery, mais Hémery ne dira jamais rien.

— Et toi, répondit Maxence, — à qui une curiosité passionnée suggérait juste les mots qu'il allait prononcer, — toi, on ne te croirait pas.

Couderc se dressa tout debout, avec un air de défi:

— On ne me croirait pas? Si je disais que, quand j'ai succédé à ton père au Comptoir colonial à Tunis, j'ai trouvé des chèques qui étaient des faux, des chèques de l'entrepreneur Camboulives au bénéfice de Pierre Hountacque, que le vrai Camboulives, à moitié gâteux à cette date-là, n'avait jamais signés?

Une sorte de chaleur joyeuse montait maintenant du cœur de Maxence vers sa tête. Il rougit, comme de plaisir.

— Où sont-ils, ces faux chèques? demanda-t-il affectant l'incrédulité.

— Hémery les a gardés... ou, plus probablement, il les a fait disparaître. Hémery était le directeur de la succursale; personne ne réclamait; il n'avait aucun intérêt à éveiller l'affaire, tu conçois!

Couderc fit une pause, puis tout en sirotant verre après verre, poursuivit:

— Quand je lui ai mis les faux chèques sous le nez, à Hémery, il y a neuf ans, là-bas, il m'a dit: "Motus! Laissez-moi examiner cela..." Trois jours après, il m'a fait appeler, et, en me regardant dans les yeux, il m'a dit: "La signature est conforme. Les chèques sont bons..." Parfait!... Je suis retourné à mon bureau, et naturellement je n'ai plus pipé. Seulement il n'a pas rendu les chèques.

— Mais alors, si les chèques sont détruits...

— J'ai les photographies, fit Couderc. Je les avait prises pour pouvoir les étudier à la loupe, chez moi, sans attirer l'attention des dollègues.

— Et tu les as toujours?

Couderc tapa de la main gauche sur la poche de flanc de sa redingote, que bossuait la marque d'un portefeuille.

—Toujours, dit-il. Tu vois la tête du patron de Roquefon, si, un matin, j'allais lui offrir ça, au moment de son café au lait? Crois-tu qu'il les paierait cher? Mais je te dis: Je ne mange pas de ce pain-là. S'il m'avait reçu gentiment aujourd'hui, je les lui aurais probablement donnés pour rien.

Les yeux des deux hommes se rencontrèrent. Maxence lut dans ceux du bonhomme cette sorte de folie lucide où le mettait l'alcool, avant de le prostrer dans une mort de quelques heures.

"Est-ce qu'il dit vrai, pensa-t-il, ou est-ce qu'il invente? Mais non, il n'invente pas. Dans l'état où le voilà, sa mémoire et sa parole sont infaillibles. Thérèse a épousé un faussaire. Elle aime un homme qui a imité des signatures pour se procurer de l'argent. Et ce vieux-là peut le prouver."

Il ressentait une joie intense, comme si sa vie, à lui Maxence, changeait tout à coup, comme si des obstacles à sa marche en avant s'effondraient, lui livraient passage... Aller trouver Thérèse... la renseigner... la libérer de ce mariage... Toutes ces possibilités se heurtaient dans son cerveau et y menaient un fracas de revanche, de triomphe.

— Parrain, dit-il, tu n'as pas fait ton devoir.

— Pourquoi ça?

— Tu n'a pas fait ton devoir. Quand on les preuves d'un faux, on va les porter au procureur de la république.

Le vieux ricana:

— Tu es jeune, petit. Les pauvres comme moi, la sagesse, pour eux, c'est de se tenir, le plus possible, à l'écart de la justice, même quand ils n'ont rien à se reprocher. C'est moi qu'on aurait fini par mettre au bloc, tu aurais vu ça. D'ailleurs, j'ai fait mon devoir, comme tu dis, dès le début. Sitôt qu'en reprenant le service de ton père j'ai découvert les faux, j'ai avisé mon chef.

— Mais, objecta Maxence, comment mon père n'avait-il pas découvert les faux? Il les a eus entre les mains avant toi, pourtant?

Couderc qui continuait à vider doucement la bouteille de cassis d'abord dans son verre, puis dans son gosier, répondit:

— Je me suis posé la même question... Que veux-tu! ça prouve que j'avais de meilleurs yeux que ton père. Ou bien, après tout, ton père a peut-être vu clair, mais n'a pas voulu dénoncer Pierre, qui était son ami. Oui... On ne m'ôtera pas de l'idée que la chose s'est passée comme ça. Il a dû découvrir les faux, aller trouver Pierre... peut-être le menacer. et c'est comme ça que la querelle est venue. Ah! c'était un adversaire pas commode, Hountacque! Aujourd'hui qu'il est riche, il a rentré ses crocs. Mais, dans les premiers temps, il ne faisait pas bon lui barrer le chemin.

Il parlait pour lui-même, clairement, posément. Maxence, à qui ce mot de "querelle" ne disait rien de précis, demanda sans arrière-pensée:

— Quelle querelle?

(A suivre)

Luvin

Paris

PARFUMS DE LUXE

EAUX DE TOILETTE, POUDRES, FARDS, SAVONS.

AGENTS EXCLUSIFS POUR LE CANADA
QUEDRUE ET DUBOSQ
6, RUE ST-SACREMENT, MONTREAL.
MAIN 7138

PHARMACIES ET GRANDS MAGASINS.

LA CAUSERIE DU DOCTEUR

Le Docteur A. N. Rivet, spécialiste reputé pour les maladies de la peau, commence aujourd'hui une série de chroniques, fort documentées, sur l'hygiène de la peau. Ces maladies sont parmi les plus tristes qui affligent l'humanité, et elles sont aussi nombreuses que cruelles.

Le Docteur Rivet nous apprendra comment soigner la peau, et la conserver saine et belle. De plus le Docteur répondra aux lettres qui lui seront adressées sur tout sujet intéressant les maladies de la peau.

LES SOINS EXTÉRIEURS DU CORPS

Il y aurait un gros livre à écrire sur les soins à donner à l'enveloppe humaine, et qui serait utile à une foule de personnes ignorant le bien que cela peut apporter à la santé générale. Nous sommes bien négligents à ce point de vue. Du moment que nous avons accordé à la peau les soins ordinaires de propreté, c'est-à-dire s'être lavé la figure et les mains selon les besoins apparents; tous les jours, et s'être accordé un grand bain plus ou moins fréquent pour ceux qui en comprennent l'utilité, l'on croit avoir fait le nécessaire. Qu'avec cela l'on ait des boutons, soit sur la figure ou le reste du corps, on s'en préoccupe plus ou moins. Si l'on cherche à enlever toute marque visible de mal à la figure ou aux mains, parties offertes à la vue, on s'en trouve satisfait. Le reste du corps pourra être couvert de mal, on le traite avec mépris. Mais comme le dit un auteur, le docteur Monin: "Traiter le mal par l'insouciance et le mépris, c'est assurer son triomphe presque certain. Une personne qui se dit trop occupée pour soigner sa santé ressemble à l'ouvrier qui prétend n'avoir pas le temps de nettoyer ses outils... Sans la santé, il n'existe ni beauté, ni bonheur, ni véritable richesse."

Nous différons beaucoup des anciens à ce point de vue. Les Grecs, et les Romains qui copièrent les Grecs, prenaient un soin tout particulier de leur corps. Pour eux, les bains étaient une institution nationale. Partout où les Romains ont passé ils ont laissé derrière eux des vestiges plus ou moins bien conservés de thermes où ils passaient une partie de leur temps. Ces stations prolongées dans des bains à température plus ou moins élevée, nettoyaient les pores de la peau et permettaient au tissu cutané de se débarrasser des impuretés qui l'encombraient.

Ils avaient poussé la balnéation à un degré de perfection que nous ne faisons que copier. Bain de vapeur, chaleur sèche, douches, bains chauds, froids, tout était employé pour entretenir la santé. Les peintures murales et les restes des thermes que l'on voit en France ou en Italie nous renseignent sur ces mœurs d'autrefois. L'époque gallo-romaine en France imita en tout les habitudes romaines introduites par les vainqueurs. Les ruines des thermes à Nîmes, submergées à l'heure actuelle, laissent voir sous la transparence de l'eau les colonnes et arcades des vieux bains romains.

La religion chrétienne qui enseigna à mépriser le corps dont les païens faisaient un culte. les invasions des Barbares, la ruine des familles patriciennes et leur disparition en grande partie causée par les guerres et les massacres, détournèrent le peuple de ces habitudes consacrées pendant des siècles.

La rudesse des mœurs des Francs envahisseurs, les guerres du Moyen-Age et des siècles qui suivirent, ne permirent pas à la propreté antique de se réveiller. La guerre entre chefs, les croisades, les guerres de religion donnèrent à ces époques tourmentées des habitudes de vie absolument primitives. La propreté telle que pratiquée de nos jours était inconnue. Nos ancêtres ne se lavaient pas; ils ne connaissaient l'eau que lorsqu'ils tombaient dedans; ils avaient ainsi l'avantage de se laver en autant que le contact de l'eau était prolongé. Ils mangeaient avec leurs doigts, l'usage de la fourchette étant inconnu et le repas fini, les essuyaient sur un morceau de pain ou leurs vêtements. Les vêtements de dessous ne s'enlevaient que lorsqu'ils tombaient en lambeaux. Quel cas pouvait-on faire de l'extérieur du corps lorsque la vie d'un homme ne valait pas un fétu. Nous pouvons facilement imaginer l'odeur s'exhalant de ces individus. Pour masquer ces relents de sueur et de crasse on se parfumait à outrance. Les huiles parfumées, les comestiques, les poudres étaient en grand usage chez les riches, mais elles n'étaient pas employées pour compléter la toilette comme chez les modernes, mais pour cacher par une couche nouvelle l'ancienne qui évidemment était trop sale.

Avec le temps, et la religion aidant, les mœurs s'adoucirent petit à petit, durant le cours des siècles. La chevalerie disparut mais elle laissa à sa suite les germes d'une politesse qui servit à polir les manières, la conversation, et en firent ce que l'on appela plus tard la politesse française, notre mère-patrie occupant le premier rang dans cette lutte courtoise.

Mais si la vie extérieure subit cette influence, il n'en fût pas de même pour la vie intime. Les mémoires du temps nous édifient sur ce sujet, et il n'y a qu'à lire ceux de St-Simon. Les détails qu'il nous donne sur la vie des grands personnages de l'époque nous font voir que la propreté n'existait qu'à l'extérieur. L'hygiène? on ne connaissait ni le mot, ni la chose. Les bains ne s'administraient que comme remède et cela en grande pompe, par des spécialistes qui se faisaient payer fort cher. Aussi n'y avait-il que les riches qui en profitaient. (Les notes d'apothicaires du temps en font foi). Ces habitudes se continuèrent jusqu'au siècle dernier, alors que les Anglais mirent l'usage des bains fréquents à la mode, dans les pays d'Europe. Ceux-ci cherchèrent à les imiter et les découvertes de la contagiosité de la plupart des maladies donnèrent à l'habitude d'utiliser l'eau un mouvement impulsif qui ne cesse de grandir.

Il est admis aujourd'hui que la propreté du corps est nécessaire à la santé et que si l'on néglige ou si l'on ignore ces soins essentiels, le travail des émonctoires est gêné et des troubles qui se reperctueront tôt ou tard sur les autres fonctions vitales seront amenés.

Nous avons cru nécessaire de donner ce court aperçu rétrospectif des habitudes d'autrefois. Une partie de ces effroyables hécatombes que les pestes ont exercées sur le genre humain au Moyen-Age et même dans les temps modernes, ont pour cause, en partie, le peu de soins que l'on donnait à son corps.

Afin de faire mieux saisir les fonctions et les troubles du tissu cutané, dans un prochain article nous offrirons à nos lecteurs quelques explications sur la structure de ce tissu.

Docteur A. N. RIVET

GRAND CONCOURS DE

QUELLE EST LA PLUS

CONCOURS DE BEAUTÉS

LA REVUE MODERNE institue aujourd'hui, après maintes autres BEAUTÉ appelé à faire connaître la PLUS BELLE CANA LEURS FEMMES, il nous semble juste de donner à la CANADIEN parmi les BELLES FEMMES du MONDE entier. La beauté est d'HONORER, et notre concours n'a pas d'autre but.

CONDITIONS

QUELLE EST LA PLUS BELLE CANADIENNE ?

1—Nous recevons dès aujourd'hui, et jusqu'au 31 mars exclusivement, toutes les photographies des jolies femmes ou jeunes filles que l'on voudra bien adresser à notre Concours de Beauté.

2—Nous prions TOUS CEUX et TOUTES CELLES qui CONNAISSENT de belles CANADIENNES de bien vouloir nous faire parvenir leurs photographies. Tous peuvent inscrire au concours UNE ou PLUSIEURS candidates.

3—Chaque photographie devra porter à son verso un PSEUDONYME et le coupon d'admission dont nous donnons ici la formule, devra être mis dans une enveloppe avec le nom et l'adresse de la candidate.

4—Le pseudonyme correspondant à la photographie devra être écrit sur l'enveloppe, et ces enveloppes ne seront ouvertes qu'après la proclamation de la plus belle Canadienne.

5—Le Jury présidera lui-même à l'ouverture des enveloppes.

6—Les photographies ainsi que les enveloppes contenant les coupons d'admission des personnes qui n'auront obtenu aucun prix, seront détruites en présence du Jury, sans que les enveloppes aient été ouvertes.

7—Aucune photographie ne sera publiée sans l'assentiment de son original.

8—La Revue Moderne ne se rend responsable d'aucune photographie qui sera adressée à son concours de beauté.

9—Toutes les photographies seront publiées avec un numéro.

10—Ce numéro servira au grand vote public (voyez plus loin).

11—Les noms des lauréates ne SERONT PUBLIÉS que lors de la PROCLAMATION DU RÉSULTAT FINAL.

NOTRE JURY

NOTRE JURY est composé de hautes personnalités du monde de l'art et des lettres.

NOS GENS DE LETTRES:

M. J. MURRAY GIBBON, président de l'Association des Auteurs Canadiens;
M. VICTOR MORIN, président de l'Association des Auteurs Canadiens (section française), Président Général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal;
M. RENÉ DU ROURE, professeur de littérature française à l'Université McGill;
M. le professeur A. LEBLOND de BRUMATH.
MADEMOISELLE SIMS, présidente de l'Association des Auteurs Canadiens, (section anglaise de Montréal);

NOS ARTISTES:

M. MAURICE CULLEN, artiste-peintre.
MLLE VICTORIA CARTIER, artiste-pianiste et critique d'art;
M. JOSEPH ST-CHARLES, artiste-peintre et professeur;
M. C. MAILLARD, artiste-peintre et professeur;
M. HENRI HÉBERT, artiste-sculpteur;
M. ERNEST CORMIER, architecte, (Prix de Rome);
MADEMOISELLE CLAIRE FAUTEUX, artiste-peintre;
M. J. RICE, artiste-photographe;
M. L. E. OUIMET, directeur de la Cie de films Pathé;
M. ALBERT DUMAS, artiste-photographe;
M. LAROSE, artiste-photographe.

LE PUBLIC DONNERA LE JUGEMENT DANS CE CONCOURS

Lorsque les Juges auront fait le choix des plus belles femmes canadiennes inscrites au Concours de Beauté de La REVUE MODERNE, nous publierons les photographies de ces beautés, et nous demanderons à nos lecteurs et lectrices

QUELLE EST LA PLUS BELLE CANADIENNE ?

1—Le CHOIX sera fait par VOTE.
2—Le VOTE se fera à l'aide de COUPONS.
3—Nous publions le PREMIER DE CES COUPONS dans la présente édition.

CONSERVEZ CE PREMIER COUPON.

LA PHOTOGRAPHIE QUI AURA REMPORTÉ LE PLUS GRAND NOMBRE DE VOTES SERA PROCLAMÉE

1er GRAND PRIX DE BEAUTÉ

LA SECONDE:

2e GRAND PRIX DE BEAUTÉ

LA TROISIÈME:

3e GRAND PRIX DE BEAUTÉ

CELLES QUI VIENDRONT ENSUITE SERONT CLASSÉES comme 1er, 2e, 3e prix et ainsi de suite.

COUPON D'ADMISSION

AU

CONCOURS DE BEAUTÉ

DE

LA REVUE MODERNE

CANDIDATE:

Madame / *Mademoiselle* .....

No et Rue .....

Ville ou Village .....

Province .....

Honneur à la Plus

Le Concours

"LA REVUE MODERNE"

BELLE CANADIENNE ?

FÉMININES!

NOS CONDITIONS
NOS JUGES
NOS PRIX

publications européennes et américaines, un CONCOURS DE DIENNE. Puisque tous les pays ont proclamé la BEAUTÉ de NE dont la BEAUTÉ est REMARQUABLE, la place qui lui revient un DON DE DIEU qu'il convient de RECONNAÎTRE et

NOS PRIX

Nous donnerons dans notre prochain numéro la LISTE de nos prix.

LA PROCLAMATION DES LAURÉATES

aura lieu en grande séance publique et sera présidée par de hautes personnalités canadiennes.

Toutes les Canadiennes peuvent participer à ce concours sans distinction de races, mais elles devront être nées AU CANADA et habiter au Canada.

NOUS VOULONS PROCLAMER LA PLUS BELLE CANADIENNE !

La photographie de la Belle entre les Belles, sera reproduite en couleurs sur notre page de couverture.

ENVOYEZ-NOUS VOS PHOTOGRAPHIES !

Envoyez les photographies des belles Canadiennes que vous connaissez.

PROCLAMONS NOTRE BEAUTÉ NATIONALE !

Belle Canadienne!

est Ouvert.

COUPON DE VOTE

AU

CONCOURS DE BEAUTÉ

DE

LA REVUE MODERNE

Quelle est la plus belle Canadienne ?

Je vote pour le numéro .....

Les Choses Féminines

par Sœur MARTHE

Veau dans son jus.—Prenez, soit la partie du rognon, soit une rouelle du cuissot, que vous passez à la sauteuse avec un morceau de beurre; ayez soin de lui faire prendre une belle couleur. Ajoutez ensuite un verre d'eau, un bouquet garni, une pointe d'arome Patrelle pour parfumer, deux ou trois oignons, poivre, sel en quantité suffisante et faites cuire à petit feu par-dessus et par-dessous. Joignez presque à la fin de la cuisson quelques carottes ou pommes de terre à demi-cuites; dégraissez la sauce, mettez-la à part dans une saucière et servez.

Emincé de mouton aux oignons.—Faites cuire, dans un roux blond mouillé de bouillon, quantité suffisante d'oignons coupés en petits morceaux. Quand la cuisson est terminée, liez la sauce, faites-la réduire et versez-y des tranches minces de mouton de desserte, gigot de préférence. Laissez réchauffer sur le coin du fourneau, sans bouillir, et servez.

Conservation du bouillon.—Pour conserver le bouillon, transvasez-le, aussitôt terminé, en le passant à travers une passoire très fine. Prenez un morceau de charbon de bois de longueur moyenne; lavez-le rapidement à l'eau fraîche; essuyez-le avec un linge propre et plongez-le dans le bouillon où vous le laisserez jusqu'au moment de l'emploi.

Céleri au jus.—Les laver plusieurs fois, les blanchir à l'eau salée, les égoutter, les rafraîchir, les déposer dans une casserole plate, foncée au préalable avec lard, oignons et carottes. Faire partir à feu vif. Puis mouiller avec un verre de vin blanc; faire réduire ce dernier, parfumer à l'arome Patrelle, puis couvrir le céleri avec un bon jus de veau. Faire mijoter une heure, puis, au dernier moment, couper vos céleris en deux dans leur longueur. Les dresser sur un légumier, et arroser avec leur jus.

Utilisation des graisses de cuisine.—Le beurre, le saindoux et même l'huile étant hors de prix, il faut utiliser les graisses de ménage. La graisse du bouillon, bien épurée, est préférable à tout autre corps gras, pour les pommes de terre frites et, en général, pour toute la friture à l'exception de celle du poisson. De même, il est pratique et économique d'utiliser la graisse des ragoûts qu'on devrait toujours dégraisser avant de servir, car beaucoup d'estomacs la digèrent difficilement. L'opération de dégraissage est bien simple. Si elle est faite au moment où l'on retire la casserole du feu, on enlève la graisse en passant à plusieurs reprises une cuillère à la surface de la sauce: on n'enlèvera ainsi que la partie grasse. Si le ragoût est froid, on soulève avec un couteau les plaques figées à la surface. S'il bout sur le feu, on passe la cuillère du côté opposé aux bouillons en retirant à demi la casserole du foyer.

Pain aux Noix.—Une tasse de lait doux, une demi-tasse de sucre, trois-quarts de tasse de grosses noix concassées, trois tasses de farine, trois cuillerées à thé de Poudre à pâtisserie "Magic," un œuf, une pincée de sel. Battez l'œuf et le sucre ensemble, ajoutez la farine tamisée avec la poudre à pâtisserie, puis le lait, et finalement les noix concassées. Mettez dans des moules en fer-blanc et laissez lever pendant une heure, puis faire cuire au four.

Macarons à la Farine d'Avoine.—Deux œufs battus séparément, une cuillerée à soupe de beurre, une tasse de sucre granulé, une pincée de sel, une demi-cuillerée à thé de vanille, deux cuillerées à thé de Poudre à Pâtisserie "Magic", deux tasses d'avoines roulées. Roulez en forme de billes et faites cuire dans un four modérément chaud.

Potage paysanne.—Faire revenir légèrement dans le beurre des carottes, navets, choux et oignons, ajouter ensuite l'eau nécessaire et laisser cuire deux ou trois heures à petit feu. Quelque temps avant de servir, colorer à l'arome Patrelle, ajouter oseille et laitues coupées et verser sur des croûtons de pain coupés en morceaux.

Croûtes aux écrevisses.—Prenez une cinquantaine de belles écrevisses, que vous ferez cuire au court-bouillon, ôtez la chair des queues, mettez-les dans une casserole avec 100 grammes de beurre frais; tournez sur le feu jusqu'à ce que le beurre soit bien fondu, saupoudrez d'un peu de farine, ajoutez sel, poivre et un bol de crème fraîche; laissez mijoter cinq à six minutes, versez sur des croûtons de pain frits au beurre; garnissez-le plat de quelques belles écrevisses entières.

Hachis de mouton, sauce tomates.—Prenez du mouton de deserte, épaule ou gigot; hachez-le finement en y incorporant quantité égale de chair à saucisses, poivre, sel, épices et un œuf entier. Servez en accompagnant d'une bonne sauce tomates, parfumée à l'arôme Patrelle et épaissie avec de la fécule, soit par-dessus le hachis, soit à part dans une saucière.

Porc frais à la purée d'oignons.—Parez des côtelettes de porc frais, salez et poivrez-les des deux côtés, puis passez-les dans de l'huile et roulez-les dans de la mie de pain. Mettez-les un quart d'heure sur le gril; ne les retournez qu'une seule fois. Coupez des oignons en rouelles, mettez-les dans une casserole avec du beurre, faites-les jaunir en les remuant. Quand ils sont très jaunes, mouillez-les avec un demi-verre de bouillon, ajoutez du poivre et du sel, parfumez à l'arôme Patrelle, faites cuire trois quarts d'heure, ajoutez une cuillerée de moutarde, puis servez cette purée très chaude avec les côtelettes.

Un entremets facile et peu coûteux.—Faites cuire du riz, sucrez-le au besoin avec un peu de lait concentré sucré, pour épargner votre provision de sucre. Ajoutez-y, au moment de servir, des abricots ou des pêches de conserve préalablement cuits à l'eau.

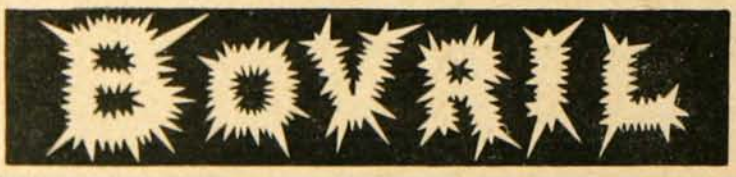
Sauce à la béchamel, grasse.—Faites revenir dans le beurre des petits lardons et de la graisse de veau coupés en dés, une carotte, un navet, deux ou trois oignons émincés: quand le tout a pris couleur, mouillez avec du bouillon ou mieux du consommé parfumé à l'arôme Patrelle; ajoutez deux cuillerées de farine, thym, laurier, persil, sel, poivre et épices. Laissez mijoter à petit feu pendant une bonne heure; passez au tamis et dégraissez.

Faites-vous aider par la Lessive de Gillett dans vos travaux domestiques. Servez-vous-en pour faire du savon- - pour laver la vaisselle - pour nettoyer les éviers- - pour laver les ustensiles graisseux. Elle nettoie et désinfecte.

La Lessive de Gillett absorbe la saleté

Faite en Canada

Vous êtes certain d'être bien si vous prenez du



Pour détruire les punaises.—On peut brûler du soufre, mais il faut laisser la pièce où se fait la fumigation au moins vingt-quatre heures fermée. Un moyen moins compliqué consiste à injecter tous les coins et recoins, les fissures, les fentes, repaires des punaises, avec le liquide suivant au moyen d'un vaporisateur: alcool, 350 grammes; essence de térébentine, 15 grammes; camphre, 10 grammes; sublimé, 5 grammes.

HYGIENE

Pour parfumer le linge.—Faire bouillir, avec le linge que l'on a mis en lessive, un chapelet de racine d'iris. Le linge gardera une suave odeur de violette. On peut se servir indéfiniment du même chapelet de racines.

La Science de la Vie

Pourquoi les sots ont-ils plus d'assurance que les gens d'esprit? Les philosophes répondent à cette question par cette autre question: Pourquoi les animaux nagent-ils plus hardiment que les hommes?

* * *

Le pire malheur du sot n'est pas d'être sot, mais d'être plein de suffisance et d'amour-propre. L. MORGAN.

* * *

Pensées Sauvages

Voulez-vous louer votre appartement? Décorez-le!

* * *

L'homme féroce a une grande supériorité sur les bêtes féroces: il n'est jamais repu.

* * *

La force prime le droit.
(Carnet de jeunesse du prince de Bismark.)

Perles et Parures

D'un journal parisien du soir:
"On a trouvé dans un puits, à Bezons, le cadavre d'un refugié du Nord, L.P... **On croit à une mort certaine.**"
Il y a des chances...

Vieux Dictons

Le temps est le concierge de l'éternité.

* * *

Quand vient la gloire, s'en va la mémoire.

* * *

Quand on n'a besoin de personne, on est bien fort.

* * *

Simples Questions

Savez-vous pourquoi la société du bon La Fontaine était si recherchée?
— Parce que c'était un homme à fables (affable).

Dîner de Famille

Potage Paysanne.
Mayonnaise de poulet.
Filet de bœuf à la sauce poivrade.
Aubergines farcies au gratin.
Flan au lait.

VIEUX DICTONS.

Méchant métier fait pendre son maître.

* * *

D'où vient l'agneau, là retourne la peau.

* * *

De grande cuisine, pauvreté voisine.

* * *

MAXIMES

L'indulgence est la vertu de ceux qui se connaissent.

* * *

L'honnête homme ne jure jamais, il se contente de dire: Cela est ou cela n'est pas. Son caractère jure pour lui.
LA BRUYÈRE.

* * *

FRANCHISE.

LUI.—*Aucun homme sensé ne souffrirait ce que j'endure de vous.*
ELLE.—*Ai-je jamais prétendu le contraire!*

PENSÉES.

Vérité ou chimère, le rêve de l'infini nous attirera toujours. Ernest RENAN.

* * *

On a toujours le cœur pris aux choses que l'on a semées. René BAZIN.

* * *

Bon cheval guide son cavalier.

LAIT SAIN
pour bébés et malades

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du HORLICK'S pour collationner au Bureau ou à la Maison.

"Faites-vous aider par les recettes de Clark"

Les SOUPES CLARK

Même si vous ne les employez pas régulièrement pour vous éviter du travail et pour épargner du combustible en faisant cuire la soupe, ayez en toujours quelques boîtes sous la main, afin d'être toujours prête à bien recevoir un convive inattendu.

Il y a 13 variétés de délicieuses soupes de Clark parmi lesquelles vous pouvez faire votre choix.

Tous les épiciers vendent les aliments préparés de Clark.

W. CLARK Limited — MONTREAL
ETABLISSEMENTS A MONTREAL, P. Q.
ST-REMI P. Q. ET HARROW, ONT.

La Petite Poste

CONDITIONS — 1o. 5 sous du mot. 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste

PERSONNE de bonne famille, dans la trentaine désire correspondants de parfaite éducation. Jeanne Dumont, Casier postal 35, Station N, Montréal.

CORRESPONDANTS, de 25 à 30 ans, instruits, sérieux, de bonne éducation demandés par Lise de Kévern, Poste restante, Arthabaska, Qué.

NINE SEGAN, Castroville, Montery Co., Californie, désire correspondant de 20 à 25 ans. Correspondance anglaise préférée.

DEMOISELLE, 24 ans, désire correspondre avec messieurs distingués, de Montréal. Mlle A. Jeannine, 200 rue St-Christophe, Montréal.

QUI partage mon opinion sur la vie? Mlle Reynès Lalo, St-Eustache, P. Qué.

QUI me convaincra que la vie est belle? Mlle C. Nabif, St-Eustache, P. Qué.

QUI veut distraire Georgette Deschamps, Boîte 105, St-Roch, Québec.

ETES-VOUS celui que je rêve?.. Si oui, venez, distingués correspondants, nous causerons bien gentiment. Georgette Claude, 1406 Papineau.

ROLLANDE DESCHAMPS, Ste-Julie Station, Qué., désire correspondants. But: distraction, connaissance.

IVA LE ROY, Ottawa, poste restante, veut correspondre avec les "Klan Onkvé", les plus vieux!

Venez me distraire gentils correspondants. Jeanne d'Arc M, casier 724, Joliette, P. Qué.

LUCIEN COTE, célibataire, 26 ans, et L. P. Ashby, veuf, 37 ans, désirent correspondre avec demoiselles ou veuves, gentilles, de bonne éducation et de bonne apparence. But? Qui écrira saura. Poste restante, Bureau central, Montréal

JEUNE FILLE, 22 ans, désire correspondants vraiment sages et distingués. Distraction, étude psychologique. Henriette, poste restante, Bergerville, P. Qué.

JEUNE FILLE, sérieuse, distinguée demande gentils correspondants. Marcelle Patenaude, Poste restante, Montréal

QUI veut partager les rêves de mes vingt ans? Marcel de Maulnes, B. P. 406, Chicoutimi.

RENEE ORLIS désire correspondant distingué et instruit. Livraison générale, Ottawa.

JEUNE FILLE instruite désire correspondants. Béatrice Charbonneau, Haut Petite Côte, Saint-Rose, Comté Laval.

QUI veut correspondre avec Pervanche et Paquerette. Poste restante, Longueuil.

LAURENCE DESCHAMBAULT, sage et distinguée, 27 ans, désire correspondants pas mondains Messieurs sérieux, seulement. Station C., Montréal.

CELIBATAIRE serait heureux de correspondre avec demoiselles aimantes, spirituelles. Jean Paul, Boîte 73, Montmagny

---

Les petits esprits sont toujours préoccupés d'eux-mêmes; ils s'imaginent que leurs mesquines combinaisons vont changer la face des choses. Le Père DIDON.

* * *

MAXIMES.

L'esprit s'épuise, mais le langage du cœur est intarissable. Mme DE STAEL.

* * *

PENSÉES SAUVAGES

Un euphémisme normand:

— Mon Dieu! ce n'est pas que mon oncle soit positivement avare, seulement il est paresseux à donner.

Docteur A. N. RIVET

Ancien élève de l'Institut Pasteur
et de l'hôpital St-Louis, Paris.

SPÉCIALITÉ

MALADIES DE LA PEAU

308 EST, RUE SHERBROOKE **coin Saint-Denis**

Heures de Consultation 2h à 4h.- 7h. à 9h. P.M.

La Première des Compagnies Canadiennes d'Assurance-Vie

Assurances en cours - $630,000,000
Actif - - - - - - $170,000,000

Compagnie d'Assurance
SUN LIFE OF CANADA
Siège Social - Montréal

Voulez-vous connaître ce que l'avenir vous réserve

CONSULTEZ
Mme BERTHE, dit:
Palmiste-Clairvoyante,
Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

LE PASSÉ!!
LE PRÉSENT!!
L'AVENIR!!

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m.
Dimanche excepté.
143, Rue Berri
Téléphone: Est 1242 CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.